U d'/of OTTAWA
39003002139128

MARCEL PRÉVOST

Chonchette

Aimer, — être aimée...

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVIII

Chonchette

DU MÊME AUTEUR

LE SCORPION, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 f. 50

EN PRÉPARATION :

MADEMOISELLE JAUFRE (Scènes de la vie en province).
1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 f. 50

Tous droits réservés.

MARCEL PRÉVOST

Chonchette

Aimer, — être aimée...

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXXVIII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavianea

PQ
2383
.P6C4
1888

A Madame E. Prévost.

Ma plus chère amie, je te donne ce livre. Il a été écrit pour toi, — presque par toi. Tu m'as demandé un roman qui remplît la double condition d'être un récit et d'être un récit chaste. J'espère que Chonchette *est l'un et l'autre.*

Certes, une telle formule est loin de la moderne. Des jeunes romanciers de ma génération, la plupart ont rêvé d'écrire en détail l'histoire des gens auxquels il n'arrive rien ; — *le reste s'est dévoué à l'analyse minutieuse des faits psychiques, et a donné, sous toutes ses formes, le roman des cerveaux. Ils ont fait ainsi de très beaux livres documentaires, pleins de sincérité et de talent. Quant au Roman proprement dit, au Roman romanesque, — il est devenu la besogne des*

*bas ouvriers de littérature, qui l'ont discrédité... George Sand oserait-elle aujourd'hui publier ce livre charmant qui s'appelle l'*Homme de neige?

Lorsque les maîtres ont déserté un chemin, force est bien aux écoliers de s'y aventurer tout seuls. J'ai tenté d'écrire de mon mieux un récit où l'imagination et l'observation rompraient leur long divorce; où l'intérêt serait dans la fable même autant que dans la peinture des caractères et des milieux; une histoire d'amour ingénieuse s'il se pouvait, — chaste, à coup sûr, n'en déplaise à ceux qui voudraient y voir ce que je n'y ai pas mis. Je ne me flatte pas d'avoir réussi. Je demande seulement qu'on me sache gré d'avoir essayé.

... Et maintenant qu'il est bien entendu que tu ne trouveras dans ce livre ni révélations sur des classes sociales peu connues, — ni applications de théories médicales, — ni découvertes métaphysiques, — hâte-toi d'écouter l'histoire de Chonchette.

Car bientôt peut-être, pour avoir tari cette source fécondante, — l'Imagination, — mourra la fleur exquise du pur Roman.

Paris, janvier 1888.

CHONCHETTE

Aimer. — être aimée...

PREMIÈRE PARTIE

I

Même l'été, il faisait froid dans cette chambre-là...

Depuis une heure, à peu près, que Chonchette était éveillée, elle s'amusait, pelotonnée dans ses couvertures, à regarder les objets émerger peu à peu de l'ombre... Maintenant, sans doute, il faisait dehors un beau soleil, le

soleil des matins de septembre. Mais les vitres dépolies de la haute fenêtre, ses rideaux de moire grise ne laissaient passer qu'une lumière diminuée, une sorte de jour trouble et rare. L'enfant aimait bien ce crépuscule... Cela prolongeait quelque temps l'engourdissement du sommeil, et, à tout prendre, rien dans la journée ne valait ce bon repos de douze heures de nuit, constellé de songes, et l'isolement dans le grand lit Louis XV, où toute une famille eût dormi à l'aise... Et puis les yeux de Chonchette voyaient se dessiner, sous la clarté insensiblement accrue, des choses si merveilleuses, qu'elle eût pu croire que son rêve continuait.

C'était, dans l'immense pièce encore noyée de pénombre, un amas incohérent, invraisemblable, de meubles et de bibelots, si confus, si pressé qu'on devait avoir bien de la peine, à moins d'être mince et adroite comme la petite Chonchette, à s'y remuer sans renverser rien... Il y avait de hautes armoires, des bahuts vermoulus aux serrures chargées de cuivre, ornés, sur les panneaux de leurs portes, de saillies en pointe de diamant. Il y avait de grands fauteuils Henri II, à l'ossature rectangulaire et légère, le dossier à galerie tendu de cuir gaufré. Puis des canapés Pompadour, profonds, capitonnés de

satin, vrais meubles de boudoir où se niche l'amour. Un second lit, un lit Renaissance, celui-là, avec son baldaquin carré et sa courtepointe ajustée, occupait l'autre angle de la chambre, près de la fenêtre.

Au mur, des panoplies s'accrochaient, de vieilles assiettes, des tableaux, des gravures. Celles-ci surtout étaient curieuses et plaisantes à regarder. On y voyait des dames à paniers balancées sur des escarpolettes, des belles entrant au bain, tandis qu'une soubrette soulevait traîtreusement un rideau aux yeux d'un indiscret, et des fêtes merveilleuses sur les lacs et les pelouses de Versailles. Plusieurs pendules étaient posées sur des consoles. Il y en avait de monumentales, en bronze poli; d'autres toutes mignonnes, un cadran de montre dans un morceau d'albâtre. Du reste, aucune ne marchait.

Chonchette reposait ses yeux sur tout cela avec plaisir. Ces vieilleries, elle les savait par cœur, elle en connaissait toutes les poussières, toutes les vermoulures.

N'était-elle pas elle-même un bibelot du temps passé, oublié là avec les autres?

Cependant l'enfant commençait à se lasser d'être couchée sans dormir. D'un bond, elle sauta en bas de son lit. A ses pieds s'offrait un vieux tapis arménien troué par places, brûlé à

d'autres, qui, sans doute, avait traîné jadis dans des sérails lointains, d'où lui venait cette odeur indélébile de vieux tabac qui s'attachait à ses mailles... Des pieds de sultane, des pieds délicats aux ongles très roses s'étaient appuyés sur ces zigzags flétris ; mais, jamais, jamais des pieds plus jolis que ceux de la petite Chonchette. Elle-même, à les voir ainsi posés sur le tapis, blancs comme des lys, se prit à sourire. Alors elle passa ses bas, son pantalon, son petit jupon, sa robe... Dans une sorte de compotier japonais à grosses tulipes jaunes et rouges, elle versa l'eau d'une aiguière turque. Elle se lava, d'abord hésitante, effleurant le bout du nez, la pointe des oreilles, le creux de la gorge ; puis résolue, barbouillant bravement sa figure et son cou d'eau savonneuse, en laissant échapper le sifflement tremblotant des gens qui ont très froid. Une fois bien essuyée, elle acheva de se vêtir, fit un bout de prière — assez distraite — au pied de son lit, ouvrit la porte de sa chambre et, comme une petite ombre, disparut.

Elle s'engagea dans un long corridor coupé de deux ou trois marches d'espace en espace. Les fenêtres cintrées y tamisaient un jour artificiel, au travers des stores japonais à figures ; et, sur les murailles, des tapisseries clouées laissaient apercevoir, par leurs trous nombreux, l'échampi

jaune des pierres. Chonchette suivit le corridor jusqu'au bout, jusqu'à l'endroit où il se retournait pour donner accès à un escalier qui semblait s'enfoncer sous terre. Il y faisait tout noir, dans cet escalier; mais l'enfant prit sans hésiter la rampe de fer scellée au mur... Quelques marches descendues, voici que l'escalier aboutissait à un quartier tournant, et qu'une grande lueur démasquée frappait les yeux de la petite. Elle courut vers cette lueur, et tomba comme une balle au milieu d'une immense cuisine où flambait un feu.

— Bonjour, vieille Dinah !

La mulâtresse, qui n'avait pas entendu Chonchette venir, occupée qu'elle était à tisonner l'âtre, se retourna brusquement, lâchant les pincettes, et ouvrit ses bras à l'enfant.

Elle la baisa sur son cou mat, sur ses cheveux foncés, sur ses yeux où les paupières se rabattaient, laiteuses, pareilles à des feuilles de rose... La petite se laissait faire, sans dégoût des grosses lèvres grisâtres de Dinah, de l'odeur âcre de sa peau, des mains longues à la paume de brique.

— *Lagué moin bo ou*, disait la mulâtresse, *lagué moin bo ou, ti cabritt moin.*

Puis, quand Chonchette se fut dégagée, elle se mit, tout en poussant des exclamations admi-

ratives dans sa langue bizarre mâtinée de créole et de français, à préparer sur la table massive de la cuisine une assiette et un bol. Le chocolat, dans une casserole émaillée, placée devant les chenêts, s'épaississait lentement et répandait une odeur exquise.

Au cours de ces préparatifs, l'enfant, les mains tendues au feu, racontait gravement à Dinah son rêve de la nuit...

— Figure-toi, vieille Nah, que j'étais grimpée sur le grand cheval blanc, tu sais, celui qui est au bout du grand corridor, qui a l'air d'un ours, et qui a de la neige dans la bouche, sur la tapisserie...

Dinah écoutait religieusement... Toujours, toujours, Chonchette faisait des rêves merveilleux. Les choses anciennes au milieu desquelles elle vivait hantaient son sommeil. Tantôt elle s'en allait montée sur une bête fantastique, à travers des prairies bleues, des paysages de tapisserie où il y avait des temples à dôme au coin des bosquets. Tantôt elle se baignait, toute déshabillée, un croissant au front, dans l'eau d'un étang, sous l'ombre close que pas un rayon ne perçait... Soudain, une grosse tête cornue, avec une barbe en pointe au menton, apparaissait, grimaçante, entre les feuilles, et Chonchette avait une si forte émotion qu'elle se réveillait.

La mulâtresse avait versé le chocolat dans le bol; elle prit la petite dans ses bras, l'assit sur une chaise haute, devant la table... Ce repas du matin, c'était celui que préférait Chonchette. Les viandes la dégoûtaient... souvent l'odeur seule des sauces lui soulevait le cœur. Mais elle buvait jusqu'à la dernière goutte la crème savoureuse, trempant dedans les rôties de pain qu'on fait roussir en travers des pincettes sur un lit de braise.

De temps en temps Dinah, qui traînait ses sabots de la cuisine à l'office, s'interrompait pour venir lui fourrer dans le cou, dans les oreilles, de gros baisers lippus. Alors Chonchette disait, sans cesser de manger :

— Comme tu m'ennuies, Nah !... tu ne peux pas attendre que j'aie fini ?

Elle avait presque fini, du reste. Maintenant, tout en essuyant la cuillère du bout rose de sa langue, elle jetait de temps à autre un coup d'œil sur le coin gauche de la cheminée. Dans ce coin, il y avait la gaîne du tournebroche, et, tout en haut, une sonnette énorme avec un fil qui se perdait dans le plafond.

Dinah, elle aussi, regardait comme malgré elle du côté de la sonnette, chaque fois qu'elle passait devant l'âtre. Soudain, la vieille auprès de ses casseroles, la petite sur sa chaise, eurent un sursaut de peur... Pourtant, toutes deux s'at-

tendaient bien à ce coup de sonnette formidable, qui, chaque matin, à la même heure, jaillissait du coin noir de la cheminée... Mais, n'importe, chaque fois l'émotion était pareille, et, un moment, elles restèrent immobiles, Chonchette toute pâle, l'œil dans sa tasse vide, Dinah les mains dans son grand fichu jaune comme pour se retenir le cœur. Elle grommela :

— Ce n'est pas permis de sonner comme ça... Vous devriez le *lui* dire, vous...

Chonchette s'était levée et avait plié sa serviette. Elle regardait la vieille emplir un bol en faïence de Rouen, une merveille, et mettre les rôties à côté, sur l'assiette. Si elle eût osé, elle serait partie en avant, à l'appel de ce coup de sonnette autoritaire... Mais, maintenant qu'il avait retenti et traîné son écho dans les sous-sols sonores, elle avait peur d'aller seule. Et elles montèrent ensemble, Chonchette tenant la robe de Dinah.

Elles traversèrent de longs couloirs, des antichambres pleines de vieux objets très curieux, des pièces où il n'y avait personne, et qui n'étaient, chose singulière, ni des salons, ni des réfectoires, ni des chambres à coucher, mais — toutes — remplies de meubles à déborder.

Devant une porte fermée les deux femmes s'arrêtèrent; elles hésitaient.

— Frappez, ma Chonchette.

— Non, frappe toi-même, vieille Nah.

— Je ne peux pas, vous voyez bien, j'ai les mains prises.

— Si, je t'en prie, je tiendrai le bol!...

Tout cela à voix basse devant le silence mystérieux de cette porte close.

Enfin la vieille se décida; elle cogna timidement. Un coup de timbre répondit de l'intérieur. Et elles entrèrent assoupissant leurs pas sur le tissu sourd du tapis.

C'était une vaste pièce à deux fenêtres où il faisait un peu plus clair que dans les autres. Moins de bibelots. Quelques grands cadres, un lit aux rideaux fermés, un secrétaire, un bureau. Devant ce bureau, un homme à cheveux gris était assis et lisait.

Il prit la tasse des mains de la mulâtresse, et la posa à côté de son livre. En même temps, il montrait à Chonchette une chaise en bois, en face du bureau.

Dinah sortit, silencieuse dans la chambre, grommelant dès qu'elle fut dehors; la petite se hissa sur la chaise et regarda manger M. Ducatel. M. Ducatel mangeait gravement, sans quitter son bouquin du regard. Ses cheveux, des mèches noires et blanches mêlées, retombaient sur les grands revers de sa redingote; sa taille

accablée se voûtait sur la table. De temps en temps il relevait sur Chonchette ses yeux gris, un peu égarés, qui illuminaient cette figure creusée de plis rares et profonds.

— Eh bien ! Chonchette, fit-il brusquement, en se renversant sur son fauteuil, qu'avons-nous appris dans la journée d'hier ?

— Mais, cher père, répondit l'enfant hésitant un peu, j'ai appris la multiplication par huit, j'ai fait une dictée avec M^lle^ Lebhaft, et j'ai lu quatre pages d'histoire de France.

— Combien cela t'a-t-il pris de temps ?

Chonchette ne savait pas mentir. Elle avoua :

— Deux heures, à peu près.

— Deux heures, fit M. Ducatel en plissant les lèvres. Ce n'est guère. Quand j'avais dix ans, comme toi, je travaillais douze heures par jour. Mais tu aimes mieux rester à rêvasser toute l'après-midi, le nez aplati contre les vitres. Je t'ai bien vue, va !...

Chonchette baissa la tête. On ne pouvait rien cacher à M. Ducatel, qui pourtant ne sortait jamais de sa chambre.

— Va-t'en, conclut-il.

L'enfant se coula par terre et s'en alla tout doucement vers la porte, ayant bien envie de pleurer. Au moment de sortir, elle laissa échapper un sanglot étouffé.

— Hein, on pleure, maintenant ! fit la voix de M. Ducatel... Allons, viens ici, petite, et vite !

Chonchette revint. Elle pleurait tout à fait. Le vieillard la prit sur un de ses genoux et caressa ses beaux cheveux foncés. A présent, il avait l'air presque bon, fâché d'avoir causé ce grand chagrin. Sous ces caresses, l'enfant s'était calmée...

Tout doucement, comme il rêvait, elle se laissa glisser à ses pieds. Elle gardait une de ses mains dans les siennes et renversait sa tête sur le genou de son père.

M. Ducatel traîna quelque temps ses doigts distraits dans la chevelure de la petite. Subitement, il revint à lui. Il la vit à ses pieds, les yeux encore brillants de larmes. D'un bond, il se leva, dégagea sa main et repoussa Chonchette.

— Va-t'en !... Va-t'en ! cria-t-il !

Sa voix s'étranglait, ses yeux s'étaient élargis démesurément et un peu de mousse blanche lui venait aux lèvres.

L'enfant s'en alla toute apeurée et sanglotante... Lui, resta longtemps à arpenter sa chambre à grands pas inégaux.

Il s'arrêtait par instants, gesticulant, parlant tout haut. Puis il s'affaissa devant sa table, le front dans ses mains.

... Souvent, souvent, surtout à cette saison de l'année, la grande chambre était le théâtre de scènes pareilles. Même lorsque l'entrevue du matin s'achevait sans incident, les minutes passées avec M. Ducatel étaient pour Chonchette mortellement longues. Du reste, une fois sortie de chez son père, elle était tout à fait libre. La maison de la rue Saint-Dominique, avec ses appartements immenses, ses tapisseries anciennes, ses bibliothèques, ses tableaux ; — le petit jardin en pleine friche qu'un mur très haut séparait de la rue, tout cela lui appartenait. Elle pouvait tout regarder, feuilleter tous les livres, ouvrir tous les tiroirs, toucher à toutes les aiguilles de pendule... Personne ne la grondait.

Vers une heure après-midi, elle déjeunait avec Dinah, qui venait de servir M. Ducatel dans sa chambre. Puis, elle prenait sa leçon avec M^lle^ Lebhaft — une vieille fille qu'elle menait comme il lui plaisait, et à qui elle faisait raconter des histoires du pays allemand. Ensuite, elle recommençait son vagabondage dans la grande maison, jusqu'au dîner du soir, après lequel elle se couchait. Seule dans sa chambre, Chonchette n'avait pas peur. Il lui semblait que les vieilles choses fidèles, au milieu desquelles elle vivait, l'avaient prise sous leur garde...

Telle était la vie de l'enfant, depuis six ans

environ qu'elle avait des souvenirs. Avant, où était-elle, que faisait-elle ? Parfois, elle se le demandait, assise le soir au bord de son lit, ses petites jambes pendantes. Mais elle avait beau creuser le passé, sa mémoire ne lui disait rien de clair. Pourtant, bien sûr, elle n'avait pas toujours habité la *grande maison*. Elle avait vécu dans une autre maison, avec un jardin autour dont on ne voyait jamais la fin...

C'était du temps de sa mère, probablement. Mais, voilà. Sa mère était morte, et on était revenu à Paris.

Quelquefois elle questionnait Dinah à ce sujet.

La mulâtresse répondait invariablement :

— Je ne sais pas.

Et elle ajoutait en l'embrassant :

— Surtout, pas parlé çà à Monsieur, *cabritt moin !...*

II

CHUT, mon amour ! Ne faites pas trop de bruit, que votre père n'entende rien.

Chonchette avait poussé un petit cri quand, en ouvrant les yeux, elle avait vu Dinah au pied de son lit, debout, une bougie à la main.

— Qu'est-ce que tu veux, vieille Nah ? Tu m'ennuies. Quelle heure est-il ?

— Il est l'heure de se lever, ma chérie... Allons, pour faire plaisir à Dinah, levons-nous vite.

Mais l'enfant regardait les fenêtres toutes noires, elle voyait bien qu'il faisait encore nuit, une nuit froide d'hiver, avec du givre aux vitres et de la neige dans les rues. Et il fallut que la

mulâtresse prit ce petit corps chaud dans la longue chemise et le sortit du lit, comme une chose inerte, qu'elle couvrait de baisers.

Chonchette, à moitié endormie, se laissa faire sans résistance. De temps en temps, sa jolie tête pâle, où les boucles noires s'ébouriffaient, se penchait lourde de sommeil sur l'épaule de Dinah.

Alors, celle-ci se mit à chanter d'une voix gutturale, basse comme le roulement d'une toupie, une chanson créole :

Tout cann' à moin brilé
Daïlé
Tout cann' à mŏin brilé

Si cann' à ou brilé
Mouchê-là
Amou' ou doué flamber !...

L'enfant, à cette mélopée lente, ouvrait les yeux et peu à peu souriait. Rien ne la charmait tant que ces airs tristes, avec des paroles pleines à la fois de malice et de naïveté.

Elle reprit le couplet avec Dinah, tandis que celle-ci lui laçait son corset.

Les cœu' intéressés
Daïlé,
Sont bons à mépriser !...

Ou c'est un fier danda,
Mouchè-la
Adié ! c'est pour toujours !...

Puis tout à fait réveillée, elle demanda :

— Est-ce que nous allons à la messe, si matin que ça ?

Dinah répondit, tout en peignant ses cheveux noirs :

— Non, mon amour, nous n'allons pas à la messe, ce n'est pas dimanche. Nous allons faire une belle promenade en voiture... Vous allez voir comme nous nous amuserons.

Chonchette était devenue pensive.

— C'est papa qui veut que nous nous promenions ?

La mulâtresse hésita à répondre. Elle embrassa la petite et lui dit à l'oreille très bas :

— Non, cabritt, ce n'est pas Monsieur... non... mais venez tout de même... il faut que vous veniez... vous ne voulez pas que Nah soit malheureuse ?...

— Non, fit Chonchette sérieusement : partons.

Elle ne s'étonnait point de cette brusque sortie, si extraordinaire pourtant dans sa vie. Tant de fois, ses rêveries de petite fille solitaire l'avaient préparée à des départs subits, pour de grands voyages à travers des pays inconnus !

Lorsque Chonchette fut habillée, Dinah la prit par la main, et bientôt toutes deux sortirent de la grande maison par une porte qui donnait sur la rue de Varenne. Il faisait dehors un froid terrible. La neige diffusait une clarté blanche sur laquelle les lueurs du gaz se détachaient en étoiles rouges. Point de passants. Rien que des balayeurs qui râclaient la chaussée.

Au coin de la grande maison, il y avait un fiacre arrêté. Les deux femmes y montèrent, regardées curieusement par le cocher tandis qu'il fermait la portière. Puis le fiacre s'ébranla, roulant à travers le boulevard Saint-Germain plein de silence... Sur les vitres, les haleines condensées se figeaient en fines arabesques. Chonchette, pelotonnée contre Dinah, ne pouvait parvenir à réchauffer ses mains et se sentait un peu d'envie de pleurer.

Elle se prit à dire :

— Nah ! je veux que tu me dises où nous allons.

Alors la vieille commença à s'expliquer avec des hésitations. On allait voir une dame, une ancienne amie de la maman de Chonchette, qui était malade et désirait les voir toutes deux.

— Elle va mourir ? demanda l'enfant tout de suite.

— Il faut prier saint Pierre et la Vierge pour

qu'elle ne meure pas, fit Dinah... Si vous priez bien, peut-être elle guérira. Mais elle est très, très malade.

De grosses larmes roulaient sur ses joues.

L'enfant s'était tue et réfléchissait... Dans sa petite tête sérieuse, mille souvenirs se heurtaient. Elle se rappelait que, depuis un mois, Dinah avait des allures singulières. Elle avait demandé à M. Ducatel d'être aidée au ménage par une femme prise dehors. Et presque tous les jours elle s'absentait deux heures environ, sans dire où elle allait. Seulement, au retour, elle embrassait Chonchette plus fort encore que d'habitude.

Maintenant les chevaux allaient au pas; on montait une côte... Derrière le givre des glaces, la lueur du jour grandissait très vite.

Chonchette eut une idée. Cette dame, si elle n'était pas trop malade, allait peut-être lui donner quelque chose. Le temps des étrennes n'était pas si loin. Puis l'idée s'envola et l'enfant, qui s'était peu à peu réchauffée contre Dinah, s'amusa à faire fondre le givre en soufflant sur les vitres et à regarder par le trou.

... Le jour était tout à fait venu, et dans cette rue étrange où le fiacre les entraînait, on voyait sur les trottoirs, des gens qui rattrapaient la voiture ou qui la croisaient... Le drôle

de quartier tout de même ! Chonchette n'en revenait pas, et s'en amusait, habituée aux solitudes du faubourg qu'elle traversait le dimanche pour aller à Saint-Thomas-d'Aquin... Un instant, elle s'imagina qu'elle n'était plus dans le même pays. Mais elle n'osa pas le demander à Dinah et dit seulement :

— Paris, n'est-ce pas, c'est très grand ?

— Oui, mon chéri, répondit la mulâtresse... C'est plus grand que tout...

Le fiacre râcla le trottoir et s'arrêta. Dinah regarda dans la rue et dit :

— Il faut descendre.

Tandis qu'elle parlait au cocher, Chonchette, qui avait sauté à terre, s'oubliait, captivée par la nouveauté de ce qu'elle voyait.

Ce qu'elle voyait, c'était une rue assez large, d'une montée très raide, bordée de maisons étroites et hautes, avec des boutiques à tous les rez-de-chaussée. Elles semblaient se pousser l'une l'autre, à l'assaut d'un boulevard transversal, qu'on apercevait tout en haut : et ce boulevard faisait une trouée claire et ensoleillée, qui contrastait avec la rue elle-même, noire de neige fondue, aveuglée de brouillard. Peu de voitures, mais des passants nombreux. Les uns grimpaient la pente vers le boulevard, soufflant, penchés en avant ; d'autres la descendaient vers le bas-

fond où elle s'enfonçait en pleine brume, et où le chœur d'une église, arrondi comme un dos de bête, semblait la boucher de ce côté... Ces passants étaient des femmes en cheveux, ramenant sur leur tête un petit châle de tricot rouge ou bleu, et filant vers les crèmeries; des hommes débraillés, à chevelure abondante; puis des ouvrières au visage tout rose de froid, le pas décidé et sonore; des employés de ministères, en redingote et en chapeau haut de forme, l'air honnête et râpé.

Tous les cris de Paris matinal se croisaient dans cette rue, tandis que les maraîchers, d'un mouvement oscillant et rythmique comme le tangage d'un navire, poussaient le long de la montée leur étalage en plein vent.

Tout cela ne ressemblait guère au faubourg Saint-Germain... Chonchette lut sur une plaque bleue, en face d'elle :

— Rue des Martyrs.

... Le fiacre s'était arrêté devant la grille d'une vaste cour, enceinte de bâtiments moroses qui avaient assez l'aspect d'une caserne.

Dinah tira par la manche Chonchette qui regardait.

— Dépêchons-nous, mon amour; vous attraperiez froid.

Elle franchirent la petite porte ouverte dans

la grille, à gauche. Une femme assez jeune, qui balayait la cour, interrompit son travail en les apercevant. Dinah la connaissait sans doute, car elle alla vers elle, et lui dit simplement :

— C'est nous... rien de nouveau ?

— Non, rien, fit la concierge. J'ai vu la bonne sœur ce matin. Ça va toujours la même chose. C'est la petite que vous amenez?...

— Oui, répliqua Dinah.

— Elle est bien jolie... Et elle lui ressemble, c'est frappant... Voulez-vous m'embrasser, ma mignonne ?

Chonchette répondit :

— Non, Madame.

— Elle a peur, vous savez, se hâta de dire Dinah... à tout à l'heure. Je monte avec elle.

Elle entraîna l'enfant par la main, à travers la cour. Oui, sûrement elle connaissait la maison, car elle n'hésita pas entre les portes nombreuses qui s'ouvraient sur cette cour, avec des lettres noires au-dessus : escalier A ; escalier B... Les deux femmes montèrent un escalier de bois, étroit, pauvre et propre, comme toute la maison.

Au troisième étage, devant une petite porte, Dinah s'arrêta et dit :

— C'est là.

Elle frappa. On n'ouvrit point. Toutes deux

attendaient, le cœur secoué ; un bruit de toux résonna derrière la porte. Dinah n'osait refrapper.

Elles entendirent distinctement une voix qui disait : Ma sœur !

Rien ne remua. Alors Dinah tourna le bouton et entra. Il régnait à l'intérieur de cette pauvre chambre un jour aveuglant au sortir de la demi-nuit de l'escalier ; la lumière blanche des matins de neige entrait à pleins carreaux par les croisées sans persiennes.

Une sœur bleue, éreintée par la nuit passée, dormait dans un fauteuil, sous cette clarté.

Chonchette se serrait contre Dinah. Elle avait aperçu dans le lit, en face de la porte, une figure de cire aux yeux noirs ardents, encadrée de cheveux noirs...

La même voix qui avait dit : « Ma sœur ! » à travers la porte et qui était celle de la malade, s'écria tout altérée d'émotion :

— Hélène ! Ah ! je suis sûre que c'est Hélène... N'est-ce pas, Dinah, que c'est elle !... Ah ! que je suis heureuse... Viens, ma petite Chonchette !...

Elle rejeta un peu le haut des couvertures et sortit du lit son buste maigre et ses bras tendus.

Dinah poussait l'enfant.

Chonchette sentit une grande pitié la saisir.

Elle lâcha la robe de Dinah et courut au lit.

La bonne sœur dormait toujours.

— C'est toi, ma Chonchette, dit la malade en passant ses doigts dans les cheveux foncés de l'enfant et en l'étreignant. Comme te voilà grande ! Il y a six ans que je ne t'ai vue, sais-tu bien ?... Oh ! six ans ! mon Dieu ; pauvre bien-aimée ! Six ans sans toi et sans personne ! Tu avais les cheveux presque blonds, dans ce temps-là... Tu étais toute petite... Tu jouais avec Diane sur les pelouses de Soupize... Te rappelles-tu ?

Diane ?... Soupize ?... Non, en vérité, Chonchette ne se rappelle point. Elle avait plutôt la mémoire de la dame qui la caresse maintenant. Seulement, ce qui déroutait ses souvenirs, c'était cette chambre sordide, cette bonne sœur endormie, ce lit de malade.

— Dis-moi, mignonne, fait celle-ci, ton père te parle-t-il quelquefois de moi ?...

— De vous, Madame ?... Mais, jamais... je ne vous connais pas...

Elle avait dit cela tout simplement, la petite Chonchette, sincère et cruelle comme sont les enfants... Mais tout de suite elle le regretta. La tête de la pauvre femme était retombée sur l'oreiller ; le spasme d'une toux agitait son corps

sous les couvertures. La sœur, réveillée par le bruit, s'approcha, écartant Chonchette et Dinah. Elle releva le traversin et l'oreiller, et prépara une potion.

Un instant, la malade resta immobile sur le dos, sans parler... Puis elle dit lentement :

— C'est vrai pourtant qu'elle ne me connaît pas... Oh! c'est horrible... On ne peut pas punir plus que cela, mon Dieu!...

Chonchette s'était rapprochée du lit. Elle prit dans ses mains la tête pâle et se mit à baiser les cheveux noirs mêlés de fils gris. Une clarté intense avait illuminé soudain ses souvenirs.

— Mère, mère, fit-elle, la voix éteinte par les sanglots, ne souffre pas, ne sois pas malade, je te reconnais... viens...

Pauvre mère malade! Elle eut dans les yeux à ces mots de l'enfant le rayonnement d'une joie démesurée. Chonchette, échouée sur le lit dans l'affolement de son émotion, continuait de lui parler à l'oreille.

— Si, viens!... Il y a une voiture en bas qui attend... Dinah va t'envelopper dans les couvertures et nous partirons pour la grande maison. Il y a tant de chambres... tu ne sais pas... plus de cinquante lits! Et c'est plus beau qu'ici, va... Je te donnerai la mienne — ma chambre — et je coucherai sur un petit lit à côté de toi...

Dinah te fera du chocolat... et je mettrai ma main sur ta bouche pour t'empêcher de tousser.

Et elle tirait doucement sa mère par la main, comme pour l'entraîner. Mais celle-ci secoua la tête.

— Je te remercie, ma petite Chonchette; tu m'as fait du bien, va. Mais tout cela est impossible. Je vais mourir, moi. Ne pleure pas, cela vaut mieux. Tu retourneras dans la grande maison et tu prieras pour ta pauvre maman, qui a peur du purgatoire. Pour le moment, chère petite, va un instant avec la bonne sœur Angèle. Il faut que je parle à Dinah. Va, ma chérie.

Et tandis que l'enfant, tout en larmes, se laissait entraîner vers la fenêtre, sa mère dit à la mulâtresse :

— Dinah, cette fois c'est la fin de tout, vois-tu, et je crois bien, ma pauvre vieille, que je ne te verrai plus. Je te recommande Hélène... sois dévouée pour elle comme tu l'as été pour moi... et gâte-la moins... Tâche qu'elle soit honnête femme, surtout... Si jamais!... tu me comprends, arrête-la!... fais tout au monde pour l'arrêter... Vois-tu, au bout de la vie, les choses paraissent tout autres... Sois aussi fidèle à son père qu'à elle-même. Si tu le peux, tâche de le

convaincre qu'elle lui appartient bien, afin qu'il ne la punisse pas par haine de moi. Tu sais bien que c'est vrai, toi, Dinah ! Tu sais bien qu'elle est née, la chère innocente, à un moment où je n'avais pas un reproche à me faire !... Mais il n'a pas voulu me croire quand je le lui criais. Le lui as-tu dit, au moins, depuis, que c'était vrai ?...

La mulâtresse répondit :

— Ma Juliette, on ne peut pas lui parler de cela... Il est comme fou quand il se rappelle... et il nous briserait toutes les deux, Chonchette et moi.

— Ah ! soupira la malade, la vie est mauvaise ! Qu'ai-je trouvé de bonheur dans la mienne, moi ? Tant que j'ai eu le calme, mon cœur restait vide. Quand il s'est rempli, ma vie s'est brisée... Chonchette !...

L'enfant accourut.

— Pauvre chérie, poursuivit la mère exaltée, en la serrant contre elle, la gorge pleine de sanglots... Ah ! va, entre l'amour et le repos, choisis le repos ! N'aime jamais, va, mignonne, jamais, jamais...

Elle retomba sur son oreiller brisée d'émotion. La sœur, qui s'était approchée, murmura :

— Je crois que c'est fini !...

Alors Dinah voulut écarter l'enfant. Mais

celle-ci se cramponnait au lit... Soudain, ses petits bras se raidirent, il lui sembla que tout dans la chambre, les blancheurs des couvertures, la fenêtre, la bonne sœur, tout cela se mettait à tournoyer éperdument.

Et elle s'abattit inerte dans les bras de Dinah.

III

Quand Chonchette revint à elle, elle était assise sur les genoux de Dinah, dans le fiacre. Voyant que l'heure pressait, la mulâtresse, perdant la tête, l'avait roulée dans son châle et emportée tout évanouie.

Ce fut la piqûre du froid qui la réveilla.

Elle dit tout de suite :

— Où est maman ?...

Dinah répondit en l'embrassant :

— Maman est partie, mon doux trésor. Partie... Nous ne la reverrons plus jamais !...

Alors l'enfant eut un gros chagrin, et elle s'abîma contre la vieille, secouée douloureusement. Dinah, voyant tout son corps s'agiter

convulsivement, eut peur, et pour la calmer, elle lui dit :

— Écoutez, mon cabritt. Ne pleurez pas... Je vais vous donner quelque chose à elle...

— Quoi? fit l'enfant à travers ses pleurs. Donne vite...

Dinah fouilla dans son corsage et retira, pendue à une ganse noire, une petite boîte d'or, plate et ronde comme une toute petite montre...

— *Elle* l'avait autour du cou... Je la lui ai ôtée *après*, quand nous sommes parties...

Chonchette tournait la boîte dans ses doigts.

— Est-ce que ça s'ouvre ? fit-elle.

— Je ne sais pas; je ne crois pas.

L'enfant cacha l'objet dans sa poitrine et demeura pensive. Elle ne pleurait plus. Mais les souvenirs l'assiégeaient. En regardant en elle-même, il lui parut qu'elle n'était plus cette petite fille qui, le matin, était venue à ce lointain pèlerinage, en se demandant si ce n'étaient pas des étrennes qu'on allait lui donner.

Comme elle se sentait plus vieille à présent et mûrie par la révélation de ce quelque chose de mystérieux qui planait sur sa naissance, sur son enfance!... Elle songea qu'elle était bien malheureuse de n'avoir personne à qui confier les pensées qui l'obsédaient.

Dinah lui prit les mains qu'elle avait toutes

froides et les glissa dans ses manches pour les réchauffer.

— Si, vraiment, se dit l'enfant... Si, vraiment, j'ai quelqu'un. Je suis ingrate.

Tout le long dévouement de la mulâtresse, qu'elle avait accepté jusqu'ici sans y prendre garde, lui apparut en un instant.

— Aime-moi bien, vieille Nah, lui dit-elle gravement en la regardant de ses grands yeux illuminés... Je n'ai que toi !

— Si je vous aime, mon trésor, répliqua la vieille, touchée aux cordes profondes... Si je vous aime ! Mais je me ferais couper en morceaux pour vous, vous savez bien.

La voiture avait enfilé la rue Saint-Dominique. Chonchette voyait passer une à une devant les glaces relevées les façades moroses. Elle reconnut la grande maison, construction étrange qui semblait murée rigoureusement de toutes parts. L'entrée était dans la rue de Varenne, et non pas à la maison qui faisait l'angle, mais à la suivante. Elles y pénétrèrent furtivement. Dix heures sonnaient.

Chonchette courut vite à sa chambre et s'y enferma. Elle voulait être seule. Cette chambre, elle la retrouva telle qu'elle l'avait laissée, avec son ameublement bizarre, l'amas incohérent des fauteuils, des guéridons et des bibelots... Même

le lit restait défait, avec l'empreinte creusée par ses formes de fillette... Tout cela était bien la même chose qu'avant, et pourtant tout cela lui paraissait différent. C'est que son cœur était changé.

Elle s'assit sur son lit et tira de son cou la petite boîte d'or. Elle la tourna, la retourna... Elle cherchait à l'ouvrir et se meurtrissait inutilement le bout des ongles au rebord du couvercle. Puis, tout à coup, comme elle mettait le doigt sur un point de la tranche, cela s'ouvrit tout seul, mystérieusement.

Elle regarda; son cœur battait.

Une fine miniature, peinte sur porcelaine, était enchâssée dans la boîte : elle représentait à mi-corps un jeune homme, vêtu du prestigieux uniforme que portaient sous le second Empire les officiers de cent-gardes. Il parut à Chonchette extrêmement beau, avec ses longues moustaches blondes, pendant des deux côtés d'une bouche dédaigneuse, et ses grands yeux bleus. En vérité, c'était là un superbe officier. Rien qu'à le voir, l'enfant se sentait prise d'une émotion respectueuse, comme si le cent-garde eût véritablement été devant elle, et qu'une pensée vivante eût animé ses yeux peints. Elle chercha un nom au bas du portrait, sur la boîte, dans le couvercle, partout.

Elle ne trouva rien.

Elle s'oubliait dans ses songeries. Dinah entra, et lui rappela qu'il était l'heure d'aller voir M. Ducatel... Alors l'enfant, ayant serré son trésor, suivit la vieille servante. Elle n'avait plus peur cette fois, comme les autres jours. Le cœur encore gros de tristesse, elle se sentait cependant plus forte, petite femme, fière de son secret, comme les jeunes filles auxquelles on a chuchoté des mots d'amour au bal, dans l'ombre d'un rideau... Elle soutint sans trembler le regard aigu de son père... Plutôt que de révéler un mot de ce qui s'était passé le matin, elle se serait laissé martyriser... Mais M. Ducatel ne demanda rien, et l'entrevue fut sans incident.

...Vers deux heures, elle déjeuna avec Dinah. Elles mangeaient dans la cuisine, car la mulâtresse n'avait jamais eu l'idée que les meubles de la grande maison, les tables en vieux chêne fouillé à miracle, les dressoirs Henri II, les buffets aux portes ogivales, pussent être utilisés dans la vie ordinaire, aux repas de tous les jours.

Et puis, bien que située en sous-sol, cette cuisine était la seule pièce de la maison qui eût l'air raisonnable, habitée.

Chonchette n'avait pas faim, encore moins faim que d'ordinaire... Elle fit des boulettes avec

la mie de son pain, et disposa machinalement sur son assiette les morceaux de viande en figures régulières.

Ses souvenirs l'envahissaient de plus en plus. Elle cherchait maintenant à se rappeler Soupize, dont sa mère lui avait remis le nom dans la mémoire. Et peu à peu les images se précisaient... Une grande plaine caillouteuse, des arbres grêles alignés de chaque côté d'une route. Puis des garennes, des verdures naines en broussailles, qui encaissaient un temps le chemin et bientôt s'interrompaient pour découvrir un petit vallon, des pelouses, des rideaux de peupliers, et, derrière l'écran des arbres, une immense maison blanche : c'était Soupize. Elle s'en souvenait bien maintenant. Elle avait joué sur les pelouses entre les massifs de rhododendrons et de salvias bleus. Elle s'était roulée dans l'herbe avec Diane, la belle chienne de chasse, à l'échine souple, à la robe brune tachetée de blanc...

Soudain, elle tapa dans ses mains. Dinah, qui, de temps en temps, s'épongeait les yeux, sauta sur sa chaise.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez, Mademoiselle ?

— Rien, vieille Nah ! je viens de me rappeler quelque chose.

Elle venait, — comme une fenêtre s'ouvre au

jour sur une chambre noire, de le revoir, *lui*, le portrait!... La vision des soirées de Soupize lui était apparue tout d'un coup; la table de whist où, le soir, trois personnes s'installaient pendant qu'elle faisait des châteaux de cartes. Elle se les figurait à présent, comme si elle y eût été : sa mère, très jolie, les cheveux tout noirs, enveloppant ses épaules d'un petit châle à rubans havane, car elle avait toujours froid; M. Ducatel, déjà voûté, moins qu'à présent pourtant; et lui, *le portrait*, avec les mêmes moustaches blondes, les mêmes yeux bleus. Elle comprit pourquoi elle avait eu tant de peine à se souvenir. Jamais, à Soupize, elle ne l'avait vu en uniforme d'officier... Il s'habillait comme tout le monde.

Chonchette, ayant fini de grignoter son dessert, un petit morceau de pain trempé dans des confitures de groseilles, se sauva dans sa chambre pour revoir son trésor. Elle resta longtemps encore à le contempler, et, dans ce tête-à-tête avec l'absent, tout son passé achevait de percer la brume des souvenirs. Trois heures sonnèrent. Chonchette se rappela que M^lle^ Lebhaft allait arriver. Elle chercha ses livres.

Justement, l'institutrice entrait, toute mince dans sa rotonde à dix-huit francs. A travers la voilette, le froid avait rougi les saillies anguleuses de son visage.

Chonchette s'amusait toujours à la regarder se déshabiller. Elle ôtait au moins dix épingles derrière son chapeau, affairée, maladroite, s'impatientant; puis, une fois en cheveux, elle s'installait devant une glace et rajustait sa natte, d'un blond si affadi que les fils gris ne s'y remarquaient pas. Ensuite elle se débarrassait de sa rotonde et apparaissait en taille, plus plate de poitrine que la petite Chonchette elle-même, dont le corsage avait déjà des tendances à s'arrondir.

Alors seulement elle parlait.

— Chonchette, avez-vous bien appris ? disait-elle en embrassant la petite sur le front.

— Oui, *Fraülein*.

Et, après ce préambule, la leçon commençait.

Les paroles de la vieille fille tombaient avec le bruit d'un filet d'eau; parfois, à ce bruit, la paupière de Chonchette se fermait doucement. Une seule chose amusait l'enfant : c'était de faire conter à M^lle^ Lebhaft des histoires de sa jeunesse, son *roman*, comme elle disait.

Pauvres et douloureuses histoires, celles-là ! Roman de misère et de déception, commencé le jour où la mort de son père, garde forestier dans un district de Saxe, l'avait, à seize ans, privée de ressources. L'orpheline, grâce à quelques protections administratives, avait trouvé une place dans un *gymnase* de jeunes filles, où

elle avait pu terminer son instruction tout en gagnant son pain de chaque jour. Puis, elle était partie à travers le monde, elle avait suivi à son tour cette carrière éternellement pareille de l'institutrice cosmopolite, parcourant l'Allemagne, l'Angleterre, la France, usant tout doucement sa jeunesse dans ce labeur ingrat.

Pourtant, elle parlait volontiers de ce temps de voyages; chaque leçon était interrompue par le récit de ses aventures... Chonchette les connaissait, mais elle n'aimait que mieux à les lui entendre conter.

— Je n'étais pas jolie, disait Mlle Lebhaft; mais j'avais la beauté du diable.

Et, de fait, c'était peut-être vrai. Avec ces Allemandes qui ont passé la quarantaine, on ne sait jamais... S'il fallait en croire ses récits, elle avait dû être assez tentante, car, périodiquement, son roman se corsait de quelque fuite précipitée pour échapper aux poursuites d'un monsieur quelconque, dont elle avait fait la conquête dans une de ses places.

Cette fois, Chonchette venait d'entendre Mlle Lebhaft raconter l'histoire bien connue du château de Red-Castle : Comment Fraülein s'était sauvée la nuit de ce manoir écossais pour ne point mettre d'obstacle à l'union du jeune châtelain et de lady Osmond.

— Dites, Fraülein, questionna l'enfant qu'une idée poursuivait, ces messieurs qui vous trouvaient si jolie, ne vous ont-ils jamais laissé de souvenirs ?

L'Allemande rougit terriblement. Elle minauda un peu. Puis elle répondit :

— Voilà une bizarre question, en vérité, Chonchette. Est-ce que les demoiselles comme il faut acceptent les cadeaux des messieurs ?... Voyons, nous disions : Prise de Berg-op-Zoom, par Lowendal, quelle année ?

Chonchette insista :

— Je suis sûre que si, que vous en avez ! Oh ! Fraülein, ajouta-elle câlinement, montrez-m'en un, je vous prie !...

La vieille fille résistait, très troublée. Elle porta instinctivement la main à son cou comme pour protéger des tentatives indiscrètes quelque chose qui devait être caché là. Mais déjà Chonchette avait glissé ses petits doigt agiles par l'entre-bâillement de la ruche blanche qui ornait le col de Fraülein. Elle rencontra une chaînette d'argent, qu'elle tira tout doucement. Maintenant M^lle^ Lebhaft se laissait faire. Chonchette finit par amener un médaillon, d'argent aussi, en forme de cœur, et, après avoir interrogé l'institutrice du regard, elle l'ouvrit.

Il y avait dedans un petit rond de cheveux

frisés, très blonds, de la couleur que devaient avoir les cheveux de Fraülein, quand elle était jeune. Seulement ceux-ci étaient moins fins tout de même.

Chonchette demanda :

— A qui sont-ils ?

Mais Fraülein n'entendait plus. Sans doute la vue de ces quelques crins fauves avait éveillé en elle la symphonie confuse de ses souvenirs d'amour, et elle écoutait chanter les échos de son cœur.

— Ce sont des cheveux du M. de Red-Castle ?

— Oh non ! repliqua l'institutrice, d'un air de pudeur effrayée. Jamais je n'aurais rien accepté de ce jeune lord ; je ne l'aimais pas.

— Alors vous aimiez celui-ci, — celui des cheveux ?

— Si je l'aimais ! murmura la vieille fille avec une émotion véritablement attendrissante ! Ah ! pouvez-vous me le demander ? Tenez, vous n'avez pas le même cœur que nous dans ce pays. Les Françaises aiment un homme huit jours, six mois, jamais un an, cela est prouvé... Nous, quand nous nous sommes données une fois, nous ne nous reprenons plus jamais. C'est fini.

— Il était beau ? demanda la petite.

M^lle^ Lebhaft eut un sourire orgueilleux.

— Tenez, fit-elle, regardez.

Et, glorieusement, elle tira d'un vieux portefeuille une photographie toute jaunie, qu'elle tendit à Chonchette. C'était un grand soldat poméranien, l'air enfant et niais, la figure bien ouverte, sanglé dans un uniforme qui éclatait sous le ceinturon. La petite songea à la miniature du beau cent-garde, et elle n'eut pas le courage de dire à M^lle^ Lebhaft qu'elle trouvait joli son amoureux.

— Maintenant, murmurait lentement la vieille fille, se parlant à elle-même, maintenant il est marié ; ils ont des enfants. Mais moi, au moins, je n'ai pas oublié.

Et gravement elle approcha la photographie de ses lèvres et, avant de la serrer dans le portefeuille, la baisa.

Chonchette la regardait faire. Elle ne la trouvait plus grotesque. Avec sa figure anguleuse, ses cheveux incolores, la misère de son ajustement, elle la jalousait presque, telle qu'elle était. Au moins, cette pauvre fille avait aimé quelqu'un, et cet amour parfumait encore ses souvenirs... Aimer, être aimée... Pour la seconde fois, dans cette journée d'émotions, l'enfant entendait ces mots mystérieux. En se rappelant la phrase amère prononcée le matin : « N'aime jamais, va... » elle se dit que sa mère

avait dû, elle aussi, éprouver cette chose étrange dont parlait Fraülein. Elle les envia toutes les deux. A part, dans sa fantaisie de petite fille, elle pensa :

— N'importe... moi, je veux aimer aussi, comme maman et Fraülein !

La vieille fille, ayant secoué sa rêverie, ramassait ses cahiers pour s'en aller. Chonchette l'embrassa sans rien dire, avec plus d'effusion que d'ordinaire. Au cours de leur causerie ; le temps avait coulé... C'était l'heure où Chonchette, bien enveloppée par Dinah de cachemires et de capelines, courait au jardin, — trente mètres carrés de terre que l'hiver emplissait maintenant de sa tristesse.

Vers septembre, l'enfant avait enfoncé dans le sol de la graine de volubilis et elle allait tous les jours regarder si les petites pousses vertes ne montraient pas la tête.

Cette fois, elle fit son tour de jardin machinalement; elle jeta à peine un coup d'œil sur les plates-bandes durcies par la gelée. Elle se prenait à contempler, comme jamais elle ne l'avait fait, cette bizarre enceinte où l'avait enfermée, et pour combien d'années, mon Dieu ! le hasard de sa naissance...

La grande maison dressait sa façade morose où les fenêtres cintrées perçaient des trous

oblongs, pareils à des yeux pleins d'ombre qui regardaient... A droite et à gauche, cette façade se flanquait d'ailes perpendiculaires; un mur gigantesque séparait le jardin de la rue, défiant l'escalade, sans une porte percée dans sa maçonnerie.

Au delà de ce mur, au delà des rues monotones du voisinage, qu'y avait-il? Sans doute, de toutes parts s'ouvrait le MONDE, ce monde mystérieux où elle avait fait le matin un court voyage, fécond en émotions, — le monde où Mlle Lebhaft avait tant couru et tant aimé, le monde des pays marqués sur les cartes en d'autres couleurs que la France.

Dans ce monde immense, quelle serait sa place, à elle, petite Chonchette? Quels événements pourraient la faire sortir de son isolement et la lancer dans la vie? Et si jamais le hasard l'y envoyait, qui la soutiendrait?... Dinah, fidèle comme une chienne, ne savait guère mieux qu'elle-même ce qui se passait hors de la grande maison; et, quant à M. Ducatel, l'enfant ne l'imaginait pas autrement que confiné dans son cabinet.

Il faudrait donc que quelqu'un vînt là chercher et l'emmenât, quelqu'un du dehors. Quelqu'un qui l'aimerait.

Ce quelqu'un-là, son rêve l'évoqua brusque-

ment, fugitivement, dans une de ces échappées qui s'ouvrent à de certaines heures sur la vie qui est derrière celle qu'on voit, hors du présent.

Était-ce le passé, était-ce l'avenir qui le lui montrait ?

IV

Rien n'est mystérieux comme ces êtres fragiles qui seront un jour des femmes... L'on passe à côté d'elles, le plus souvent, sans se douter de ce qui remue sous leurs fronts où les cheveux frisent comme des vrilles de vigne, et de ce qui fait battre leurs cœurs sous le corsage des robes princesses... Pourtant, toutes ont leur pensée grave et leur secret, cela est sûr. De grandes tendresses, dont nul ne reçoit l'aveu... Et puis, des rêves infinis, un monde de visions qui s'agitent sur les confins de l'imaginaire et du réel.

Chonchette, depuis qu'elle avait reconnu sa mère mourante et reçu le dépôt d'un objet qui lui avait appartenu, ne songeait plus à autre

chose. Cela suffisait à remplir son existence vide et la rendait indifférente aux bizarreries même de son père. Elle aimait maintenant à s'isoler dans l'ombre des chambres de la grande maison. Elle contemplait longuement le portrait de cet ami qui avait naguère disparu de sa vie d'enfant, et qui, elle le croyait fermement, y rentrerait quelque jour. Elle lui parlait même, car les enfants s'entretiennent aisément avec les choses... Et, bien vite, sa fantaisie bâtissait des aventures merveilleuses où *il* était mêlé... Le soir, sous les courtines, fermant les yeux, voici qu'elle *le* voyait arriver à la grande maison... Dehors, elle imaginait un violent orage, de l'ombre opaque cinglée par de la pluie. *Lui* était venu avec deux chevaux sellés, il l'emportait roulée dans ses couvertures, l'asseyait sur une selle et l'emmenait... En avant ! Quel bruit faisait sur le pavé le sabot galopant des bêtes ! Paris passait à côté d'eux, — un Paris tel qu'elle l'avait entrevu le jour où Dinah l'avait emmenée à Montmartre. Quoiqu'il plût bien fort, il gelait tout de même... Des rues montaient très raide ; on apercevait des transparents lumineux se détachant sur le noir avec les cinq lettres du mot : Hôtel... Soudain, c'était la campagne, les plaines infinies, les champs de cailloux, les rubans de routes interminables s'engouffrant dans les taillis, tout le

Berry monotone... Puis, un sommet rocheux, et dessus, Red-Castle, avec ses toits pointus profilés sur le ciel d'orage... Des jeunes hommes venaient à la rencontre des deux voyageurs, le plaid à l'épaule, comme dans les récits de Mlle Lebhaft. L'un d'eux disait à l'enfant ces mots que Fraülein avait entendus un jour :

— Je vous aime... Laissez-moi vous suivre, ou je meurs.

Mais Chonchette se serrait contre son compagnon de voyage et l'enlaçait de ses bras.

— Je ne veux pas, s'écriait-elle... Voilà celui que je veux suivre et ne jamais quitter!...

C'est quelque chose, en vérité, que d'avoir un ami, même imaginaire. L'appui de cet ami soutenait si bien l'enfant qu'elle n'avait plus d'appréhensions lorsqu'elle montait, le matin, voir M. Ducatel... Elle l'abordait le front clair, l'esprit absent. Et le vieil homme, fixant sur elle ses prunelles perçantes, cherchait à lire son rêve au fond de ses yeux.

Bien sûr, on lui avait changé Chonchette.

En se couchant, la petite déposait un baiser sur le portrait, comme elle l'avait vu faire à Fraülein. Elle s'endormait en pensant à lui. Parfois, à cet instant, elle le sentait tout près d'elle.

— Je t'aime, murmurait-elle, ne me quitte pas.

... Un soir, rentrée dans sa chambre, elle le regardait avant de se déshabiller, quand un craquement de parquet lui fit détourner la tête. Elle étouffa un cri et cacha vivement la miniature. M. Ducatel était debout derrière elle, les bras croisés. Sa redingote flottait sur ses membres maigres.

Les personnages fabuleux des tapisseries se fussent détachés des murailles pour entrer chez Chonchette, qu'elle n'eût pas été plus épouvantée. Jamais, *jamais*, depuis les jours de Soupize, elle n'avait vu son père ailleurs que dans l'appartement d'en haut.

Elle le regardait, attendant une explosion.

Le vieillard dit simplement :

— Qu'est-ce que tu faisais, Chonchette; et pourquoi avoir l'air, quand j'entre, d'être prise en faute?

— Père, murmura la petite dont les dents claquaient, j'allais... j'allais... me coucher.

— Il n'y paraît guère, fit M. Ducatel. Montre-moi ce que tu avais dans les mains.

L'enfant, toute pâle, serra son trésor contre sa poitrine.

— Veux-tu me donner cela, tout de suite? répéta le vieillard.

Il lui prit les poignets et les sépara de force; elle desserra les doigts et le médaillon roula sur la table, ouvert, laissant voir le portrait.

La figure de M. Ducatel se décomposa. Il saisit violemment Chonchette par l'épaule et la secoua à la briser.

— Qui t'a donné cela?... qui te l'a donné? qui?... Mais parle donc, malheureuse!

Chonchette ne pouvait trouver une parole. Une seule idée emplissait son esprit: Mon père va me tuer.

Tout d'un coup il se calma. Il lâcha l'épaule de la petite... Il prit le portrait et le considéra silencieusement.

— Je comprends, murmura-t-il. C'est cette vieille folle de Dinah qui aura conservé cela.

Et, dominant son émotion par un effort de volonté :

— T'ai-je fait mal, petite?

L'enfant hésita.

— Un peu, dit-elle... Puis, se faisant très humble : Père, ajouta-t-elle plus bas, je vous en prie, rendez-moi ce portrait.

Le vieillard eut une contraction brusque de tout le visage.

— Tais-toi, Chonchette, dit-il, la voix tremblante. Tu ne sais pas ce que tu me demandes, tu es une enfant. Ne me pousse pas à bout... Je te donnerai d'autres joujoux, un médaillon bien plus beau... Mais celui-ci, tiens, voilà ce que j'en fais.

Il le lança par terre, et, d'un coup de talon, broya la miniature en miettes.

Chonchette reçut un choc en plein cœur. Elle se dressa toute pâle devant son père, les lèvres blanches, les doigts écartés... La nuit s'abattit sur ses yeux, et l'homme qui venait de briser tout ce qu'elle aimait, lui fit horreur.

— Je vous déteste, dit-elle dans une sifflement. Il viendra, lui... Il m'emmènera, et je ne vous verrai plus.

Ceux qu'une émotion extraordinaire égare ont entre eux une mystérieuse affinité d'intelligence. M. Ducatel comprit les étranges paroles de Chonchette.

— Lui, venir? répondit-il, les yeux dilatés par la peur. Non, jamais... Il ne peut plus venir... jamais.

Et tandis que Chonchette, épuisée, tombait sans connaissance, le grand vieillard sortit sans la relever et reprit le chemin de sa chambre par les longs corridors.

Il marchait à travers l'entassement des meubles, d'un pas léger et sûr de somnambule.

V

Il fait nuit dehors, nuit close ; pas un bruit. Chonchette vient de s'éveiller tout d'un coup dans son grand lit après un sommeil qui a dû être long, oh oui ! bien long. Si long, qu'elle a comme perdu le sens net des choses et qu'elle reste étendue sur le dos, dans la moiteur des draps, et n'ose ouvrir les yeux.

Même après qu'elle s'est décidée à soulever doucement les paupières, elle met quelque temps encore à se reconnaître... Ses yeux ne se rendent compte que peu à peu du relief des objets vaguement éclairés par le reflet d'une veilleuse. Ce mur gris au-dessus de sa tête, qu'est-ce donc ? C'est le rideau de son lit. Elle éprouve une joie

singulière à découvrir cela. Depuis longtemps, il lui semble qu'elle souffrait de voir cette chose grise peser sur elle, sans parvenir à s'expliquer ce que c'était.

Maintenant, elle s'explique tout. Les deux rideaux rejoignent presque leurs plis lourds. Par l'entre-bâillement, elle aperçoit les formes indécises d'objets connus. Sur la toilette, la veilleuse luit à travers son manchon de porcelaine et juste au-dessus, des ronds à peine teints, doucement tremblants, se dessinent au plafond.

Seulement, il y a quelque chose que Chonchette ne comprend pas. Une forme d'ombre indéfinissable, entre le lit et la veilleuse...

Cette forme remue et la silhouette s'accuse. Chonchette a reconnu M. Ducatel. Alors, tout le passé lui revient... Elle se rappelle la scène terrible qui a précédé l'anéantissement profond où elle est restée plongée pendant un temps inappréciable. Elle se fait plus petite, plus immobile encore sous l'ombre grise des tentures, pour que le vieillard ne l'aperçoive pas.

Mais M. Ducatel se lève et, à pas étouffés, s'approche du lit. Il écarte les rideaux ; Chonchette tremble... Que va-t-il faire? Elle se rassure un peu, quand il lui dit bien doucement :

— Es-tu réveillée, Chonchette?

— Oui, père ! Quelle heure est-il ? Ai-je dormi longtemps ?

— Il est quatre heures après minuit... Et voilà trois semaines que tu n'as pas repris ta connaissance. Souffres-tu ?

— Non, père... Il me semble que je pourrais me lever... J'ai un peu faim.

Elle essaye de se mettre sur son séant... Mais tout de suite elle retombe défaillante sur l'oreiller, avec le sourire d'impuissance des convalescents.

M. Ducatel a pris sous les couvertures les deux mains moites de la malade dans ses grandes mains maigres.

— Reste bien couchée, fait-il... Reste... Veux-tu manger une petite orange ?

Chonchette fait signe que oui. Alors son père va chercher l'orange. Il semble à l'enfant que le fruit sera très petit pour la grande faim qu'elle a. Mais, est-ce drôle ! après en avoir sucé deux quartiers, elle ne peut continuer, elle est rassasiée...

En rendant le reste à son père, elle demande :

— Où est Dinah ?

— Elle dort... Il ne faut pas la déranger, n'est-ce pas ? Si tu savais comme elle t'a veillée !...

— J'ai été bien malade donc, père ?

— Un peu, petite... Mais, c'est fini, te voilà guérie. Allons, repose-toi. Tu as encore quatre heures de nuit à dormir.

Il la baise aux joues, ramène les rideaux pour masquer la lumière, et s'en retourne à son fauteuil.

Chonchette est toute surprise. Est-ce bien là son père, cet homme terrible qui la recevait si durement, qui si souvent l'a fait pleurer? Son cœur se dilate sous cette affection qu'elle n'a jamais soupçonnée... Il l'aimait donc? Pourquoi ne le lui a-t-il jamais dit? Pourquoi s'est-il amusé à lui faire de la peine?

Ces bizarres questions qu'elle se pose, et aussi la fatigue d'avoir parlé et mangé un peu tout à l'heure, brouillent les idées de l'enfant. Bientôt, sa pensée devient confuse; ses sensations s'émoussent. Etendue, les bras le long du corps comme une petite Vierge de cire, elle s'endort.

... La convalescence de Chonchette dura de longs jours, jours ternes de fin d'hiver, durant lesquels elle ne put d'abord ni se lever, ni lire, ni même causer longtemps. A son chevet, M. Ducatel et Dinah se succédaient. La vieille restait des heures à regarder sa petite Chonchette, sans rien dire, des larmes aux yeux en la voyant si pâle; ou bien elle lui chantait doucement des chansons créoles. Mais le père appor-

tait des images, des livres merveilleux, à reliure gaufrée, à fermoirs d'or, et les lui montrait quand elle n'était pas trop fatiguée.

Un matin, un regard de soleil passant sous le cintre de la fenêtre réveilla la petite.

Elle tapa dans ses mains.

— Dinah ! Dinah ! Il fait beau, je veux me lever.

Elle se leva. Appuyée d'un côté sur Dinah et de l'autre sur M. Ducatel, elle put marcher... Son pas n'était pas encore bien assuré ; mais enfin, c'était le premier vers la conquête de la santé. Le lendemain, elle voulut sortir de sa chambre, poussant son voyage à travers le corridor à tapisseries, jusqu'au milieu à peu près. Mais bientôt, une faiblesse la saisit, il fallut la ramener. Le lendemain, elle put descendre à la cuisine où Dinah avait allumé un grand feu pour lui faire honneur.

Dès lors, elle ne se coucha plus dans la journée et peu à peu reconquit ses habitudes d'autrefois. Seulement, elle prenait ses repas dans la chambre de M. Ducatel, à la même table que lui. Dinah les servait. Lui, s'efforçait d'égayer l'enfant, d'abord un peu intimidée par cette vaste chambre vide, respectée jadis comme un sanctuaire.

Il contait des histoires d'autrefois, quand il

était jeune, quand il était officier du génie. Les choses merveilleuses qu'il avait vues en Afrique, en Chine, en Italie ; et comme il les disait bien ! Il y avait surtout une histoire d'Autrichiens surpris, à vingt qu'ils étaient, dans un village du Tyrol et faits prisonniers par M. Ducatel tout seul, qui faisait rire Chonchette aux larmes.

Ensuite il la promenait à travers les chambres de la grande maison, et lui expliquait d'où venait cette prodigieuse collection de vieux et précieux objets qui emplissaient tout. Deux générations d'antiquaires, l'aïeul maternel et le père de M. Ducatel, y avaient travaillé avant lui, accumulant les trésors... Lui-même, pendant les intervalles de ses campagnes, et après sa démission, avait enrichi son musée.

Toutes les merveilles exotiques, les tapis d'Asie, les laques de Chine, les porcelaines japonaises, c'est lui qui les avait rapportées.

— Tout cela, disait-il avec un sourire un peu triste, tout cela sera dispersé quand je ne serai plus là... C'est la pire folie que d'aimer à collectionner. On meurt, et ce qu'on a réuni péniblement s'en va aux quatre coins du monde... En tout cas, il y en a ici pour beaucoup d'argent. Quand cela sera vendu, tu seras riche, petite Chonchette, très riche.

Mais l'enfant se suspendait au cou de son père.

— Je ne veux pas être riche. Restez avec moi, père, et qu'on n'enlève rien à la grande maison!

Elle l'aimait maintenant, ce père qu'elle avait craint si longtemps... Elle avait demandé à Dinah :

— Pourquoi est-il si bon à présent?...

Et la vieille avait hoché la tête :

— Oh! je lui ai parlé, voyez-vous. Je lui ai dit quelque chose que je savais, mais que je n'avais jamais osé lui dire.

Elle n'avoua rien de plus. L'enfant, habituée à vivre pour elle-même sans rien dire de ses pensées, n'en fut pas surprise. Et puis, elle se contentait d'être heureuse, de trouver exquise cette vie nouvelle. Vie qui dura huit mois environ, — tout le printemps et tout l'été. Mais, aux approches de septembre, époque redoutée de Chonchette et de Dinah, car le retour d'un douloureux anniversaire semblait alors tourmenter l'esprit du vieillard, il parut à l'enfant que son père changeait insensiblement d'allures. Il parlait moins. De grands silences coupaient leurs repas, matin et soir, et la petite n'osait plus faire sonner son rire dans la chambre redevenue sévère. Pourtant, M. Ducatel était toujours

très bon pour elle; seulement il semblait inquiet d'une chose mystérieuse et prochaine .. Un matin, il fit dire par Dinah à Chonchette encore au lit qu'il était un peu souffrant, qu'il ne pourrait la recevoir.

Dinah lui monta son déjeuner. Elle raconta qu'elle l'avait retrouvé assis devant ses paperasses, courbé et abattu comme naguère. Chonchette fut désespérée, les jours suivants, de ne pouvoir aller le soigner, ainsi que lui-même l'avait fait lorsqu'elle était malade. Mais il consignait sévèrement sa porte, non sans lui envoyer de temps à autre, par Dinah, de jolis livres ou de belles images, ou encore des magots chinois, ventrus, hochant la tête.

Après huit jours d'anxiété, Chonchette se décida tout d'un coup, un soir, à monter l'escalier qui conduisait chez son père.

Elle traversa les corridors, un bougeoir à la main, et frappa à la porte.

Personne ne répondit.

Le cœur de l'enfant battait à se rompre.

Sans s'expliquer pourquoi, elle s'imagina qu'il y avait quelqu'un dans la chambre avec son père.

Et de fait, au bout de quelques instants, la voix de M. Ducatel s'éleva, mais une voix changée que l'enfant n'avait entendue qu'une fois :

— Non, disait-il, non... c'est fini. Je ne veux pas... Va-t'en!... Va-t'en!...

Puis un chuchotement... un cri ; la même voix, étranglée par l'émotion :

— Oh! j'ai peur... j'ai peur.

Malgré elle, Chonchette tourna le bouton de la serrure et poussa la porte.

La grande chambre apparut, à peine éclairée par la bougie que tenait l'enfant.

M. Ducatel était debout, seul, au milieu.

Il marcha vers Chonchette... Mais, arrivé tout près d'elle, il s'arrêta, et passa la main sur ses yeux.

Il murmura :

— C'est toi, petite fille... Pourquoi viens-tu?

Et comme elle ne disait rien :

— Tu étais là, j'en suis sûr... derrière la porte. Tu as entendu.

— Oui, fit Chonchette, très grave.

Entre son père et elle, l'enfant sentit passer le fantôme de leur secret.

Il l'embrassa.

— Ne t'inquiète pas, petite. Je lisais un vieux poème, dans le livre qui est là... Tu vois?... Quand je suis seul, je lis quelquefois tout haut.

— Mais, fit Chonchette, vous n'aviez pas de lumière pour lire!

— C'est toi qui l'as éteinte en ouvrant la porte. Allons, va te mettre au lit, va vite.

Le lendemain, le vieillard la fit appeler dès le matin.

— Ma petite Chonchette, lui dit-il, j'ai réfléchi à une chose sérieuse. Te voilà grande, tu cours sur les onze ans. C'est l'âge où j'avais résolu de te mettre en pension. Ne sois pas malheureuse. Tu seras très bien à Vernon, une des maisons de la Légion d'Honneur où je vais t'envoyer. Tu auras de petites compagnes, et des maîtresses très bonnes pour toi. De temps en temps, Dinah ira te voir, et moi aussi. Allons, ne pleure pas, c'est une chose décidée. J'ai écrit déjà au chancelier. Tu iras aujourd'hui acheter ton trousseau avec Dinah et tu partiras lundi.

Sans ajouter un mot, il se leva et poussa doucement l'enfant vers la porte qu'il referma à clef sur elle... Chonchette descendit à petits pas l'escalier, le cœur lourd de tristesse.

Maintenant qu'il était seul, le vieillard pleurait.

VI

JOURNAL DE CHONCHETTE

16 mai.

Je viens d'achever le journal d'Eugénie de Guérin, — que m'avait prêté Mme de Chastellux, une de nos maîtresses. La solitude de la vie de pensionnaire, dans ce cloître de Vernon, fait-elle mieux goûter le charme des lectures ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que ce livre m'a donné du bonheur pour longtemps.

Maintenant qu'il est fini, je songe que c'est une bonne coutume de mettre ainsi jour par jour les événements de sa vie en dépôt dans un petit cahier fidèle, qui vous les rend lorsqu'on les lui

demande. Plusieurs de mes compagnes le font. J'ai vu quelques-uns de ces journaux ; ils m'ont paru pleins de trop petites choses. Aujourd'hui, il me semble que je comprends comment il faudrait tenir un pareil registre. Je vais essayer.

Mais quoi ?... Voilà qu'au moment de commencer je suis prise d'embarras... Je voudrais que ce petit cahier dont les pages sont encore blanches, contînt toute ma vie... Où la reprendre ?... Il me paraît que je ne vis vraiment que depuis six ans... les six ans passés à Vernon... Si j'y suis arrivée en pleurant bien fort, le temps m'y a peu à peu attachée étroitement, comme il incruste le lierre aux murs du parc... Chère, chère maison, combien je t'aime !... Comme tu m'as bien enveloppée et prise tout entière depuis le moment où tu m'as reçue petite fille, jusqu'à aujourd'hui, où je suis presque grande — où j'ai seize ans !

Par la croisée à côté de laquelle se trouve le pupitre où j'écris, tout au fond de notre salle d'étude, je vois la cour du cloître, le long bâtiment à fenêtres pareilles, l'horloge dans le clocheton pointu, et le beau, le profond jardin vert avec ses statues blanches entre les arbres... C'est un bien petit monde en somme, et comme c'est grand néanmoins ! Comme c'est varié, cet horizon, pour qui le regarde souvent et peut le

comparer à lui-même! Tout à l'heure, le soleil sur le point de se coucher dorait le haut des arbres, et le dernier étage était incendié. Maintenant, le soleil a disparu ; les arbres sont bleus, le ciel est rose.

17 mai.

La nuit m'a conseillée. Il y a des choses que je n'écrirai point. Aussi bien, je ne le pourrais pas... Le bon Dieu m'a fait la grâce de m'ôter peu à peu de l'esprit les souvenirs qui m'obsédaient quand j'étais petite. Et j'ai fait le vœu de ne plus songer à tout cela. C'est devenu comme un ancien rêve, ce passé... Il n'en reste qu'un nom dans la prière que je fais toute seule, le soir, au pied de mon lit...

... Donc, j'ai commencé vraiment à vivre, comme je l'écrivais hier, le jour où je suis entrée à Vernon. Ah! que de larmes pourtant en embrassant Dinah qui me quittait... Et quelle nuit sans sommeil, cette première nuit passée dans le dortoir!... Une grande était venue pour me déshabiller. Cela m'étonna, je m'en souviens. Je savais me déshabiller toute seule... Quand tout le monde fut endormi, moi je veillais encore. C'est que ce n'était plus le silence de ma chambre!... J'entendais la respiration de mes com-

pagnes, les lits qui craquaient... Une ou deux d'entre elles parlèrent tout haut dans leur sommeil, subitement...

Cela me fit une peur terrible. Vraiment, c'est un sentiment étrange que la peur. Depuis, j'ai songé que beaucoup de mes compagnes auraient été épouvantées par une nuit dans la grande maison.

Cette nuit d'arrivée est mon plus vif souvenir de cette époque — avec l'examen que me fit passer, le lendemain, M^me^ de Chastellux. Elle me posa quelques questions sur l'histoire, la grammaire, le calcul. Je ne savais rien du tout, et puis je n'osais rien dire. A la fin, me voyant si sotte, et près de pleurer, elle cessa l'examen, me prit sur ses genoux et me questionna sur ma famille. Elle me demanda où j'avais été élevée, qui m'avait instruite... Peu à peu, comme elle avait l'air très bon, je me laissai aller à lui parler de la grande maison, de la façon dont je passais mes journées, de Dinah, de M^lle^ Lebhaft... Mais je gardais pour moi bien des choses que je ne lui ai confiées que longtemps après.

Elle m'écoutait avec un air étonné et intéressé. Quand j'eus fini elle me renvoya en m'embrassant.

Le même jour, je l'ai entendue dire à une autre de ces dames (j'ai l'ouïe très fine):

— Elle ne sait rien. Mais elle est intelligente, trop intelligente.

Cela me fit plaisir... Ainsi, j'étais intelligente. Pour la première fois, je crois, j'ai eu ce jour-là comme de l'orgueil.

Ce qui était bien vrai, c'est que je ne savais rien. J'ai dû entrer dans la plus basse classe, la classe *bleu liséré*... avec les plus petites. J'ai payé de cette humiliation mon orgueil de la veille.

Depuis, heureusement, j'ai sauté deux classes. Pourtant, je ne suis pas encore en avance, et mes compagnes sont toutes plus jeunes que moi.

18 *mai.*

J'ai reçu ce matin, des mains de M^me^ de Chastellux, une lettre de mon père. Nous l'avons lue ensemble. Quelles jolies lettres, agréables comme un livre, m'écrit ce pauvre père! N'est-ce pas triste d'être toujours, toujours séparée de lui, de le voir à peine quelques heures même quand je quitte Vernon pendant les vacances?... Et pourtant, je sais bien que c'est nécessaire, et que je ne puis pas habiter longtemps la grande maison.

Allons, ne parlons pas de cela. Ce sont encore des choses dont je ne veux pas me souvenir.

J'aime mieux, puisque j'ai écrit ces mots : « Mes vacances, » fixer ces souvenirs, qui sont meilleurs. Ah! certes, j'aime mes vacances solitaires de Soupize, et les deux mois que je passe la-bas sont des plus doux de l'année.

L'on m'y aime tant!... La bonne vieille Nanette et son mari Antoine, le régisseur, sont si fiers de me posséder! De braves gens aussi, dans les deux propriétés des environs. La bonne Mme Capelle, toute ronde, dévouée à soigner son mari devenu infirme... Je me rappelle sa surprise la première fois que je la rencontrai à la messe du village voisin, à Vornay, quand Nanette lui apprit que je venais passer deux mois à Soupize... Mon père avait gardé Dinah à Paris.

— Toute seule, s'écria-t-elle en joignant les mains, toute seule dans cette immense château de Soupize?...

J'avais alors douze ans juste.

— Oui, Madame, ai-je répondu. Mais j'aurai Nanette et Antoine...

Nanette m'embrassa pour ce mot-là.

— C'est égal, fit Mme Capelle, si j'avais le bonheur d'avoir une fille, je ne l'enverrais pas s'ennuyer ainsi à soixante lieues de moi.

Depuis, la bonne dame et moi, nous sommes devenues tout à fait amies. Je vais travailler chez

elle, l'après-midi, quand je ne reste pas à lire dans ma grande bibliothèque..

Plus loin de Soupize il y a le petit château de Crozan. Là habite pendant l'été un ingénieur qui a une femme extrêmement jolie et des amours de bébés. Je les vois moins intimement que Mme Capelle.

C'est charmant tout de même, tout à fait charmant, cette vie de *dame* à la campagne, pendant deux mois... Et puis Mme de Chastellux est venue me voir les trois dernières années. Alors, c'est le paradis.

N'importe : je voudrais embrasser plus souvent mon pauvre papa.

Les gens de Soupize m'en parlent quelquefois, rarement. Tant d'années se sont écoulées depuis qu'il est parti!

Plus de dix ans!...

Il y a quelqu'un aussi dont on ne me parle jamais. Et moi, je n'ai jamais osé en parler, même à Nanette et à Antoine.

Ce qui m'étonne, en vérité, c'est que je n'ai pas trouvé de trace de *sa* vie — là-bas. Pourtant j'habite, je crois, la chambre qu'*elle* a habitée. Pas un portrait, pas un vêtement. Rien. Si, pourtant. Un petit livre d'Heures avec son nom chéri : Juliette.

Depuis, je n'en ai point d'autre.

Je n'écrirai plus rien, ce soir... Voici, une fois encore, que je suis ramenée aux choses dont je ne veux point parler...

25 *mai.*

Aujourd'hui à deux heures, Mme Augustine, la directrice, m'a annoncé que je passais dans la classe *naccara-uni*. C'est un vrai triomphe, un triomphe inespéré. Faites que je n'en aie point d'orgueil, Jésus doux et humble de cœur.

Classe *naccara-uni*, à seize ans... C'est l'âge ordinaire et j'ai regagné enfin le temps perdu sur mes compagnes. J'espère pouvoir suivre leurs cours, bien que je m'y trouve jetée au milieu de l'année.

En me renvoyant, Mme Augustine m'a dit un mot qui m'a surprise :

— Vous passez dans une autre division... Vous êtes sage et sérieuse... Ne vous laissez pas détourner de l'étude par des enfantillages...

Sérieuse et sage ?... Mes nouvelles compagnes le seraient-elles moins que les petites dont je me sépare ?

26 *mai.*

Je commence à m'attacher, comme à un ami, à ce petit cahier auquel je fais mes confidences.

J'en ai parlé à Mme de Chastellux. Elle a souri :

— Vous me ferez voir cela.

Justement, je ne veux pas qu'elle le voie et je le lui ai dit. Je devine que ce petit cahier contiendra de vrais secrets.

... Quand je suis arrivée dans ma nouvelle classe aujourd'hui, toutes les élèves m'ont regardée. On a chuchoté. Quelques-unes ont ri tout bas... Puis comme j'avais bien paisiblement rangé dans ma case mes petites affaires, apportées dans mon tablier, — et que j'avais ouvert un livre pour me donner une contenance, on s'est remis à travailler autour de moi, comme si je n'avais pas existé.

1er *juin.*

J'ai eu un étonnement ce matin.

Au cours de géographie, deux de mes compagnes causaient à voix basse derrière moi.

Les phrases suivantes me sont parvenues.

— Eh bien, tu as vu Jeanne ?

— Oui... dans le corridor de la petite chapelle, hier soir ; j'ai fait semblant de saigner du nez pour sortir. Je savais qu'à cinq heures, elle devait revenir de chez Mme Armande. Je l'avais fait prévenir par Morel.

— Et alors ?

— Alors, je lui ai fait ma *déclaration*.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas me répondre encore... Mais je crois qu'elle voudra bien. Elle avait à la main un bouquet de violettes que lui avait donné Mme Armande, elle m'en a offert une. C'est gentil, n'est-ce pas? Tiens, je l'ai là, sur mon cœur.

Elles se sont tues.

J'étais toute surprise... J'avais parfois entendu parler un peu des *déclarations* dans la classe *aurore-uni*, mais je ne savais pas encore bien ce que c'était. Je me suis informée.

Cela se fait de moyenne à grande...

J'ai remarqué que celles qui ont une grande pour amie de cœur passent leur temps en récréations à lui recopier ses cahiers.

Ce doit être bien ennuyeux.

Mais que c'est drôle, cette fleur !

4 *juin.*

Décidément la grande occupation de la classe *naccara-uni*, ce sont les amitiés avec les grandes. J'ai entendu dire : les *amours*. On *aime* les grandes. On se dit — entre moyennes — qu'une telle a de jolis yeux — une peau fine et douce comme du satin, des cheveux d'or... On obtient

de l'amie un bout de ceinture, une image de piété, une boucle de cheveux...

Les choses saintes de la religion se mêlent à tout cela. J'ai vu un billet d'une de mes compagnes à une *blanche*. On remerciait de l'envoi d'un ruban de cou, et l'on promettait de communier le lendemain à l'intention l'une de l'autre.

Moi, ces enfantillages, comme dit M^me^ Augustine, me font rire... Cela étonne un peu mes nouvelles amies... Une surtout — ma préférée — (elle s'appelle Dorian) en cause avec moi. Elle a pour amie de cœur la plus jolie des *blanches liséré*. Comme je lui manifestais mon ignorance et ma surprise de tout cela, elle m'a dit après m'avoir donné beaucoup de raisons :

— Mais vous n'aimez donc personne, vous ? Vous n'avez donc pas de cœur ?

— Je crois que si, ai-je répondu en souriant. J'aime beaucoup mon père et ma vieille Dinah.

Elle a tapé du pied, comme quand on ne parvient pas à faire comprendre quelque chose à quelqu'un. Puis elle a repris :

— Ce n'est pas la même chose. Moi aussi j'aime mon père et mes frères. Seulement, cela ne me préoccupe pas. Je ne suis inquiète d'eux que quand ils sont malades ; tandis que pour Jeanne (c'est le nom de son amie), j'ai toujours son idée et sa figure présentes à l'esprit, et quand

j'ai pensé un instant à autre chose, *cela* me ressaisit tout de suite.

... Après tout, elles ont peut-être raison et c'est peut-être moi qui ne suis pas faite comme tout le monde.

Est-il vrai que je n'aie pas de cœur?...

Même jour, le soir.

On nous a fait dire dans les salles d'étude un *De Profundis* pour le père d'une des *blanches* (c'est la plus haute et la dernière classe). L'orpheline, la pauvre Louise de Morland, a appris son malheur en pleine récréation, brusquement. N'est-ce pas affreux? Elle est partie, le soir même, pour Locnevinen, chez ses parents.

7 juin.

Toute médaille a son revers.

Maintenant que me voilà dans une autre division, entourée de compagnes plus âgées, j'éprouve quelque peine à me plier à leurs habitudes, nouvelles pour moi. A partir de la classe *naccara-uni*, on ne joue plus aux jeux de petites, les rondes, le chat-perché, saute-guillaumet... Le plus souvent, on se promène et on cause. De quoi? De la fin, pourtant

lointaine encore, de nos études ; des jours de sortie à venir ; des vacances passées. Et parfois d'un sujet auquel je n'ai guère donné de pensées jusqu'à présent : du mariage.

... Quelques-unes des grandes sont vraiment bien belles. Je voudrais être belle comme cela. Cela doit être un plaisir de chaque instant. Moi, je suis laide. J'ai des cheveux trop noirs. Je n'ai pas de couleur du tout sur les joues. Et puis, on m'a dit souvent que j'avais des yeux drôles...

Des yeux de vierge folle, dit l'aumônier, l'abbé Jacques.

13 *juin.*

Louise de Morland est rentrée. Elle était à la messe ce matin. J'ai cherché à me figurer l'état où me mettrait un malheur pareil au sien... C'est affreux de dire ceci ; mais je veux me confesser à ce petit cahier que je lirai seule. Eh bien ! je n'ai pas senti mon cœur se briser à cette pensée. J'ai encore peur de papa, qui, depuis si longtemps, est bon pour moi ! Oh ! me disais-je, je suis une ingrate : je n'ai pas de cœur.

Alors je me suis retournée et j'ai regardé Louise. Elle était à genoux, accoudée sur l'appui du banc de devant, les mains jointes. De grosses

larmes roulaient de ses yeux. Jamais je ne l'ai trouvée si jolie... Je voudrais être jolie comme cela... Mais, hélas ! tous les matins, mon petit miroir me fait de cruelles réponses.

Comme c'est bizarre ! il m'a suffi de voir pleurer Louise pour me sentir pénétrée de l'émotion qui ne voulait pas venir, *avant*. J'ai pleuré aussi. Autour de moi, on chuchotait. On m'a demandé si j'étais souffrante. J'ai dit que non, et j'ai refoulé mes larmes.

Et, à présent encore, en écrivant ceci, j'ai encore envie de pleurer.

15 *juin.*

Louise ne se console pas. Il me semble que, si j'étais une de ses amies, je trouverais quelque chose à lui dire. Mais je n'ose pas lui parler. Elle a dix-huit ans, j'en ai seize. Je suis une petite pour elle.

Je dis des prières pour son père. A quoi bon? Je suis sûre que mes prières ne valent rien. Je suis trop froide ; je ne suis pas assez pieuse...

C'est bien triste.

18 *juin.*

... Je suis sotte, en vérité, et je ne me comprends plus. Hier soir, pour la première fois

depuis que Louise est rentrée, elle ne s'est pas assise toute seule sur un banc, à la dernière récréation de la journée. Une de ses compagnes de classe était avec elle. Cela aurait dû me faire plaisir, puisque son chagrin et sa solitude me faisaient de la peine. Et, pourtant, je me suis sauvée sous les tilleuls de la petite cour, où il fait noir de bonne heure, et j'ai pleuré toute seule.

... En revenant de me confesser, j'ai rencontré Louise qui allait chez l'aumônier. Comme elle est belle! Si j'étais seulement moitié aussi jolie, je serais heureuse. Rentrée à l'étude, j'ai ouvert comme d'habitude mon Imitation, au hasard. Je suis tombée sur le IX^e^ chapitre du livre III : Des merveilleux effets de l'amour divin... Mais tout le temps que je lisais, le souvenir de Louise m'a poursuivie. J'ai fait involontairement cette réflexion : que tous les sacrifices, tous les renoncements dont parlait le livre pieux me seraient faciles pour elle... Mon Dieu! pardonnez-moi de vous aimer si mal, et faites que je sois sérieuse et sage, comme dit M^me^ Augustine.

30 juin.

Les pages de mon petit cahier restent blanches. Je n'ose plus y écrire ce que je ressens.

Vraiment je ne me reconnais plus. Où est mon calme d'autrefois? Ah! que je voudrais revenir au temps où les paroles de Dorian me faisaient sourire!

J'ai à peine dormi cette nuit. Ce matin, en me regardant dans ma petite glace, j'ai vu combien j'avais l'air fatiguée. Mon Dieu! que c'est triste d'être laide comme cela. Je n'ai pas un joli teint rose comme elle, moi! Je n'ai pas de cheveux blonds...

Depuis que je pense à elle, c'est étrange, je la rencontre continuellement. Au lavabo, elle s'est trouvée à côté de moi. Elle m'a aperçue : peut-être elle a deviné que je la trouvais bien jolie, car elle m'a regardée longtemps aussi. Un moment j'ai cru qu'elle allait me parler. J'ai eu une espèce de défaillance et je suis partie en courant...

De la journée, je n'ai pu travailler.

... Blanche Dorian a pénétré mon secret. C'est donc vrai que je ne sais rien cacher! Elle m'a dit au réfectoire, où elle est encore à côté de moi, — avec un petit sourire moqueur:

— Quand *lui* faites-vous votre déclaration?

J'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. J'ai balbutié :

— Ma déclaration?... A qui?

— Mais à la belle Louise de Morland. Croyez-

vous que je n'ai pas compris votre jeu, à toutes les deux?

J'allais répliquer, quand la maîtresse a passé derrière nous; elle y est restée jusqu'à la fin du dîner.

Eh bien, j'aime mieux cela. Puisque Dorian m'a devinée, nous pourrons en parler ensemble. Elle est très gentille, Dorian, et un peu moins enfant que mes autres compagnes.

3 juillet.

Je n'ai pas aperçu Louise aujourd'hui. Il me semble que je ne dormirai pas. Je tâcherai de passer devant son lit avant d'aller me coucher.

Dorian m'a dit une chose étrange tantôt. Elle me pressait de faire ma déclaration à Louise. C'est bizarre, comme cela l'amuse d'en causer avec moi. Je lui ai dit :

— Non, elle ne me répondra pas. Je suis trop laide.

Elle a paru très surprise.

— Trop laide? a-t-elle dit. Mais non, je vous assure... Au parloir, l'autre jour, une dame a dit en vous regardant : « Voilà une petite qui sera bien jolie... Elle a des yeux inquiétants. »

Oh mon Dieu! Je vous en prie, faites que je ne sois pas laide. Faites qu'elle me trouve jolie.

Même jour.

Je ne travaille plus, tout m'ennuie. Il me semble que si seulement je pouvais voir Louise et lui parler je serais heureuse.

J'ai peur que ce ne soit mal. J'ai trouvé hier une enveloppe qu'elle a laissée tomber, et je l'ai gardée. Cette enveloppe est parfumée. Les grandes ont toutes de ces odeurs. J'ai emporté la lettre et le soir, sous ma couverture, je l'ai embrassée.

Je veux me confesser ce soir.

7 juillet.

Je ne sais comment j'ai osé dire tout cela à l'aumônier.

Il ne m'a pas bien comprise d'abord, je crois. Il est vieux et il entend assez difficilement. Il m'a répondu par un petit sermon en s'arrêtant de temps en temps, comme embarrassé de continuer. — Enfin il m'a dit :

— *Jusqu'où* avez-vous été, mon enfant ?

Jusqu'où ? Je n'en savais rien ; j'ai tâché de m'expliquer. J'ai dit que nous ne nous étions pas encore parlé...

L'abbé Jacques a soufflé bruyamment derrière la grille.

— « Que ne le disiez-vous, mon enfant? Vous ne savez pas vous confesser. — c'est très pénible, très délicat pour moi... Eh bien, n'ayez pas peur ; tout cela, ce sont des enfantillages... N'allez pas vous imaginer que vous avez fait de péché en trouvant votre amie jolie... Je vous conseille au contraire de lui parler, de causer avec elle, en présence d'une de nos dames. Allons, faites votre acte de contrition de tout votre cœur, je vais vous donner l'absolution. »

Ce matin, j'ai communié, je me sens tranquille. Mais je n'ose pourtant pas faire ce que m'a dit l'abbé Jacques, — parler de cela à une de ces dames. J'aime mieux attendre un peu.

15 juillet (fête de St-Henri.)

Je suis heureuse, bien heureuse, je veux que personne ne sache mon secret, mais je ne peux pourtant pas le garder pour moi toute seule. Je l'écrirai...

Comment cela s'est-il fait? Elle pensait donc à moi, elle aussi... Ah ! qu'elle est charmante, et que je l'aime !...

Je verrai toujours ce coin de la tribune. La rencontrer là, à six heures du soir, sans la chercher, quel hasard ! J'avais oublié mon Imitation

aux vêpres. Elle venait prendre un livre de musique pour la fête de demain à la congrégation des Enfants de Marie. Quand je suis entrée, elle a dit : — C'est vous, Lequellec ?...

J'ai répondu sans savoir ce que je disais.

— Non, mademoiselle... C'est moi.

— Qui moi ?... Elle m'a pris la main et m'a amenée sous la lampe qui reste toujours allumée le soir dans l'ombre de la tribune.

— Tiens, a-t-elle dit, c'est la petite *naccarauni*. Comment vous appelez-vous ? Ducatel, n'est-ce pas ?

— Hélène Ducatel... Oui.

Puis elle m'a demandé ce que je cherchais. Je l'ai aidée à fouiller dans le carton aux morceaux.

En sortant, j'ai bien vu qu'elle hésitait à me dire adieu tout simplement. Moi aussi, je restais près d'elle en balbutiant.

— Mademoiselle... Mademoiselle !...

Elle m'a pris les mains brusquement. Elle m'a dit :

— Je vous en prie, ne me faites pas de *déclaration*... Je trouve cela si ridicule ! Tenez, je ne demande pas mieux que nous soyons amies. Voulez-vous ? Moi aussi, il y a longtemps que je désire vous connaître particulièrement.

Je suis tombée sur son épaule ; elle est à peine

plus grande que moi. Elle m'a embrassée dans les cheveux.

— Vite, sauvez-vous, m'a-t-elle dit, voilà quelqu'un qui vient.

Je suis partie sans savoir où j'allais, en courant. Louise est restée encore un peu à la tribune pour qu'on ne nous rencontrât pas ensemble. Seulement, tant j'étais troublée, je me suis embrouillée dans les corridors et il a fallu revenir sur mes pas. Je crois qu'on nous avait vues, et il me semblait que quelqu'un me suivait. En me retournant, j'ai reconnu M^me^ Augustine. Elle m'a appelée, comme je passais vite.

— Pss... Pss.

Elle m'a demandée d'où je venais ; je me suis expliquée, et elle m'a laissée repartir.

18 *juillet.*

Mon Dieu ! que je suis heureuse ! Nous avons trouvé un moyen de nous voir. C'est le soir, à la récréation, au fond du parc, près du chantier... Elle arrive, elle s'assied près de moi. Elle me prend les mains. Je l'adore. Elle est si bonne. Elle semble goûter beaucoup de plaisir à m'avoir près d'elle, surtout à glisser ses doigts dans mes cheveux. Quand elle fait cela, je sens

mon cœur qui s'en va. Jamais je n'ai éprouvé rien de pareil.

Elle a voulu me décoiffer l'autre soir. Elle dit que j'ai les plus jolis cheveux du monde.

Moi aussi je voudrais mettre ma main dans ses boucles, mais je n'ose pas... Quand je suis près d'elle il me semble que je suis une chose et que toute ma volonté s'en est allée.

Louise me dirait de me jeter à l'eau — ou de me couper les cheveux tout ras, que je le ferais sans hésiter.

Je lui ai pourtant demandé un peu des siens. Elle a coupé la boucle sous le chignon, derrière, pour que cela ne se voie pas. Mais après me l'avoir donnée, elle a voulu tout de suite la reprendre ; elle a dit qu'elle me la rendrait demain enveloppée dans un petit sachet !...

19 juillet.

Comme moi, Louise est orpheline : et plus à plaindre que moi, car elle l'est doublement. Longtemps avant la mort de son père, sa mère avait été emportée par le choléra de 1865. Elle a été élevée par une tante qu'elle aime comme une mère, M^me^ Bétourné, dans un petit château des environs de Quimper, qui s'appelle Locnevinen.

Voici une histoire qu'elle m'a contée, une histoire du temps qu'elle était enfant.

Elle avait alors, à Locnevinen, un petit compagnon, un cousin à elle, qui s'appelait Jean. Elle l'aimait beaucoup.

Un dimanche, comme ils étaient à la messe à côté l'un de l'autre, elle prit dans son livre une de ces images de piété sur lesquelles on découpe les trois sacrés cœurs, Jésus, Marie, Joseph ; l'un des petits cœurs de carton rouge était décollé. Elle écrivit derrière son nom : Louise, et le donna à Jean.

Je trouve cette idée très jolie.

... Quelques mois plus tard, Jean est parti pour le collège. Après le collège, le *Borda*. Puis il s'est embarqué. Voilà cinq ans qu'elle ne l'a revu.

... Louise a un grand fonds de bonté et de gaieté... Seuls, les souvenirs des pertes éprouvées dans sa famille, même les plus anciennes, altèrent son joli sourire et la font pleurer subitement. C'est surtout ce choléra de 1865 qui a marqué ineffaçablement dans sa mémoire. « Locnevinen, à ce moment, était plein de monde, me disait-elle ; et de tout ce monde, en un mois, il n'est resté que mon père, M^me^ Bétourné, Jean et moi. »

21 juillet.

Mon Dieu! que m'est-il arrivé! Où suis-je! Que suis-je devenue? Suis-je bien la même qu'hier? Oserai-je confier à ces pages ce que j'éprouve?

... Pendant huit jours, Louise et moi, nous n'avions pu nous voir. Je ne sais comment cela s'était fait. Toujours quelque empêchement nous retenait, le soir: une de ces dames qui nous appelait auprès d'elle; des compagnes qui insistaient pour nous entraîner dans un jeu. A peine avions-nous pu nous adresser quelques billets... Chère, chère Louise, quelles choses tendres elle savait me dire! J'ai sur moi ces billets bien aimés. Jamais ils ne me quitteront.

Enfin, hier nous avons réussi à nous donner un rendez-vous... Un rendez-vous à la tribune de la chapelle, où nous nous étions rencontrées pour la première fois...

Quand je suis arrivée elle n'était pas encore là. Je me suis jetée à genoux, appuyée contre la balustrade de la tribune, et j'ai prié du fond du cœur pour qu'elle vînt enfin. Je l'aime tant! Cela ne peut pas être mal. Depuis que j'aime Louise je me sens bien meilleure. Je suis plus pieuse, et ma piété a plus de tendresse.

Enfin la porte s'est ouverte... J'ai reconnu son pas... Je me suis précipitée à sa rencontre. Dans l'ombre, derrière le grand orgue, je l'ai sentie qui m'enlaçait : « Chonchette, balbutiait-elle, Chonchette, ma chérie, que je t'aime!... » Je tremblais de tous mes membres... Pour la première fois, dans mon émotion, j'ai osé ce que je n'avais pas osé encore. Je l'ai attirée contre moi et je l'ai embrassée.

Alors il m'a semblé que le plancher s'enfuyait... Nous nous sommes affaissées par terre, au pied du grand orgue, sans tomber et sans nous faire mal, pourtant... je ne sais comment tout cela s'est passé.

Elle avait un de ses bras autour de ma taille, de l'autre elle écartait machinalement le haut de mon col et glissait ses doigts dans mon cou, comme faisait ma pauvre maman, je m'en souviens, quand j'étais toute petite... J'ai senti ses lèvres sur mes tempes, sur mes yeux. J'entendais nos deux cœurs battre et il me semblait que ce bruit éveillait comme un écho dans la caisse du grand orgue.

Soudain la porte s'est ouverte... Nous avons vu distinctement la silhouette de l'abbé Jacques. Lui, sans doute, ne nous a pas aperçues, et maintenant que j'y réfléchis, cela ne m'étonne pas : on ne voit rien du tout dans la tribune quand

on vient du dehors. Nous n'avons pas remué, n'osant nous séparer de peur de faire du bruit. L'abbé est resté environ cinq minutes — qui m'ont paru un siècle — agenouillé contre la balustrade. C'est son habitude d'entrer faire une prière chaque fois qu'il passe, dans les corridors, devant une porte de la chapelle.

Enfin, il est ressorti sans nous avoir vues. J'avais promis un cierge à saint Joseph, si cela arrivait. Je me suis acquittée ce matin. Maintenant, j'y songe, comme c'est bizarre, cette peur atroce que j'ai eue d'être vue par l'abbé Jacques, puisque je lui dirai tout samedi !...

22 juillet.

Il y a des moments où je me trouve coupable, vraiment. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de mal dans notre tendresse, car, parfois, je sens une gêne infinie à regarder Louise. Si je veux parler, ma voix se trouble et je n'émets que des sons confus.

A ces moments-là, je n'ai plus de pensée.

23 juillet.

Blanche Dorian, qui est maintenant tout à fait *mon amie de classe*, m'a dit hier d'un air singulier :

— Eh bien, je crois que vous allez bien avec Morland.

Que pouvais-je répondre? J'ai secoué la tête sans rien dire, espérant que Dorian allait ne pas insister. Mais cette petite est terrible de curiosité. Elle s'est rapprochée de moi et m'a dit à l'oreille :

— Vous êtes-vous déjà embrassées?

— Oui, ai-je balbutié. Ses yeux se sont animés. Et elle m'a questionnée :

— De quelle façon?

Une réprimande de la dame surveillante qui nous avait vues causer m'a dispensée de répondre.

25 juillet.

J'ai pensé tantôt à une chose triste. Voici les vacances toutes proches et, Louise et moi, il faudra nous séparer pour deux mois.

Oh! si nous pouvions nous voir pendant ces congés!... Rien qu'un jour à passer ensemble sans qu'on nous surveille, sans l'idée que la cloche va sonner, que la maîtresse peut venir.

Hélas! c'est un rêve, tout cela.

J'ai sous les yeux une photographie de Louise. C'est bien son regard : c'est la forme exquise de sa figure, et son sourire si doux. Mais il manque la couleur à ce portrait, et tout ce qui

est couleur chez Louise est charmant. Elle a les cheveux un peu plus pâles que de l'or, des yeux bien bleus, bleus comme les pervenches, et des joues si blanches, si transparentes pour ainsi dire qu'on les dirait faites du même tissu que les fleurs. Sur le haut des joues, deux petits cercles roses, qui deviennent rouges aux moindres émotions.

28 juillet.

Le temps du départ approche. Les petites sont toutes heureuses... Moi aussi (je me le rappelle) mes premières vacances me rendaient folle de plaisir. Puis peu à peu, je me suis attachée étroitement à ce coin. Et à présent, c'est toujours avec un peu de tristesse que je pars.

Dans mon cher Soupize, Louise ne sera pas là... Moi qui ne peux me passer de l'embrasser un seul jour, il me faudra rester *deux mois* sans même la voir !

J'en mourrai, bien sûr.

1er août.

C'est le dernier jour... On a distribué les ceintures ce matin. Il fait un soleil admirable dehors. Je devrais être heureuse, comme mes

compagnes. Des frères, des parents les entourent, les félicitent. Il y a des fiacres, et des omnibus, et des breacks de famille, entassés à la porte du cloître sur la petite place morose.

Moi je n'ai pas de frère, je n'ai pas de parents. Ma vieille Dinah est seule à m'attendre en bas... Et voilà que je ne puis me décider à partir. Tout ce qui est ici au moins me parle d'elle. J'ai repassé furtivement dans le coin de la cour où nous avions nos rendez-vous. J'ai été m'asseoir à sa place, au réfectoire. Je suis montée au dortoir, j'ai baisé follement son traversin.

Rien n'égale la tristesse de ce dortoir immense, à présent qu'il est vide. Seules traces du passage de ses deux cents habitantes de l'année, des morceaux de journaux, des bouts de ficelle jonchant le sol... Il fait beau au dehors, il fait gai sur cette désolation... — Allons, je pars. Viens avec moi au moins, cher petit cahier, mon confident. Je ne veux rien te confier de ma vie de ces vacances, cette vie où je serai seule et séparée d'elle. Aussi bien, je ne vivrai pas de tout ce temps-là.

VII

JOURNAL DE CHONCHETTE

1er octobre, le matin.

Une fois de plus, la rentrée. Les portes se referment, les parents s'en vont, et en voilà pour une année. D'ordinaire, je revois avec un peu de joie mon vieux cloître chéri et les compagnes et les maîtresses. Cette fois, je rentre ici, la mort dans le cœur, après deux mois d'absence et d'anxiété.

Louise ne m'aime plus. Voilà la pensée qui m'a torturée cette nuit, plus encore qu'au cours des vacances... Car, en la revoyant un instant, hier soir, ma tristesse s'est avivée.

Elle rentrait accompagnée d'une dame à qui

elle m'a présentée ; c'était sa tante, M^me^ Bétourné. Nous nous sommes embrassées ; je n'ai pu m'empêcher de lui dire à l'oreille :

— Méchante, tu m'as oubliée.

Elle n'a pas répondu. La cloche sonnait ; nous nous sommes quittées.

Et, durant cette nuit sans sommeil, j'ai repassé en pleurant mes griefs. Quelles lettres j'ai reçues d'elle ces vacances ! La première est tendre ; la seconde n'est plus qu'aimable ; les deux ou trois suivantes sont froides. Et, dans tout le mois de septembre, rien qu'un bout de billet insignifiant avec cette excuse : « Nous avons des invités à Locnevinen. Pardonne-moi mon laconisme. »

Et moi qui lui écrivais presque chaque jour ! Qui donc a changé son cœur pendant notre séparation ?

N'importe, j'ai trop de fierté pour mendier une amitié qui se dérobe. Je ne lui parlerai pas la première.

Mon Dieu ! faites qu'elle m'aime toujours !

Même jour, dix heures.

A la messe du Saint-Esprit, Louise en passant devant mon banc a cherché mon regard. J'ai fait semblant d'être absorbée dans mon livre d'Heures. Puis, quand je l'ai vue à sa place, à

genoux, je l'ai regardée à mon tour. Cruelle Louisette ! Elle a l'air heureuse... elle ne m'aime plus... Il m'a semblé qu'elle avait les yeux changés, plus brillants qu'avant.

Même jour, quatre heures et demie.

Je m'en suis allée toute seule — tout naturellement — et sans même y songer, près du chantier, à la récréation du soir... Là, je me suis assise sur le petit banc de bois et, la tête dans mes mains, j'ai évoqué mes souvenirs. Oh ! pensais-je, c'est affreux de l'aimer encore tant que cela, à présent qu'elle est indifférente. Je ne pourrai tenir longtemps ce rôle que j'ai gardé jusqu'ici par amour-propre. J'irai lui demander à genoux de m'aimer.

Comme je rêvais à cela, j'ai senti deux bras m'enlacer et une bouche baiser mes cheveux. Louise était venue derrière moi, sans se faire entendre. Toute ma rancune s'est dissipée... Je l'ai attirée contre moi, je pleurais.

— Tu ne m'aimes plus, lui disais-je, tu ne m'aimes plus !

Elle m'a prise sur ses genoux. Elle m'embrassait tendrement, aux cheveux, au front, sur les joues... Mais, j'ai bien senti tout de suite que ce n'étaient plus les mêmes caresses.

Je lui ai dit à travers mes larmes.

— C'est mal, Louisette, de m'avoir laissée sans un mot de toi pendant un mois. Je n'ai que toi, ma Louisette. Je ne suis pas heureuse, moi, va, dans mon Soupize, loin de mon père et de Dinah.

Elle me serrait dans ses bras, me berçant comme un petit enfant.

— Je t'assure, mignonne, m'a-t-elle dit, que tu te fais des idées folles. Moi t'oublier? Ne plus t'aimer? Voyons, ce n'est pas sérieux, ce que tu dis là... Je t'assure que j'ai été si occupée par nos hôtes que je n'ai pas eu un instant à moi. .

Mais je n'entendais plus ce qu'elle me disait. Je me sentais toute troublée de me trouver si près d'elle. Je me suis soulevée un peu pour chercher ses lèvres... Elle s'est dérobée...

— Tu ne veux plus ! ai-je dit avec cette voix que j'ai à ces moments-là et qui me surprend moi-même, comme si j'entendais parler une autre personne.

Elle a paru hésiter. J'ai lu dans ses yeux quelque chose qui n'était plus que de la pitié. Elle m'a dit en m'embrassant sur le front.

— Non, mignonne, voyons, pas de sottises comme cela. Nous avons été de vraies enfants l'an dernier. Je t'assure...

La cloche a sonné la fin de la récréation. Louise m'a serrée encore une fois dans ses bras, puis m'a dit :

— Adieu, chérie. Je t'aime. . Je t'aime mieux qu'avant, va !

Elle m'aime mieux ! Quelle cruauté de me dire cela ! Mais, mon Dieu, qui l'a donc changée en si peu de temps ?

3 octobre.

Une journée passée sans voir Louise. Je n'ai plus de goût à rien. Je me réfugie dans le travail pour essayer d'oublier. Oh ! je suis bien malheureuse. Pourquoi le bon Dieu m'a-t-il appelée au monde ?

Je voudrais mourir.

Mon Dieu ! faites-moi la grâce de mourir !

5 octobre.

Je sais tout ! Je sais tout !

Comment ne l'avais-je pas deviné ?

Je suis allée au parloir tantôt. Dinah était là qui m'attendait. Elle m'a remis un pot de fleurs que je lui avais demandé, du chocolat et une lettre de papa. Comme je m'entretenais avec elle, j'ai aperçu dans un coin de la salle

Mme Bétourné et, assis sur une chaise en face d'elle, me tournant le dos, un jeune homme avec un uniforme que je ne connais pas... Je n'y vois pas à distance... Eh bien! j'ai tout de suite deviné et je me suis sentie défaillir.

Louise est entrée, toute rose, je ne l'avais jamais vue ainsi. Elle a passé devant moi, à deux pas, sans même me voir, et elle est allée se jeter dans les bras de Mme Bétourné. Alors, elle a paru un peu confuse. Elle et *lui* se sont serré la main assez timidement. Mais, bien vite, leur gêne s'est dissipée... Un instant après, ils semblaient avoir oublié le monde autour d'eux et parlaient, parlaient en se regardant.

Je ne distinguais pas la figure de l'officier... et je n'ai pas osé m'approcher. J'ai dit adieu à Dinah et me suis réfugiée dans la petite chapelle de congrégation, où j'ai pleuré.

Même jour, quatre heures et demie.

Je connais son nom. Il s'appelle Jean d'Escarpit.

6 octobre.

Louise m'a écrit : elle ne veut pas, dit-elle, me communiquer de vive voix ce qu'elle a à me

faire savoir, parce qu'elle a peur que je ne sois pas *raisonnable*. Elle me raconte que, pendant les dernières vacances, M. Jean d'Escarpit est venu les revoir à Locnevinen. M. Jean d'Escarpit, c'est *Jean*, le petit Jean, dont elle me parlait naguère, son cousin. Il paraît que M^me^ Bétourné avait ménagé l'entrevue; elle rêvait depuis leur enfance de les marier.

Ce Jean d'Escarpit est enseigne de vaisseau. Il a vingt-quatre ans. Il est décoré pour avoir accompagné Francis Garnier au Tonkin... Il paraît qu'il adore Louise; c'est elle qui le dit.

En tout cas, elle s'est vite laissé conquérir... « Il est si bon, dit-elle, si supérieur! Ne le trouves-tu pas beau? Je suis sûre que tu l'aimeras, mon cher Jean, quand tu le connaîtras. »

L'aimer! grand Dieu! Lui qui me prend tout ce que j'aime!...

10 *octobre.*

Maintenant je vois Louise souvent. Elle est si bonne, si maternelle pour moi, que je ne puis pas lui dire: « Je t'en veux! » Et puis... comment exprimer ceci?... Quand elle me confie l'avenir qu'elle espère, les idées qu'elle se forme de son devoir de femme, le ménage, les enfants... j'ai

comme une honte, moi aussi, d'opposer mon égoïsme à ces rêves de dévouement, et, si fort que je souffre, je n'ose le lui dire.

J'ai mis un masque de contentement sur ma figure.

Le soir, par exemple, je pleure. Il me semble que tout est fini... Ah ! je regrette le temps où je vivais toute seule dans la *grande maison* comme une petite sauvage, et où j'aimais un portrait.

Ma pauvre maman avait bien raison quand elle me disait : « N'aime jamais ! »

Aimer, c'est souffrir, voilà tout.

... Ils se marieront vers la fin de mars. Alors, Jean d'Escarpit, qui est en ce moment à Paris, à la disposition du ministre, aura un congé... Puis, il reviendra au ministère et ne naviguera plus...

Louise ne passera pas l'examen des diplômes... Elle partira pour Locnevinen au mois de janvier. Et Jean d'Escarpit ira la voir le plus qu'il pourra.

13 *octobre.*

Janvier ! comme c'est près, mon Dieu !

Je l'ai revu au parloir. Je ne le trouve pas

beau. Il a l'air méchant et dur, malgré ses moustaches blondes et ses yeux bleus.

Je ne veux plus rien écrire sur ces pages; ma vie est finie... Je veux mourir!

. . . . . .

12 décembre.

J'avais résolu de ne plus rien confier de mes tristesses à mon petit cahier; et voici qu'elles débordent malgré moi de mon cœur.

Louise est sur le point de partir. Elle est si heureuse, si rayonnante, que je n'ose lui parler de mon angoisse. Jean d'Escarpit est à Locnevinen; il l'attend.

Toi, pauvre Chonchette, tu es délaissée, tu es oubliée!

26 décembre.

C'est fini, bien fini, Louise a *passé son concours* aujourd'hui. Elle n'avait guère travaillé, m'a-t-elle dit, mais on a été très indulgent pour elle, et elle a été admise.

Elle part ce soir.

Demain, toute joie sera morte pour moi. En regardant autour de moi, j'ai peur de la blessure que j'ai à l'âme. Comment suis-je donc

faite, moi qui souffre si fort de ce qui n'est qu'un amusement pour mes compagnes?

Je ne dormirai plus sous le même toit qu'elle! Quand je me réveillais, la nuit, je songeais tout de suite qu'elle était là, séparée de moi, il est vrai, par bien des lits, mais que pourtant je respirais le même air...

Elle m'a donné rendez-vous ce soir dans la chambre de M^me^ de Chastellux. Cette femme excellente, que j'ai pourtant beaucoup négligée depuis des mois, veut bien nous permettre de nous dire adieu, chez elle, toutes seules.

VIII

LAIRE-LAURENCE DE CHASTELLUX était la fille d'un capitaine de la garde de Louis-Philippe. Sa famille, l'une des plus anciennes du Dauphiné, comptait dans le passé quelques-unes de ces femmes d'esprit qui firent tant d'honneur aux dernières cours françaises. Elle avait hérité d'elles l'enjouement, la grâce, la finesse aiguisée de l'esprit. A dix-sept ans, comme elle allait faire son entrée dans le monde, elle perdit subitement son père, malade depuis longtemps. Quelques mois plus tard, la monarchie sombrait.

Toutes ses espérances d'alliance et de fortune étaient ruinées d'un coup. La jeune fille prit son parti courageusement, et vite. Elle postula une

place de dame, à Vernon, où elle avait été élevée, et l'obtint. Et elle avait vieilli ainsi entre les murs du cloître, aimant sa vie solitaire, dépensant sans compter le fonds de tendresse que toute femme a dans le cœur au profit de ces enfants qu'elle voyait arriver toutes petites, grandir, éclore jeunes filles, et disparaître dans le monde. Elle s'intéressait à leurs plaisirs, à leurs rêves, à leurs intrigues le plus souvent innocentes.

Quand Louise, sur le point de quitter Vernon, lui avait confié l'inquiétude que lui causait la surexcitation de Chonchette :

— Je connais cela, avait dit Mme de Chastellux. Toutes nous avons passé par là. On se jure de ne se séparer jamais, de renoncer au mariage pour vivre toujours unies; puis, le premier uniforme d'officier qu'on rencontre en vacances fait oublier ces graves engagements... Mais au moins ne désolez pas trop ma Chonchette.

Et elle avait permis à Louise de Morland d'amener, le soir de son départ, l'enfant dans sa chambre de maîtresse... Elle les laisserait seules pour qu'elles pussent librement se dire adieu.

Cette chambre, dont la fenêtre regardait le grand parc, était, dans son exiguïté, une merveille de confortable et de goût. Durant sa longue carrière à Vernon, Mme de Chastellux

Universitäts BIBLIOTHECA Ottaviensis

y avait accumulé tous les cadeaux qu'elle avait reçus de ses chères élèves : tapisseries, livres, œuvres d'art. Elle vivait là avec ses souvenirs, donnant aux objets un peu de la tendresse qu'elle avait eue pour les êtres aimés qu'ils lui rappelaient.

Le douloureux soir venu, quand Chonchette pénétra dans la chambre de M^me^ de Chastellux, elle la trouva vide. Elle arrivait la première au rendez-vous.

L'abat-jour brodé tamisait une clarté verte très douce. C'était, — cette pièce étroite, — un coin plein de silence et de calme : il y régnait ce je ne sais quoi de reposé qui s'attache aux lieux bien clos, dont rien ne trahit au dehors l'obscurité désirable.

L'enfant tomba dans un grand fauteuil Voltaire placé près du lit. Elle pensait que sa vie, maintenant, ne pouvait plus s'achever que dans une chambre pareille à celle-ci, où rien ne la viendrait troubler, où elle garderait sa blessure au cœur sans espérer et sans souhaiter que l'oubli la fermât jamais.

On poussa la porte. Louise de Morland entra. Elle n'avait pas son petit costume noir de pensionnaire de Vernon, ce deuil éternel de l'enfant, à peine égayé par la blancheur écrue des bretelles et les nuances variées des ceintures.

Elle avait revêtu une robe de ville très simple, gardant encore quelque chose de l'austérité du cloître. Un chapeau fermé encadrait ses cheveux blonds. A la main, elle portait un en-cas et un imperméable roulé dans une courroie.

D'abord, sous le crépuscule de la chambre, elle ne distingua rien.

— Chonchette, es-tu là, chérie? murmura-t-elle.

Une plainte étouffée lui répondit. Alors Louise jeta son paquet à terre et vint s'agenouiller auprès de l'enfant.

— Tu pleures, mignonne? lui dit-elle en baisant doucement ses yeux gonflés. Voyons, sois raisonnable, petite chérie... Nous ne nous quittons pas pour bien longtemps. Pâques n'est pas si loin. Tu viendras bien un peu là-bas, en Bretagne; tu verras comme nous serons bons pour toi. Jean t'aimera tout de suite; d'abord, parce que personne ne peut te voir sans t'aimer, et puis aussi parce que Jean aime tout ce que j'aime. Tu verras comme ce pays-là est joli, bien plus joli que Vernon et que Paris, va!

Chonchette soupira :

— M'écriras-tu, au moins?

— Mais bien sûr, mignonne, je t'écrirai. Tiens, je te promets, demain matin, de t'envoyer un petit mot pour te dire que je suis arri-

vée saine et sauve. Toi, tu me répondras, tu me raconteras ce que tu fais ici, ce que deviennent nos amies et ces dames...

Les deux jeunes filles avaient entrelacé leurs mains.

Louise reprit, un peu émue :

— Allons, tu ne pleures plus; te voilà sage. Ce ne serait pas gentil, voyons, d'être triste comme cela quand il arrive quelque chose d'heureux à ton amie!

— Ah! vois-tu, répliqua Chonchette en embrassant passionnément le cou de la jolie voyageuse, je te pardonne de me dire cela, Louise; tu ne sais pas du tout comment je t'aime. Pense donc! je n'ai jamais eu que toi! Je t'aimais tant! Et puis, tout de suite après t'avoir connue, voici que tu me délaisses. Et c'est toi qui m'accuses d'être méchante!...

Les larmes coulaient de nouveau sur les joues de la petite... Louise de Morland n'osait plus parler et pleurait doucement, elle aussi, le front appuyé contre celui de Chonchette.

Elles restèrent longtemps sans rien se dire. Du trouble que leur causait cette dernière entrevue, s'élevait, comme une fumée, le souvenir du passé...

Maintenant, une idée venait à Louise, et cette idée l'obsédait :

— Personne, se disait-elle en elle-même, personne, *pas même Jean*, ne m'aimera jamais ainsi!

Et elle se rappelait que l'amour de Jean n'était effectivement pas le même, qu'il était traversé de distractions, qu'en toute circonstance il avait plus de souci d'être correct dans la façon dont il s'exprimait.

Elle pressa plus fort contre sa poitrine le buste secoué de l'enfant.

— Chère, chère petite! murmura-t-elle.

— Embrasse-moi, souffla imperceptiblement Chonchette.

Louise appuya ses lèvres sur le front de l'enfant.

Une clarté envahit subitement la chambre. Quelqu'un avait levé la flamme de la lampe... Les deux amies se retournèrent. M^me^ de Chastellux était debout derrière elles, les mains croisées, son fin sourire énigmatique aux lèvres.

— Allons, fillettes, quittons-nous, dit-elle. Si je vous laisse dix minutes ensemble, Louise ne partira plus, ou bien Chonchette voudra la suivre.

Louise se releva. Elle se jeta dans les bras que sa maîtresse lui ouvrait, et se laissa embrasser sur les joues.

Puis, effleurant d'un baiser le front de Chon-

chette, elle sortit. Son pas résonna un instant sur les dalles du corridor, puis s'effaça.

Chonchette alors, sans rien dire, se leva à son tour et remonta au dortoir, tout doucement.

Les lumières étaient déjà baissées. Des formes moulaient les couvertures, et les contours de ces formes flottaient dans la pénombre. Des haleines régulières rythmaient le silence de l'immense salle.

... Cependant Mme de Chastellux ajustait l'abat-jour de sa lampe pour lire l'office de la Sainte-Vierge.

Les solitaires parlent souvent leur pensée. Elle murmura :

— N'est-ce pas étrange, ce retour des choses? Quand je songe que moi-même, dans cette même chambre... Enfin! en voilà une de plus de mariée, — et de sauvée!

Et elle commença l'office, s'étant signée :

« *Domine, in adjutorium meum intende...* »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

I

A cette époque de l'année, la campagne bretonne était toute blanche. Décembre couvrait de neige les petits coteaux, gelait les cours d'eau, givrait les haies. Le ciel, d'un gris uniforme, n'avait plus de transparences... Louise arriva à Quimper, passé midi. A peine descendue du train avec Mme Armande, elle reconnut Jean derrière la barrière de la station. Il les attendait avec l'omnibus du château.

Le jeune homme lui serra la main.

— Tante n'est pas venue, Louisette, fit-il, il faut l'excuser. Elle est un peu enrhumée ces jours-

ci, et je lui ai défendu de m'accompagner. Elle doit être sur les charbons là-bas, à Locnevinen, et je suis sûr que pour le moment elle regarde, à travers les vitres de la fenêtre, si rien n'arrive par la route de Quimper... Vous avez fait un bon voyage, n'est-ce pas? et Mme Armande aussi?

Louise répondit qu'elles avaient eu un peu froid de Paris au Mans... que, là, elles étaient descendues au buffet et avaient pris un bouillon pour se réchauffer; puis on leur avait changé leur eau chaude, et jusqu'à Quimper elles avaient été vraiment très bien.

Tous trois montèrent dans l'omnibus et le cheval partit à un bon trot allongé. Les silhouettes des arbres, noires et blanches, passaient très vite derrière les glaces levées. Jean s'était repris à causer par petites phrases courtes qu'il cherchait une à une :

— Louise verrait le parc; ce n'était plus la gaieté du mois d'août. Il avait tant neigé, qu'on ne distinguait plus les allées. L'eau était gelée dans l'étang, et, pour avoir à boire, il fallait aller jusqu'à la ferme voisine, au puits des Ligourets.

Puis, comme leur entretien se glaçait de nouveau sous l'œil froid de Mme Armande, Jean, qui d'abord s'était mis à côté de celle-ci, tandis que Louise était seule sur la banquette d'en face, quitta brusquement sa place et vint s'asseoir près

de la jeune fille. Il lui fit regarder par la portière les bandes blanches qui fuyaient, fuyaient derrière la voiture, avec deux ornières dévidées comme deux fils qui n'en finiraient plus. Une brume grise flottait de tous côtés, percée d'une trouée rougeâtre dans la direction où l'on devinait le soleil.

Ils étaient retombés en plein silence quand ils atteignirent Locnevinen... Louise sauta à terre sur le tapis blanc où les piétinements avaient emmêlé leurs traces. Elle avait peine à reconnaître le petit château. Qu'était devenue cette splendeur de l'été, le soleil reflété par les ardoises violettes, les profondeurs illuminées du parc et le gravier jaune des allées courant entre les pelouses et les massifs? Maintenant la grille avait son appui de pierre caché sous une couche de neige durcie, les pointes des piques étaient blanches aussi; blanches, les cheminées, les allées, les pelouses. Des arbres, à travers la demi-transparence du brouillard, on ne distinguait que les bras noirs d'où pendaient des aiguilles de givre.

Rien, dans la demeure où ils s'étaient aimés, n'avait remué à leur approche. Les jeunes gens précédèrent M^me^ Armande. Jean, ressaisi par le souvenir de l'idylle des vacances, gardait la main de Louise dans la sienne.

Ils entrèrent dans le vestibule, et, tout de suite, la tiédeur de cette pièce chauffée les réconforta. Le salon s'ouvrait à droite ; par l'entre-bâillement des tentures on apercevait la lueur dansante d'une grande flambée de bois. A gauche, la salle à manger laissait voir la table mise, avec la nappe éblouissante, soigneusement nouée aux coins pour qu'elle ne traînât pas à terre ; les hautes piles d'assiettes sur les crédences, les trois couverts, le poêle allumé... Ainsi la maison vivait tout de même, malgré le deuil de ses apparences. On attendait les voyageurs, tout était prêt.

Ils montèrent l'escalier de pierre, lentement, plongés dans l'enchantement de leurs souvenirs. Sur le palier du premier étage, ils s'arrêtèrent d'un mouvement commun. C'était là que, pour la première fois, au cours des vacances précédentes, Louise, tout alanguie, avait appuyé sa tête sur l'épaule de Jean... Jean, un peu indécis jusqu'alors, conquis par ce naïf abandon, avait serré contre lui la jeune fille et l'avait baisée au front.

Ils se regardèrent dans les yeux et se pressèrent la main.

— Allons, Louisette, fit Jean. La pauvre tante est là qui nous attend. Dépêchons-nous.

Ils frappèrent. La femme de chambre vint

leur ouvrir... Du fond de l'alcôve, une voix cria gaiement :

— Voilà nos amoureux !

Et les jeunes gens, ensemble, se jetèrent dans les bras de leur tante. Mme Bétourné dont le rêve avait toujours été de voir s'accomplir le mariage, depuis si longtemps projeté, de Jean et de Louise, ne se lassait pas de garder dans ses mains leurs mains unies.

Elle se désolait de ne pouvoir être sur pied au moment de la réunion. Cette vilaine grippe ne lui donnait pas un instant de répit, et déjà elle avait retardé sa guérison par deux imprudences. Quelle misère ! les laisser déjeuner tout seuls en bas... Au moins, dès qu'ils auraient fini, ils reviendraient la voir et causer un peu avec elle qui s'ennuyait si fort dans sa chambre !

La femme de chambre entra annonçant que le déjeuner était servi et que la cuisinière demandait si l'on allait bientôt descendre.

— Allons, partez, jeunes gens, dit Mme Bétourné. Vous devez avoir des faims d'ogre. Allez déjeuner, jeunesse, et laissez les vieux à leurs infirmités.

Ils descendirent. Jean donnait le bras à Mme Armande, et Louise les suivait. Le repas s'égaya très vite. La présence d'une étrangère les gênait bien un peu, mais vers la fin, ils l'ou-

blièrent et laissèrent percer leur tendresse à travers les mots.

Jean, très amusé, demandait des renseignements sur Vernon, sur les rigueurs de l'ordinaire, sur les classes, sur les dortoirs. Il n'avait jamais pu, malgré les instances de Mme Bétourné et le vif désir qu'il en avait, pénétrer dans l'abbaye plus loin que le parloir. Et Louise, avec sa franche naïveté de pensionnaire, sans dissimulation et sans coquetterie, racontait la douce monotonie de ses journées cloîtrées : le lever, la promiscuité du lavoir, la prière, les récréations du soir dans les classes où il est de bon ton de travailler tout en goûtant, le coucher dans l'immense dortoir... Rien n'égalait le charme de ce récit fait avec une innocence enfantine par la jeune fille. Et Jean, songeant à son existence de marin, — homme précoce dès quatorze ans, — avait comme honte de ne pouvoir dérouler un passé de cette blancheur.

Des souvenirs lui revenaient de sa jeunesse, de ses années d'embarquement, traversées d'amours fugitives durant les mois passés à terre. Amours bizarres, empreintes de l'étrangeté des pays qui en avaient été les théâtres.

Ce qu'il éprouvait auprès de Louise n'avait rien de comparable. Auprès d'elle, il ne se sentait aucunement troublé, heureux simplement de

ce bonheur qu'on ressent à respirer de l'air très pur, à se laisser bercer par une mélodie captivante. Tout ce qu'il eût voulu effacer de son passé, il le rachèterait, lui semblait-il, par cet amour. Pourtant, il se reprochait parfois, devant l'abandon de son cœur que lui avait fait cette enfant, de ne point lui rendre assez de passion, de rester sans inquiétude, même à la fraternité des baisers.

La journée s'acheva dans le calme, partie en causeries communes avec Mme Bétourné, partie en soins d'installation pour Louise. Mme Armande était repartie pour Paris par le premier train. Et Jean, resté seul avec son amie, lui avait montré l'appartement préparé pour elle — au premier étage, en face de la chambre de sa tante.

D'avance il avait empli cette chambre de verdures hivernales, de tableaux gais, de livres favoris... Chaque détail avait eu son coup d'œil. Même il avait fait remplacer l'oreiller par un simple traversin, selon le goût qu'il connaissait à Louisette, s'occupant de ce lit de jeune fille avec une simplicité de frère.

Le soir vint. Louise voulut se coucher de bonne heure, elle était un peu fatiguée par son voyage. Quand les deux jeunes gens eurent embrassé Mme Bétourné, Jean reconduisit Louise

jusqu'à la porte de sa chambre. Là, comme ils étaient restés seuls un moment, la jeune fille se pencha vers lui et lui dit à l'oreille :

— Jean, faites-vous votre prière le soir?

Jean répondit en souriant qu'il remplissait souvent ce devoir d'intention plutôt que de fait.

— Eh bien! ce soir en rentrant chez vous, vous vous mettrez à genoux... Non, tenez, faites-la tout de suite ici, dans ma chambre.

Et prenant Jean par la main, Louise l'amena au pied de son lit, et, d'une légère pression, le fit mettre à genoux sur le tapis. Jean obéit et, envahi par une émotion pleine de fraîcheur, appuya comme elle son front sur les couvertures.

Louise avait commencé.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâces...

Au répons, elle fit une pause... Jean cherchait dans sa mémoire et, tant bien que mal, reconstruisait la pieuse oraison, aidé par Louise qui le soufflait.

— ... et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il!

Louise, prenant la main de Jean, ajouta :

— Nous vous en prions, très sainte Vierge, faites que rien ne s'oppose à notre union et que nous soyons heureux après... toujours!

Et Jean docilement répéta la phrase... Main-

tenant, il se sentait très attendri. Cette jeune fille à genoux, à côté de lui, qui ne demandait de joie que par lui, que pour lui, c'était, semblait-il, le port enfin gagné, c'était la paix; bien sûr, c'était le bonheur.

Ils se relevèrent. Louise le reconduisit jusqu'à la porte, et, quand il fut sur le point de disparaître au tournant de l'escalier, elle lui envoya un baiser.

Rentré dans sa chambre, il fuma une cigarette à la fenêtre. Le froid de la nuit entrait par l'ouverture des deux battants, se glissant avec le brouillard qui déjà se répandait visiblement dans la pièce. Mais Jean était accoutumé à ne se soucier ni de l'hiver, ni de l'été, et, en toute saison, il fumait ainsi le soir, avant de s'endormir, sur le pont, le col ouvert à la caresse du vent, jouissant du plaisir de sentir une vigueur singulière courir dans ses veines avec son sang.

La cigarette finie, il ferma sa fenêtre. La fumée bleue n'avait point emporté sa rêverie, car son front se coupait entre les sourcils d'un pli perpendiculaire. Il se glissa dans son lit en deux minutes et ouvrit un livre favori — les *Reisebilder* de Heine, — qui l'avait suivi par le monde. Il en savait par cœur les pages, et pourtant il ne se lassait point de les relire.

Il tomba sur le passage suivant :

... « Mais la belle Hedwige m'aimait, car, « dès que je m'approchais d'elle, sa tête s'incli- « nait vers la terre et sa chevelure noire, tom- « bait sur son visage qui rougissait, ne laissait « voir que ses yeux brillants comme des étoiles « qui percent un ciel sombre... J'écoutais, un « jour, sa pieuse prière devant la petite image « de la Vierge, ornée de clinquants d'or, et « éclairée par une lampe qui brûlait dans une « niche au-dessus de la porte ; je l'entendais dis- « tinctement qui priait la mère de Dieu *de me dé- « fendre de grimper, et de me baigner après avoir « bu*... Je serais certainement devenu amoureux « de cette belle fille, si elle avait été indifférente; « mais je fus indifférent parce qu'elle m'aimait... « Madame, lorsqu'on veut se faire aimer de moi, « il faut me traiter comme un chien. »

Jean ferma le livre et souffla la bougie.

II

Cette nuit-là, la pauvre Chonchette la passa à l'infirmerie. Le matin qui suivit le départ de Louise, elle avait, en se réveillant, senti sa tête lourde comme un poids de plomb. Ses oreilles brûlaient ; en même temps, elle avait très froid au bas du corps, dans les jambes. Elle essaya de se lever. Mais à peine eut-elle posé ses pieds à terre qu'elle défaillit et tomba contre son lit. On accourut, on l'emporta à l'infirmerie. Le médecin, qui vint bientôt, crut d'abord à une fièvre scarlatine. Il se trompait. Dès le lendemain, l'enfant ne délira plus. Mais le malaise persistait : une lassitude infinie, coupée de surexcitations nerveuses.

Les nuits suivantes, elle ne dormit guère. Oh !

ces nuits d'infirmerie ! combien elles lui parurent lentes ! Le jour passait encore assez vite; ses petites amies venaient la voir, les sœurs apparaissaient de temps à autre, soulevant d'un léger frôlement la frange des rideaux... Mais, vers sept heures du soir, après le frugal repas auquel elle avait à peine touché, un grand silence envahissait l'infirmerie. On fermait les jalousies ; il ne restait plus dans la chambre que la lueur d'une veilleuse de liège, flottant sur l'huile d'un verre. A sept heures et demie environ, Chonchette entendait le susurrement affaibli de la prière en commun que faisaient dans la chapelle, avant le coucher, les convalescentes déjà sur pied. Puis tout redevenait silencieux jusqu'à huit heures. Alors la porte de la petite chambre à trois lits où reposait Chonchette s'ouvrait. La supérieure des sœurs infirmières venait faire sa ronde, visiter les malades, et, quand elle les trouvait éveillées, leur demander si elles n'avaient besoin de rien pour la nuit... Chonchette, reprise, avec l'ombre venue, d'une envie démesurée de pleurer, fermait les yeux pour avoir l'air de dormir. La pieuse femme s'approchait de son lit, la regardait un instant étendue toute blanche, avec ses cils noirs frangeant les paupières fermées, et ses noires boucles de cheveux débordant le bonnet phrygien...

Parfois, avant de s'en aller de son pas insaisissable de religieuse, — elle lui traçait légèrement avec le pouce une croix sur le front.

Et puis, c'était l'égrènement lent et monotone de toutes ces heures de nuit pareillement silencieuses, pareillement impuissantes à apporter à l'enfant un peu de sommeil. Il y avait des moments où rien ne remuait dans la chambre ; et Chonchette, fermant les yeux, s'imaginait alors qu'elle était une petite morte couchée dans son cercueil, et que jamais — jamais plus — elle ne se réveillerait. Puis brusquement, elle sautait dans ses draps, le cœur secoué. Une de ses compagnes de chambre avait parlé dans son sommeil, les boiseries avaient craqué longuement, ou bien, sur le parquet, une souris avait détalé de son trot menu... Et le silence recommençait. Les heures, les quarts, les demies, tombaient un à un du haut de l'horloge dans l'ombre des cours... Les yeux clos, les paupières agitées d'un imperceptible tremblement, Chonchette laissait travailler sa pensée. Son rêve se promenait très vite de la grande maison, où l'on s'inquiétait beaucoup d'elle, mais d'où Dinah, retenue auprès de M. Ducatel, malade aussi, ne pouvait s'absenter que bien rarement pour la venir voir, — à Soupize, à Locnevinen, où était son amie... Louise lui avait écrit, comme elle

l'avait promis en partant. Elle lui avait conté son arrivée, ses impressions... Et, chaque fois, les lettres devenaient plus sérieuses. Une anxiété qu'elle cachait mal perçait à travers ses affirmations de bonheur.

Ils étaient fiancés à présent. « Ç'avait été, disait la jeune fille dans sa dernière lettre, une cérémonie bien simple et bien émouvante. Quelques cierges allumés, le curé de Locnevinen en surplis, le baiser de fiançailles, l'anneau passé au doigt. » Chonchette repensait à tout cela fixement, impuissante à chasser ces images, même quand elle s'y appliquait.

Son ouïe, excitée par l'état de ses nerfs, percevait vers quatre heures les premiers bruits du réveil. Les hommes de peine se levaient d'abord, passaient dans les classes et dans les salles pour les ouvrir et les balayer. Puis, le lever des dames vers cinq heures. Tout cela n'était qu'un vague murmure, un roulement très lointain, à peine saisissable. Mais le lever des élèves, à six heures, s'entendait distinctement et aussi, trois quarts d'heure après, le grondement de la descente des escaliers des dortoirs...

C'était alors seulement que Chonchette sommeillait un peu. Après la surexcitation débilitante de cette nuit d'insomnie et de songeries, le bienfait de ces deux ou trois heures de sommeil

la pénétrait délicieusement. Elle sommeillait, ses lèvres entr'ouvertes laissant échapper un petit souffle égal et pressé... On avait remarqué qu'elle dormait seulement à ce moment-là, et, pour lui laisser un peu de repos, les sœurs n'entraient qu'à huit heures dans la chambrette aux trois lits. Du reste, le premier rayon de jour franc pénétrant jusqu'à elle la réveillait.

Elle s'étirait, doucement épuisée sous la moiteur des draps. Elle avait l'illusion d'une force factice que venait de lui communiquer son court assoupissement. Quand la bonne supérieure venait embrasser son front humide de transpiration, elle la recevait câlinement, désireuse de manger un peu, de se lever. Cela durait une demi-heure; puis, tout d'un coup, la force tombait, l'envie de se remuer faisait place à une prostration profonde. Elle repoussait, dégoûtée, le bol de chocolat qu'on venait de déposer sur sa table de nuit et se retournait contre le mur, subitement aigrie, prenant en haine le jour, irritée des bruits légers de pas ou de portes refermées qui parvenait jusqu'à son oreille.

C'est alors que l'amertume de ses souvenirs lui torturait le cœur plus âprement. Elle repassait les chapitres de son roman de fillette, la tribune de la chapelle, les rendez-vous du soir, avec

Louise, puis les heures anxieuses des vacances, le retour, Louise changée, refroidie, ne l'aimant plus, puis enfin la séparation définitive...

A neuf heures le docteur venait. Il tâtait le pouls de l'enfant, toujours agité, hochait sa tête blanche en considérant le cercle plombé qui, sous les yeux, allait s'élargissant. Parfois, anxieux, pris de la peur subite de quelque lésion intime aux poumons ou au cœur, il l'auscultait. Le vieux médecin, avec une douceur infinie, approchait son oreille de cette poitrine indécise, la posant successivement sous chaque sein, revenant aux places où il croyait entendre des frôlements suspects... Puis, au moment de prononcer le diagnostic, il hésitait. Un peu de pleurodynie peut-être... Des palpitations causées par l'anémie générale. Une potion de digitale à l'alcool, et, le soir, un peu de bromure de potassium pour réagir contre les insomnies. Et il quittait la petite sur un mot affectueux ; quelquefois, Chonchette l'entendait dire à la supérieure, quand ils s'en allaient :

— Non ; Dieu merci, il n'y a rien... Vous savez, cette épreuve est plus ou moins cruelle suivant les tempéraments. Tout cela passera.

Cela dura deux longs mois... Et c'est au cours de cette crise que Chonchette, sans secousse, sans effarement, préparée par le lent

épuisement de cette maladie sans nom — devint jeune fille.

. . . . . .

Alors, peu à peu, comme à une plante nouvellement transplantée qui reprend terre, la santé lui revint.

Le temps, qui efface tout à cet âge et plus aisément la trace des affections exceptionnelles, lui rendit ses souvenirs moins cuisants. L'amour-propre, un moment vaincu, reprit insensiblement ses droits. Elle se dit qu'il y avait pour elle-même quelque chose d'humiliant à donner ainsi toute sa pensée à quelqu'un qui la négligeait. Très raisonnablement, comme une grande personne, elle chercha à se distraire de l'obsession de ce passé, elle s'intéressa de nouveau aux choses de la maison de Vernon, elle écrivit à Louise des lettres qui ne trahissaient pas la moindre rancune.

Louise répondit. Elle avait de longs loisirs, car Jean n'était plus à Locnevinen, rappelé momentanément au ministère, où l'on faisait alors une enquête sur l'expédition de Francis Garnier. Et sa fiancée emplissait le vide des heures en entretenant son amie des journées qu'elle venait de passer avec lui. Comme ils avaient été heureux l'un près de l'autre! Elle citait les mots qu'il avait prononcés, les gestes qu'il avait eus...

Maintenant qu'il était parti, et pour plus d'un mois, comment vivre sans lui? Il fallait que Chonchette vînt elle-même à Locnevinen consoler la fiancée veuve... On allait, comme c'était l'usage à Vernon, lui donner un congé de convalescence. Pourquoi n'en pas profiter pour visiter son amie?...

La première fois que Louise exprima ce désir, le cœur de Chonchette eut une révolte. Non, bien sûr, elle ne s'exposerait pas à rencontrer là-bas le fiancé de Louise! Puis, comme d'autres lettres insistaient, l'enfant peu à peu réfléchit. La voix de sa tendresse parlait au dedans d'elle-même — bien qu'affaiblie... « Tu la verras au moins, tu seras avec elle, seule, comme jamais tu n'as été! Combien tu l'as désiré jadis, ce bonheur-là! » Et, sans se l'avouer, elle percevait confusément un autre espoir : « Qui sait, si tu ne pourras pas la reconquérir? » De telles luttes se livrent en des coins si mystérieux de l'âme qu'on ne se les avoue point. Et, c'est pour cela qu'on est toujours vaincu.

Chonchette céda. Le docteur imposait un congé, la cessation absolue de tout travail pendant quelques semaines, le changement d'air, une cure par le printemps. Elle écrivit à Louise que, si son père le lui permettait, elle irait passer une quinzaine de jours à Locnevinen.

Elle devait y rester plus longtemps.

Un matin de mars — un jour de soleil — elle quitta Vernon avec M^me^ de Chastellux qui la ramenait à Paris. Cette année avait de précoces sourires. Tandis que le train dévalait entre les talus encore chauves, on sentait passer par instants comme une haleine plus tiède que l'enfant buvait avec délices. L'élève et la maîtresse traversèrent le brouhaha de Paris ranimé par ces premiers beaux jours et atteignirent la grande maison. M^me^ de Chastellux était sûrement curieuse de voir l'étrange personnage que Chonchette lui avait dépeint tant de fois. Mais M. Ducatel malade se fit excuser par Dinah, et elle dut repartir sans l'avoir même aperçu.

Chonchette, elle, monta avec Dinah, Dinah pleurante et riante, extasiée de la santé reconquise de son cher trésor. Elle retrouva son père tel qu'elle l'avait laissé à la fin des dernières vacances, cloué dans son fauteuil par la goutte. En la voyant, le vieillard étouffa un cri. Puis il lui ouvrit les bras.

— Viens m'embrasser, ma belle mignonne. Comme tu es grande, mon Dieu ! Comme tu es jolie !

Et en lui-même il disait avec un trouble profond : Comme *elle lui* ressemble ! Il la fit

asseoir auprès de lui et lui demanda le détail de sa maladie, de sa convalescence. Tandis qu'elle parlait, de longues distractions traversaient son regard et à plusieurs reprises il lui fit répéter des bouts de phrases...

Ils dînèrent ensemble; Dinah les servait. Bien qu'une préoccupation visible restât au fond des yeux du vieillard, il s'efforça d'être très gai, et vraiment leur soirée fut tout à fait charmante. Ils ne se séparèrent que vers onze heures. Chonchette avait voulu coucher dans sa chambre d'autrefois au milieu de l'entassement familier des vieux meubles. Elle y goûta un repos délicieux et ne se réveilla qu'au grand jour. Déjà, elle faisait mille projets quand Dinah entra, la figure éreintée par une nuit blanche. L'enfant l'interrogea... Cette nuit avait été mauvaise pour M. Ducatel.

— Il a eu sa « maladie » plus fort encore que d'habitude, racontait la mûlatresse en s'abattant de lassitude dans une grande chaise près du lit de la jeune fille.

— Un accès de goutte? questionna Chonchette.

Non, ce n'était pas cela que voulait dire Dinah... Le vieillard avait traversé une de ces crises intermittentes qui faisaient pour un temps la nuit sur sa raison.

Chonchette, accoudée sur son oreiller, écoutait, les larmes aux yeux, cette triste histoire.

— Mon trésor béni, conclut la mulâtresse, en mettant des baisers sur les mains de l'enfant, c'est un grand malheur. Mais je sais pourquoi *il* est retombé malade cette nuit.

— Pourquoi ?

— Je n'ose pas le dire.

— Dis-le, je le veux.

— Eh bien ! c'est à cause de vous.

— De moi ?

— Oui ! je vous le dis comme je le crois. Toutes les fois que vous venez, *le mal* le reprend, après des nuits et des nuits qu'il est resté bien portant. C'est pour cela, mon amour, vous vous en doutez bien, qu'il a voulu, aux vacances, que vous alliez au pays de Soupize !

— Pauvre père, murmura Chonchette toute soucieuse. Alors, Dinah, tu crois que si je m'en allais ?...

— J'en suis sûre, répliqua la mulâtresse sans la laisser achever.

Chonchette s'était jetée en bas de son lit. Elle s'habillait.

— Monte voir si papa dort toujours, Dinah, fit-elle après un moment de réflexion. S'il est réveillé, demande-lui si je peux lui parler.

Dinah obéit. Un instant après, elle redes-

cendit et dit à Chonchette que son père était réveillé, qu'il paraissait bien portant et qu'il avait de lui-même demandé à la voir.

... Quand Chonchette entra dans la chambre, elle trouva M. Ducatel couché. C'était la première fois depuis bien longtemps qu'elle le voyait ainsi. Il lui parut si maigre et si vieux qu'elle eut un grand saisissement.

Le vieillard sourit.

— Eh bien, petite Chonchette, dit-il, comment avons-nous passé cette première nuit hors de pension? Dort-on mieux dans ta chambre que dans les dortoirs de Vernon?

— Oh! cher père, répondit la jeune fille, j'ai très bien dormi, moi, trop bien, même, puisque j'apprends que vous avez été souffrant sans que je m'en sois doutée...

— Que veux-tu? petite, c'est ma goutte qui m'est revenue juste au moment où je songeais à me promener avec ma Chonchette. Ah! je n'ai pas seize ans, mignonne, vois-tu...

Chonchette réfléchit un moment... Puis elle passa son bras autour du cou de M. Ducatel, et se penchant vers lui, lui dit à l'oreille :

— Père, j'ai quelque chose à vous demander à vous tout seul.

Il la regarda un peu surpris, puis, s'adressant à Dinah, qui allait et venait, rangeant les meu-

bles dans la chambre où régnait encore le désordre de la nuit.

— Dinah ! fit-il, descendez voir si le courrier est arrivé.

Quand ils furent seuls :

— Parle, mignonne, fit le vieillard.

Chonchette hésita un peu ; elle balbutia :

— C'est difficile à dire, cher père... Au moins ne m'en veuillez pas, et croyez que si je vous demande cela, c'est parce que je vous aime et que je ne veux pas que vous soyez malade.

— Que diable veux-tu dire par là, fillette ? questionna M. Ducatel.

La jeune fille enlaça plus étroitement encore le malade, et, d'une voix si faible qu'elle semblait un souffle, murmura :

— Père, je vous demande la permission d'aller passer mon congé en Bretagne, chez cette amie dont je vous ai parlé, qui va se marier.

M. Ducatel se dégagea de l'étreinte de sa fille et, ses yeux brillants fixés sur elle, resta un moment sans répondre. Puis, se redressant sur son séant avec une expression si navrée que Chonchette fut touchée jusqu'aux larmes :

— Partir... Alors tu sais ?...

Chonchette lui ferma la bouche d'un baiser.

— Je ne sais rien, cher père, je ne veux rien savoir, je vous le jure ; ou plutôt je sais une

seule chose : c'est que je vous aime et que je donnerais tout mon bonheur pour vous garder la santé.

Le vieillard avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller. Après un silence, il murmura :

— Tu as raison, nous sommes bien malheureux, vois-tu, pauvre petite... Moi encore, c'est justice, peut-être... Mais toi, chérie, qu'as-tu donc fait pour avoir ta part de mes misères? Tu n'es point coupable, toi !...

— Mon père, je partirai aujourd'hui, si vous voulez.

— Oh ! pas avant demain, je t'en prie... Reste... Pendant la journée, d'ailleurs, cela ne fait rien... C'est le soir, vois-tu; je ne sais ce qui se passe, tout se trouble dans ma pauvre tête. Et puis, il faut que j'écrive à Vernon, ou que tu écrives toi-même pour demander des renseignements sur les gens à qui je vais te confier. Il faut aussi qu'on me donne quelqu'un pour te conduire.

Il ajouta plus bas, après un silence :

— Quand tu seras une femme, Chonchette, j'aurai de graves choses à te dire... Jusque-là, promets-moi de ne pas chercher... N'y pense pas, cela vaudra mieux.

— Je vous le promets, père, fit la jeune fille.

Ils ne se parlèrent plus pendant un long

moment. Leurs yeux ne se quittaient pas et leur douleur commune y montait du fond de l'âme avec un désir passionné de pouvoir s'aimer comme les filles et les pères s'aiment d'ordinaire — avec une révolte de leur conscience contre la fatalité qui les séparait.

... Le lendemain soir, Chonchette partit pour Locnevinen avec M^me^ Armande, qui s'était offerte à faire une fois de plus le voyage.

III

JOURNAL DE CHONCHETTE

7 mars.

Voilà cinq jours que je suis ici; et pour la première fois depuis ma maladie, je me décide à continuer mon journal... Louise m'a plaisantée quand je lui ai dit ce que j'allais faire. Elle a, de longue date, abandonné « le petit cahier » qu'elle avait commencé à Vernon, comme nous toutes.

Moi je trouve un grand charme à y revenir. Quand je me suis remise à écrire, si je ne me faisais pas une raison, je ne m'arrêterais plus; il me semble qu'on trouve infiniment de choses à se dire à soi-même sur des sujets qui ne four-

niraient pas la matière d'un entretien parlé de cinq minutes.

Ma chambre communique avec celle de Louise par une porte que nous laissons ouverte toute la nuit.

Nous causons bien sagement, le soir, la bougie soufflée; et quand nous avons causé une demi-heure, parfois un peu plus, nous nous endormons.

Pour le moment, ma douleur sommeille. Mon affection pour Louise n'est-elle plus cette chose aiguë d'autrefois? Ou bien est-ce ma maladie qui m'a ôté le pouvoir de sentir aussi vivement?... Je ne sais... Mais, à tout prendre, j'aime mieux le calme actuel. Affaiblie comme je le suis encore, je crois que les souffrances d'il y a deux mois me tueraient.

Du reste, le séjour de Locnevinen me fera du bien, je l'espère, au corps et à l'âme. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à m'en louer. Cinq jours ont déjà passé sans que je me sois aperçue de leur durée. La nouveauté des objets occupe mes yeux et distrait mon cœur. Naturellement, Louise m'a fait faire, dès mon arrivée, le « tour du propriétaire. » Le parc est vaste, plein d'arbres. Pas de charmilles, comme à Soupize, mais des tilleuls superbes; pas de rivières, mais de larges étangs. Le château est petit: une maison-

nette, comparé à Soupize. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont seuls habités pour le moment. Au second étage, des appartements vides; ceux qu'occupaient jadis les parents morts du choléra : les Morland, les Bétourné, et l'aïeule de Jean d'Escarpit, Lucienne de Morange. Louise est un peu superstitieuse et peureuse (comme cette bonne Mme Bétourné, qui souffre quand elle voit trois bougies brûler à la fois). Elle m'a menée vite dans cet étage. On eût dit qu'elle avait peur des revenants. Rien d'intéressant d'ailleurs. Des pièces nues, visiblement abandonnées depuis longtemps. Quelques portes fermées n'ont même plus de clef.

Louise paraît avoir oublié tout notre passé et ne pas ressentir même les tentations que j'ai par instants de la serrer un peu plus tendrement dans mes bras. Elle ne vit que dans l'avenir. Nos conversations roulent sur les mérites de M. Jean d'Escarpit.

C'est dans onze jours qu'il va revenir. Je prévois qu'alors ma Louisette n'aura plus de regards pour moi et qu'il faudra me contenter de causer « Vernon » avec Mme Bétourné...

A ce point de mes réflexions, Louise, que la lumière gêne, me crie :

— Allons, Chonchette, jusqu'à quelle heure allons-nous écrire *nos mémoires?*

— C'est vrai, mon Dieu, quatre pages noircies ; je m'oublie... Vite, couchons-nous.

8 *mars.*

Louise a reçu aujourd'hui une lettre de M. Jean. Elle me l'a déjà lue cinq fois. Elle la trouve adorable et très tendre. C'est vrai qu'elle est fort joliment écrite, cette lettre. Trop joliment, je trouve. Quand nous nous envoyions nos griffonnages, Louisette et moi, peu nous importait de faire des fautes d'orthographe ou de français.

Non, la lettre de M. d'Escarpit ne me paraît pas si tendre que cela. Aimera-t-il bien ma Louisette, au moins, lui qui me l'a prise?

Rien n'est plus mystérieux, pour moi-même, que mon propre cœur. Je suis restée hier soir deux grandes heures sans dormir, à me demander si je serais heureuse ou fâchée que ce monsieur n'aimât pas bien Louise.

Je suis misérablement égoïste... Voilà tout.

12 *mars.*

Le temps est admirable depuis trois jours. L'hiver a été, paraît-il, exceptionnellement rigoureux dans le pays, et puis, tout d'un coup, le temps s'est adouci et le soleil a reparu. Le

parc est tiède, les arbres ont une verdure claire qui fait du bien aux yeux.

Ce soir, je suis restée quelque temps toute seule, avant le dîner, assise sur le banc du jardin pendant que Louise s'habillait. Rien n'égale le charme de cette soirée. Je me sentais comme envahie par le printemps.

16 mars.

J'adore le salon du rez-de-chaussée, si simplement meublé, si tranquille!... Mme Bétourné y a réuni les portraits de ses chers morts : j'aime surtout à regarder l'un de ceux-ci, qui représente la grand'mère de M. d'Escarpit, Lucienne de Morange. Une seule des personnes dont les traits sont là, fixés par le pinceau ou le crayon, est encore vivante : une sœur de Mme Bétourné, mariée en Algérie et qu'elle n'a pas vue depuis sept ans.

Le soir, après le dîner, nous restons assez tard à causer autour de la lampe. Aujourd'hui, Louisette et moi nous avons parlé mariage... Mme Bétourné sommeillait.

Louise a vraiment bien changé depuis notre temps de Vernon... Il est sûr qu'elle est maintenant bien plus raisonnable que moi... Il y a des moments où cela m'amuse, il y en a d'autres où cela m'humilie un peu. Bien certainement, elle sait à présent des choses qu'elle ne

veut pas me dire. Quelquefois, quand j'entre à l'improviste dans une chambre où elle cause avec sa tante, je les vois se taire brusquement toutes les deux.

Donc, ce soir, j'ai essayé de la faire parler... Le mariage... qu'est-ce donc que cela? Elle souriait vaguement à mes questions, rougissant parfois, probablement quand j'avais dit quelque sottise... Plus le moment approche où M. d'Escarpit va revenir, plus elle devient muette sur de tels sujets.

C'est égal, je voudrais bien savoir ce qu'est la vie de deux personnes mariées. A coup sûr ce n'est pas seulement une existence commune, dans la même maison, où l'on mange à la même table, où l'on est ensemble toute la journée, comme des parents ordinaires...

Je m'aperçois que j'écris des sottises. Fermons le petit cahier pour ce soir, et dormons.

17 mars.

Demain! C'est demain que M. d'Escarpit arrive. Cette fois, il a trois mois de congé. Dans quinze jours, ils vont se marier, et après ils partiront pour l'Italie.

Moi, je rentrerai alors à Vernon.

Louise m'a reproché aujourd'hui d'être bou-

deuse et maussade. Le moyen d'être bien gaie? Il y a des instants où je me prends à faire des vœux pour que ce monsieur soit arrêté dans son voyage, qu'il n'arrive pas, qu'on n'entende plus parler de lui. Le soir, il me vient aux lèvres des prières ridicules, comme celle-ci :

« Mon Dieu ! je vous prie, faites que tout cela soit un rêve et que je revienne au temps de Vernon, quand j'ai connu Louise pour la première fois. »

Et ensuite je songe que si le bon Dieu m'exauçait, peut-être nous ne serions plus aussi heureuses qu'alors. Il me paraît que j'ai moins de sensibilité que dans ce temps-là, et que c'est plutôt pour défendre mon passé que je voudrais que Louise n'aimât encore que moi.

Si jamais quelqu'un lisait ces lignes, il ne les comprendrait assurément pas. Moi, je m'entends bien.

... Reçu aujourd'hui une lettre bien affectueuse de papa. Il va très bien, me dit-il. Pas un mot du reste sur ce qui s'est passé. Moi aussi, je veux l'oublier.

20 mars.

Il est arrivé avant-hier matin de Paris... Il pleuvait, il avait de la boue sur ses habits un

peu partout; il était mal rasé. Vraiment, je ne comprends pas que Louise le trouve beau.

Sa fiancée avait été l'attendre sur le pas de la porte, ne pouvant tenir au salon. Moi, j'étais restée avec Mme Bétourné. Seulement, je n'ai pas résisté à la tentation d'aller à la fenêtre soulever un coin de rideau. Ils se sont embrassés, devant le cocher ! Je ne comprends pas Louise... Après, il a jeté un regard du côté de la fenêtre où j'étais. Pourvu qu'il ne m'ait pas aperçue !

Quand il est redescendu de sa chambre, il avait mis des vêtements propres et s'était rasé. Il était un peu mieux; mais, comme tous les officiers que j'ai vus à Vernon, il ne sait pas s'habiller en civil. Lui-même, du reste, s'est excusé des incorrections de sa toilette, quand il a remarqué que je l'observais.

Il a été très gai à table, quoique un peu distrait. Il avait un grand appétit et a fait honneur au repas. Louise, placée à côté de lui, n'a rien mangé. Elle passait son temps à le regarder. Comme c'est bizarre, tout cela !

Moi aussi, du reste, je n'avais pas faim. Je me sentais énervée, le cœur gros; j'avais envie de pleurer. Malgré moi, j'ai écouté les choses qu'il racontait : des aventures en Chine, en Afrique. Une fois, j'ai ri... Mais mon rire m'a fait mal à moi-même. Je me le suis reproché. Je

ne veux pas faire attention à ce monsieur. Je le déteste.

Au moment de quitter le salon, après le dîner, il a embrassé Mme Bétourné et Louise. J'ai eu une secousse violente au cœur, et, rentrées dans nos chambres, quand Louise a voulu me donner son baiser de tous les soirs, j'ai dérobé la tête et le baiser s'est perdu dans mes cheveux.

Je sens combien il est ridicule d'en vouloir à Louise... C'est contre moi que je devrais être en colère. Mais je suis trop malheureuse pour garder un peu d'empire sur mon cœur. Je souffre, et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis confier à personne la douleur que j'ai.

Ce matin, j'ai prétexté une migraine pour n'être pas obligée de descendre au salon ; on m'a apporté à déjeuner dans ma chambre... Louise avait voulu rester avec moi, bien gentiment. Mais j'ai compris que cela lui faisait trop de peine et j'ai exigé qu'elle descendît... On est venu me voir pendant l'après-midi... J'ai eu honte d'occuper tout le monde et je suis descendue au dîner... M. d'Escarpit s'est informé de ma santé avec beaucoup d'empressement. Il est bien bon de s'inquiéter de moi, en vérité... Au dîner, il a encore exercé son talent de narrateur. Il conte très bien, mais ses histoires me sont intolérables et m'énervent au dernier point. Je

crois qu'il s'en est aperçu et il s'est tû subitement en me regardant.

On dirait que cet homme singulier lit ma pensée dans mes yeux.

De la soirée, il n'a plus soutenu la conversation. Au salon, il s'est assis près de Louise et ils ont feuilleté un album ensemble. Chaque fois que je levais les yeux, du fauteuil où j'étais assise auprès du feu, j'ai trouvé ses yeux sombres fixés sur moi.

Je veux être forte, être impénétrable; je mourrais de honte s'il me devinait.

31 mars.

Qu'est-ce que cette nouvelle inquiétude qui nous atteint? Je suis tout émue en écrivant cette page, et je la trace pour tâcher de reprendre possession de moi-même.

Louise vient de se coucher... De la petite table où j'écris, j'entends ses sanglots. Pauvre chérie!

Comme nous rentrions dans nos chambres, ce soir, elle s'est jetée dans mes bras en pleurant... J'ai d'abord essayé de la calmer, croyant à une de ces crises de nerfs que j'ai ressenties tant de fois pendant ma maladie récente.

Mais rien n'y faisait. Nous étions tombées

sur un fauteuil, elle sur mes genoux. Elle sanglotait.

— Qu'as-tu donc, ma Louisette chérie, voyons, qu'as-tu à pleurer? lui disais-je. Tu ne veux pas le dire à ta Chonchette? Ne l'aimes-tu donc plus?

Elle a parlé un peu, à travers ses larmes :

— Si, si, je t'aime, va!... C'est lui, lui...

— Eh bien! qu'a-t-il fait? Il t'a fait de la peine?

Un sanglot l'a secouée dans mes bras. J'ai compris plutôt que je n'ai entendu ces mots :

— Il ne m'aime pas... Il ne m'aime plus.

Dois-je l'avouer? Oui, je veux tout dire dans cette confession quotidienne. C'est une chose douloureuse que d'avoir un mauvais cœur; eh bien! j'ai très clairement perçu un éclair de triomphe en dedans de moi, quand Louise a dit cela.

Pourtant j'ai protesté.

— Quelle folie, voyons, Louisette! M. d'Escarpit ne t'aime plus? Où as-tu pris cette idée-là? Il n'a d'yeux que pour toi... Vous êtes toujours à parler ensemble. Si j'étais coquette, je serais très mortifiée, sais-tu! du peu d'attention qu'il me donne...

Louise avait cessé de pleurer. Ne demandant pas mieux que d'être convaincue, je pense, elle

buvait mes paroles, et ses yeux s'étaient éclairés. Elle a repris :

— Tu crois?

— J'en suis sûre, folle que tu es. Comment veux-tu donc qu'il soit pour toi? Veux-tu qu'il t'embrasse toute la journée?

Louise a eu un geste vague.

— Non, a-t-elle dit, ce n'est pas cela que je veux. Mais je voudrais le voir plus confiant, plus ouvert quand nous sommes ensemble. Il est trop poli, je ne sais pas si tu me comprends, trop correct avec moi... Jamais il ne s'abandonne, surtout depuis que tu es ici. Je suis sûre, sûre, entends-tu! que ce soir il a hésité avant de m'embrasser.

— Voilà vraiment une belle raison de se désoler! Veux-tu que je te dise, moi? Eh bien! je comprends très bien qu'on hésite à s'embrasser comme cela devant des gens. Si jamais j'ai un fiancé, je te garantis qu'il ne m'embrassera pas avant d'être mon mari.

Louisette, la tête sur ma poitrine, est restée longtemps à pleurer. Puis, sans rien ajouter, elle m'a quittée pour aller se coucher.

Maintenant que je n'ai plus que moi pour confidente, je me sens prise de la même anxiété qu'elle, au sujet de son bonheur à venir... L'aime-t-il? Sait-il bien apprécier ce trésor sans pareil? Ah! moi aussi, j'ai peur que non!

Des inquiétudes que je n'avais pas encore bien définies viennent m'assaillir... Peut-être, en somme, n'est-ce qu'un cœur vulgaire, ce Jean d'Escarpit que, moi-même, j'ai regardé un moment (je puis bien l'avouer) comme un homme supérieur... Oh! s'il n'avait pris Louise que comme une distraction passagère, comme un moyen de s'occuper pendant ses mois de congé!

Peut-être a-t-il déjà courtisé bien des femmes!

. . . . . .

8 avril.

Les jours fuient, et, plus je demeure ici, moins je vois clair dans mon cœur. Je sens que je devrais partir, — et pourtant j'ai demandé, j'ai obtenu de rester plus longtemps, jusqu'au mariage de Louise que les lenteurs administratives ont retardé. Vraiment j'ai perdu tout équilibre d'esprit, et j'en suis à regretter le temps où j'ai si cruellement souffert, à Vernon. Alors, au moins, je savais le nom de mon mal et pourquoi je souffrais. Maintenant, la nuit est autour de moi, et j'ai sur la poitrine comme un insupportable fardeau.

... L'idée qui m'obsède, dont je ne puis me délivrer, est celle-ci : que veut-*il?* quel est le fond de *sa* pensée? Pourquoi, plusieurs fois déjà, a-t-il

paru désireux de me parler seul à seule?... Pourquoi, depuis plus d'une semaine, nous quitte-t-il des après-midi entières, sous d'insignifiants prétextes?

Et je m'en veux d'avoir l'esprit perpétuellement occupé de ce Jean d'Escarpit. Je m'en veux de me troubler quand je devine qu'il va me parler; de redouter un tête-à-tête avec lui... Que m'importe cet homme, après tout?

C'est Louise à qui je devrais donner toutes mes pensées. Elle est si triste, si justement désolée. Hélas, j'ai le cœur si mauvais que je n'y trouve point de consolations pour elle.

Ah! la misérable chose que cette vie du monde! On nous jette là-dedans, pauvres petites filles, et nous avons à nous défendre contre des hommes qui savent tout de la vie, et nous ignorons même ce que nous avons à sauvegarder...

IV

PAQUES, cette année-là, tombait fort avant dans le mois d'avril. Cette fête trouva les habitants du petit château en proie à une vague tristesse. Mme Bétourné, clairvoyante sous ses apparences de grand'mère indulgente, avait bien remarqué la gêne qui planait sur les relations des deux fiancés... Chonchette, de son côté, incapable de masquer ses sentiments, et de cacher son inquiétude sous des dehors d'indifférence, ne dissimulait pas ses préoccupations. Et, le soir, les veillées à quatre au coin de la cheminée du salon s'achevaient dans un silence obsédant... Tout le jour on était resté séparé, les deux jeunes filles seules dans leur chambre, Mme Bétourné dans la sienne. Jean,

pris d'un besoin subit de mouvement, montait à cheval dès que le déjeuner était fini, et, se lançant au galop dans la lande, sautait les haies et les fossés, avide de grand air. Il ramenait, le soir, son cheval harassé après trois heures de courses folles. Son front était plus terne, ses yeux plus inquiets.

Pourtant l'époque du mariage approchait. Un incident l'avait retardé. On n'imagine pas tout ce que le gouvernement exige de pièces officielles pour consentir au mariage d'un militaire. Ces pièces, retenues dans les bureaux du palais Gabriel, devaient arriver au plus tard dans une quinzaine. Alors l'union serait célébrée. Déjà le trousseau s'achevait et les deux jeunes filles y travaillaient l'après-midi.

Le matin de ce jour de Pâques, Jean communia avec les trois femmes à la paroisse du village. Comme beaucoup de marins, il avait, dans sa vie aventureuse, conservé intactes les croyances fondamentales de sa jeunesse. Le hasard le plaça à côté de Chonchette à la balustrade de la sainte-table où tous deux venaient s'agenouiller pour recevoir l'hostie. Malgré elle, la jeune fille le regarda. Elle lut dans ses yeux une telle sincérité, à travers la tristesse qui les voilait, qu'elle se reprocha en cet instant toutes les suppositions peu généreuses qu'elle avait con-

çues sur le caractère du jeune homme. En communiant, elle en demanda pardon à Dieu.

La voiture du château les ramena à l'heure du déjeuner. Chonchette, sans se rendre compte de ce qui la faisait ainsi, se sentait heureuse. Était-ce, comme le disent les pieux livres, la joie de la communion bien faite? Était-ce le plaisir de se sentir enfin convaincue que le fiancé de son amie était un cœur loyal? Elle-même ne songeait pas à se le demander... Elle parla tout le temps du repas et ranima tout le monde par sa subite gaieté. Jean d'Escarpit la regardait, tout surpris de voir se révéler sous ce jour nouveau la jeune fille silencieuse des semaines passées... Mme Bétourné et Louise souriaient faiblement.

On passa dans le salon. Jean se mit à la fenêtre qui regardait le parc. Chonchette alla le rejoindre. Elle éprouvait le besoin de lui témoigner que c'était fini, entre eux deux, des froideurs soupçonneuses... Du reste, ils étaient seuls à ne pas lire de lettres. Le facteur, vers la fin du repas, en avait apporté plusieurs pour Louise et sa tante.

— Vous pensez au ciel des Antilles, Monsieur Jean? fit Chonchette enjouée, en s'accoudant à côté du marin à la barre de la fenêtre.

Jean tressaillit légèrement.

— Je ne le regrette pas, Mademoiselle, ré-

pondit-il du même ton. A ces beaux ciels, j'ai toujours trouvé un immense défaut : celui de ne pas éclairer mes chères landes de Locnevinen.

— Vous êtes si Breton que cela, vous qui avez tant couru le monde ?

— Oh ! Breton... de cœur, si vous voulez, car je suis né en Normandie, dans le Calvados. Mais c'est vrai, j'aime ce pays-ci, où je suis venu tout petit, et, que j'y sois ou non, j'y pense toujours...

— Ah ! grand Dieu, reprit la jeune fille, quel amour de clocher ! C'est un très beau sentiment ; mais il me semble que je ne l'ai pas du tout... au contraire. J'ai toujours rêvé de voyages lointains. Étant petite fille, nuit et jour, mon imagination courait le monde... Non... je sens bien que, hors de France, je souffrirais de l'absence de ceux que j'aime. Mais la terre ne me tient pas au cœur.

— Oui, reprit Jean avec un sourire, on dit cela en France, quand cinq heures de chemin de fer nous séparent des chers absents... Et puis, une fois exilé, on pleure en retrouvant dans un bouquin une vieille fleur jaunie qu'on a cueillie au pays.

Derrière eux, le bruit du plateau aux tasses à café que le domestique apportait, les tira de

leur causerie... Au moment de quitter la fenêtre, Jean posa doucement la main sur le bras de Chonchette .. Ils se regardèrent un instant bien en face, lisant dans les yeux l'un de l'autre toute la générosité sincère de leur âme.

— Je vous en prie, Mademoiselle, murmura Jean, très vite et tout bas, laissez-moi vous entretenir seul, ce soir... Il y va du bonheur de Louise... je vous en prie.

Chonchette réfléchit un instant. Une surexcitation bizarre qui la possédait l'empêcha de trouver la demande singulière.

— Ce soir, soit, fit-elle... A cinq heures je serai dans le parc, au fond de l'allée des tilleuls, près de la barrière verte.

Louise s'avançait vers eux, tenant une tasse de café qu'elle offrit à Jean.

— Vous conspirez? fit-elle avec un sourire triste.

— Oui, mignonne, répondit Chonchette en se jetant au cou de son amie. Nous conspirons, et contre toi, encore!

Elle se sentait envahie d'une gaieté singulière. Elle se mit au piano et joua jusqu'à deux heures. Alors Jean les quitta et monta à cheval. M^me^ Bétourné et Louise allèrent s'habiller pour les vêpres. Chonchette, qui ne cachait pas son peu de goût pour les longs offices, se retira dans la

chambre de Louise où elle se mit à lire l'Imitation auprès de sa fenêtre ouverte.

Au bout d'une heure et demie environ, elle ferma le livre. Renversée sur le dossier de sa chaise, ses regards embrassaient le paysage qui déroulait sa douce monotonie aux alentours du manoir... En ce moment, un silence absolu enveloppait ce paysage, un de ces silences d'après-midi dominicale que seule la campagne connaît. Là, pendant les offices, il semble que la terre soit dépeuplée et les plaines développent une solitude vide d'hommes et de bêtes. Chonchette respirait ce silence avec une infinie quiétude. En regardant en elle-même, elle trouvait un semblable apaisement. Elle songea que, dans une heure à peu près, il lui faudrait, comme elle l'avait promis, aller à la rencontre de Jean. Sa surexcitation du matin était tombée, mais elle ne se repentait pas d'avoir engagé sa parole. Seulement, par instants, elle se demandait ce qu'il pouvait y avoir de menaçant pour le bonheur de Louise, que son intervention pût empêcher.

Tout à coup, elle tressaillit. Sur la route de Quimper, elle venait d'apercevoir un point noir qui grossissait. Bientôt ce fut un cavalier, et elle devina Jean d'Escarpit. Jean rentrait de sa promenade accoutumée, et s'en venait au rendez-vous. Chonchette se leva. Elle voulait gagner

la barrière verte avant le retour de Mme Bétourné et de Louise, de peur d'être retenue par elles au château. Elle mit sur sa tête un grand chapeau de paille, et descendit.

Elle ne se pressait pas. A mesure qu'elle voyait approcher le moment de l'entrevue, l'inquiétude la prenait... N'avait-elle pas promis bien légèrement ? Près du petit étang où l'eau dormait toute verdie par les pousses d'herbes aquatiques, elle s'assit sur un banc. Elle hésitait, prête à s'en retourner. L'air était en cet endroit plein du bourdonnement de milliers d'insectes ; Chonchette, qu'un trouble lent envahissait après le calme des heures précédentes, ne savait si ce bourdonnement ne grondait pas sous ses tempes, où elle sentait ses veines se gonfler. Elle demeura ainsi près d'un quart d'heure, grattant le sable de l'allée du bout de son ombrelle, souhaitant intérieurement qu'on vînt la surprendre, que l'arrivée de Louise l'empêchât d'aller à ce rendez-vous... Elle se dit aussi qu'elle était absurde d'y aller, si cela lui déplaisait; qu'elle n'aurait qu'à s'excuser auprès de Jean, ou même à ne rien dire du tout...

Mais les derniers mots du jeune homme lui revinrent à la mémoire : « Il y va du bonheur de Louise... Venez, je vous en supplie... » Elle se leva, cette fois décidée, et se remit en route

vers l'allée des tilleuls. Il était cinq heures environ. Le soleil n'éclairait plus que la cime des sapins et des hêtres dans le parc, et Chonchette, en traversant une pelouse pour couper au plus court, vit son ombre démesurément allongée sur le reflet rose du couchant. Elle pressa le pas, saisie d'une peur subite à se trouver seule dans ce coin silencieux du parc. Au-dessus de sa tête, les arbres, secoués à leur faîte par une brise qui se levait, avaient de longs frémissements.

Bientôt, elle atteignit l'allée des tilleuls... C'était l'endroit le plus solitaire... Au bout, la longue galerie se fermait en un berceau pareil à un chœur d'église; et après la petite porte verte qu'on ne prenait jamais la peine de fermer, c'était la lande avec ses étendues chauves, ses granits poussés çà et là au caprice des vieux cataclysmes, une solitude sauvage, absolue, qui enveloppait la gracieuse oasis de Locnevinen.

Chonchette, dont le pas rapide s'étouffait sur la mousse de l'allée, aperçut au fond la silhouette de Jean qui se détachait sur le ciel rose. Une poésie mystérieuse planant sur ce rendez-vous envahit la jeune fille. Pourquoi avait-elle douté de lui, tout à l'heure encore? Tout ce qu'elle savait de ce Jean n'était-il pas honorable, même glorieux?... Et elle se repentit des mouvements de colère enfantine qu'elle avait eus contre lui et

de la rancune qu'elle lui avait gardée... Un besoin de se justifier la hantait; elle courait à Jean, confiante, comme à un frère plus âgé, très sincère et très sage.

Jean vint à sa rencontre de quelques pas seulement. Sans trouver un mot à se dire, ils marchèrent jusqu'au banc du fond de l'allée. Le jeune homme cherchait évidemment une entrée en matière, très gêné par ce premier tête-à-tête. Chonchette essaya de dissimuler son émotion sous un enjouement qui était loin de son cœur.

— Eh bien! fit-elle, quelle est donc cette chose importante pour laquelle vous avez besoin de moi, Monsieur Jean? Un conseil pour une surprise de corbeille?

— Non, Mademoiselle, répondit Jean; c'est vraiment quelque chose de sérieux. Seulement, ajouta-t-il avec un sourire triste, je ne sais pas comment m'en tirer.

Chonchette redevint grave.

— C'est à moi seule, fit-elle, que cette confidence pouvait être faite? Je vous avoue que, maintenant, j'ai un peu de regret d'avoir si vite consenti à la recevoir... Il me semble que M^me^ Bétourné serait à sa place entre nous deux.

Jean l'interrompit vivement.

— Non, fit-il. Il fallait vous voir seule. J'ai bien réfléchi, je vous jure, avant de me décider

à ne point vous parler devant ma tante... Mais ce que j'ai à dire lui ferait trop de peine, venant directement de moi. Tenez, après tout, j'aime mieux parler tout de suite, sans préparation. Croyez-vous que Louise tienne extrêmement à son mariage avec moi?...

Chonchette, à cette attaque imprévue, recula d'un pas.

— Vous êtes fou? s'écria-t-elle.

Jean passa la main sur son front.

— Fou?... peut-être... vous avez raison. Il y a des heures où il me semble que je le deviens... Mais, je vous en supplie, écoutez-moi et répondez-moi. De sang-froid, en repensant à tout ce que Louise vous a confié de ses espérances, de ses affections, êtes-vous bien certaine qu'elle serait très malheureuse, si un événement imprévu, un de ces empêchements contre lesquels il n'y a pas à se révolter, venait à briser nos projets?

— Elle? fit Chonchette gravement; je la connais. Elle mourrait. Ah! tenez, Monsieur, ajouta-t-elle après un court silence, tenez, vous êtes ingrat d'en douter. Comment! il ne vous a pas suffi, pour le deviner, de tout ce qu'elle vous a témoigné de tendresse depuis que nous sommes réunis ici? Elle ne cache guère son amour, pourtant. Pauvre chère Louisette! Elle ne le

cache pas assez, je le lui reproche. Et vous ne comprenez pas? Et vous venez me demander si elle tient à vous? C'est pour cela que vous m'avez fait venir dans ce coin du parc?... C'est absurde, Monsieur d'Escarpit, c'est absurde, et c'est mal!...

Elle se laissa tomber sur le banc; des sanglots la secouaient. Jean s'assit à côté d'elle, courbant la tête, le front dans ses mains. Au-dessus d'eux, le vent promenait dans les cimes d'arbres son bruit de traîne. Le soir baissait très vite...

Chonchette rompit le silence la première.

— Qu'est-ce donc, murmura-t-elle, que cet événement qui menace le bonheur de Louise? Un ordre inattendu vous force-t-il à partir?... N'êtes-vous plus libre pour le moment?... Attendez l'heure où vous le serez. J'ai dit que Louise mourrait d'une rupture, mais elle est assez raisonnable pour se résigner à un sursis...

— Non, répondit Jean sourdement, parlant toujours le front dans ses mains, comme s'il n'eût pas osé affronter son regard... Non, ce n'est pas cela... Je vous en prie, ne croyez pas que je sois aussi coupable que je vais vous le paraître... Ne me méprisez pas, je vous en supplie... Eh bien... c'est moi qui ne veux plus de ce mariage, qui ne peux plus...

— Taisez-vous, Monsieur, reprit Chonchette

en se levant pour partir. Je ne vois pas clair, à coup sûr, dans les intentions que vous avez eues en m'amenant ici. Mais quelque chose me dit que j'en ai assez entendu. Adieu! Ne me choisissez plus pour confidente, je vous prie...

Elle voulut s'éloigner. Jean la rejoignit, et dans sa fièvre lui saisit le bras.

— Allez-vous me retenir de force, maintenant? fit Chonchette dédaigneusement.

— Pardonnez-moi, murmura Jean, en lâchant prise. Je ne sais ce que je fais, mais ne refusez pas de m'entendre... Oh! vous n'en avez pas le droit. Tenez!... Laissez-moi vous dire ce qui me fait prendre cette résolution terrible de rompre mon mariage, et vous m'excuserez...

— Jamais, reprit Chonchette en secouant la tête... Laissez-moi... Vous m'êtes odieux.

Elle voulut partir. Jean la retint encore.

— Pourquoi ne me croyez-vous pas sincère? fit-il. Rappelez-vous que nous avons communié ensemble, ce matin!

Jean, cette fois avait frappé juste. Chonchette s'arrêta et le regarda bien en face.

— C'est vrai, murmura-t-elle... Je ne crois pas qu'il y ait au monde des gens capables de faire une action pareille à ce que serait la vôtre si vous mentiez... Que voulez-vous me dire encore?

— Je veux vous dire que vous êtes cruelle en me traitant comme vous le faites. Je ne suis qu'un malheureux. Les événements m'ont pris et m'ont lié les mains. Ah! j'ai fait ce que j'ai pu, allez! et j'ai lutté... Mais, au dernier moment, j'hésite... Je n'ai pas le droit de mentir à Louise. Et je sens que je mentirais en lui disant que je l'aime autrement qu'une sœur.

Chonchette, très grave, demanda :

— Mais pourquoi avez-vous accepté ce mariage, si vous n'aimiez pas bien Louise?...

— Le sais-je moi-même?... Vous connaissez l'histoire de cette union... On l'avait préparée depuis notre enfance et j'ai joué avec Louise étant tout petit... Rien ne tue l'amour à venir comme ces amitiés. J'ai retrouvé Louise... Elle m'a captivé d'abord par sa grande candeur, la séduction qu'elle rayonne, pour ainsi dire. Puis... un jour, je me suis aperçu qu'elle n'était que ma sœur. Cependant j'acceptais encore il y a un mois la perspective d'une union... Je lui apportais, à défaut d'amour, une affection qui la laissait dans mon cœur au-dessus de toutes les autres femmes. A présent, je n'ai plus ce droit-là...

— Pourquoi? murmura Chonchette, peu à peu remuée.

Jean se tut. Très lentement, tout en parlant,

ils étaient revenus au fond de l'allée. La nuit était presque complète sous ces grands arbres, quoique vers le couchant l'horizon se striât de larges bandes rouges et lumineuses. Sans savoir ce qu'ils faisaient, ils s'assirent de nouveau sur le banc.

Alors Jean répondit à la question de Chonchette.

— Parce que j'aime une autre femme que Louise, et que je n'ai plus le droit de lui offrir un cœur qui n'a jamais été bien à elle, mais qui est maintenant à une autre qu'elle.

Chonchette murmura :

— Malheureuse Louise !

— Ah ! je donnerais ma vie, voyez-vous, reprit Jean avec amertume, pour que tout cela ne fût pas arrivé. Je voudrais être mort avant ! Je voudrais être mort dans un naufrage, être resté à Dakar, où j'ai laissé tant de mes compagnons. Vous me croyez maintenant... Vous croyez que je ne mens pas, et votre conscience à vous aussi se révolte à l'idée de se donner à une femme quand on en aime une autre. Eh bien ! dites, que dois-je faire ? Je vous jure que je ferai ce que vous m'ordonnerez !...

Chonchette se taisait. Dans le grand silence qui tombait avec la nuit, la jeune fille entendait la houle qui roulait dans son sein. Elle se trou-

vait pleine de ténèbres intérieures, comme le paysage.

Elle dit à Jean, la voix troublée :

— Quelle est donc cette femme que vous aimez mieux que Louise?

Jean resta quelque temps sans répondre.

— Celle que j'aime, dit-il enfin, ne le saura jamais... Peu importe son nom... Si je dois rendre Louise malheureuse, Louise pour qui je donnerais tout le sang de ma chair, je ne veux pas que ce soit pour acheter mon propre bonheur. Je ne lui dirai jamais, à celle que j'aime, que c'est pour elle que j'ai brisé deux vies...

— Mais que ferez-vous donc après? questionna Chonchette.

— Ce que je ferai? Je n'en sais rien, en vérité. Je m'en irai, je me sauverai de cette Bretagne, de ce coin de terre qui me tient si fort à l'âme, vous le savez! Il y a des pays terribles dans nos colonies... Ces pays m'ont épargné quand j'étais ardent et plein d'espérances... J'espère qu'ils m'engloutiront quand je leur reviendrai, le cœur vieilli et l'âme vide...

Il y avait dans les paroles de Jean tant de tristesse et tant de sauvage émotion que Chonchette se sentit vibrer tout entière, sous le souffle de ces âpres syllabes... La nuit qui régnait en elle-même se déchira brusquement, et une clarté

terrible lui livra le secret qu'elle avait voulu ignorer jusque-là. Toute défaillante, à cette pensée que Jean partirait, — et partirait pour mourir, — elle murmura inconsciemment :

— Non... ne partez pas. Je ne veux pas!

Elle sentit deux mains saisir les siennes — deux mains brûlantes — et les étreindre, ces petites mains frêles, à les briser.

— Oh! merci, merci, Chonchette, pour cette parole que vous avez dite, murmurait Jean. Merci... N'ajoutez pas un mot à ceux-ci. Laissez-moi partir pour ma dernière croisière en emportant ce souvenir que vous m'avez plaint et que peut-être vous m'avez regretté! Par pitié ne les rétractez pas, ces mots qui me consolent. Je suis malheureux, allez... et vous êtes bonne d'avoir pitié de moi...

Chonchette, revenue à elle, se dégagea.

L'orgueil de se sentir aimée, et la joie suprême d'avoir compris qu'elle aimait, lui firent oublier tout. Avide d'entendre, des lèvres mêmes de Jean, la réponse que son cœur appelait, elle demanda encore :

— Comment se nomme celle que vous aimez?

Jean se détourna. Il n'osait répondre : mais, comme tous deux se taisaient, brisés d'émotion, une voix parla derrière eux et dit, légère comme un souffle :

— Chonchette, petite sournoise, pourquoi tourmenter Jean? Tu sais bien que c'est toi qu'il aime.

Les deux jeunes gens se retournèrent. Une forme blanche, indécise dans l'ombre, s'était accoudée sur le dossier du banc.

— Louise, firent-ils ensemble, serrés l'un contre l'autre, émus comme devant une apparition.

— Eh bien! grands enfants que vous êtes, reprit la jeune fille, la voix à peine altérée, je vous fais peur à présent? Que voulez-vous, c'est votre faute. Pourquoi vous donner rendez-vous dans ce coin du parc? Jamais pastoure n'eût osé s'y rendre avec son promis. Donnez-moi vos mains, les amoureux, que je vous unisse.

Maintenant, Chonchette et Jean, éperdus, enlaçaient Louise. Ils avaient pris chacun une de ses mains, qu'ils baisaient comme des mains de sainte.

— Pardon, pardon, murmuraient-ils... Pardonne-nous.

Louise prit leurs mains dans les siennes et leur dit, très sérieuse, cette fois :

— Oui, je vous pardonne, chers bien-aimés qui avez trahi votre pauvre Louise... Je vous pardonne parce que je vous ai entendus tout à l'heure. Vous n'en saviez rien, j'étais derrière vous

et j'ai commis le crime d'écouter. Venez vite... Retournons au château... Vous avez oublié l'heure du dîner, au cours de vos confidences, et ma tante, qui était inquiète, m'envoie vous chercher.

Elle les entraîna par l'allée... Derrière les feuillages clair-semés des basses branches, on voyait la clarté de la lune qui se levait envahir peu à peu l'horizon. Ils ne se parlaient pas; leurs mains s'étaient abandonnées et leurs pas précipités foulaient la mousse de l'allée, vite, vite, comme si quelque chose d'invisible les eût poursuivis, — la menace confuse d'un fantôme laissé en arrière.

Au château, passé le seuil, ils trouvèrent les lampes allumées. Ils retombaient dans la vie réelle, des hauteurs de cette espèce de rêve qu'ils venaient de traverser.

Louise expliqua, sans trop de trouble, que Chonchette avait perdu son camée sur la pelouse, et que Jean l'avait aidée à le chercher avant la tombée de la nuit.

Chonchette et Jean étaient tout surpris. Jamais ils n'avaient entendu Louise mentir. Aussi Louise, passant près de son amie, sentit le besoin de se justifier. Elle murmura tout bas :

— Pauvre tante ! je n'ose rien lui dire. Elle tenait tant à ce mariage. . . . . .

Le repas fut vite achevé. La gaieté du matin s'était évaporée. Louise pâlissait peu à peu; son front, si pur d'habitude, se creusait par instants d'un léger pli entre les sourcils. Jean, à un instant, en reposant son verre sur la table, le brisa sous la pression de ses doigts... Chonchette avait les yeux humides... Une lueur chaude y brillait au fond, et Mme Bétourné, qui regardait anxieusement tout ce jeune monde, n'osant chercher à deviner, ne put s'empêcher de dire à sa nièce :

— Regarde donc, Louise, comme Chonchette est jolie, ce soir.

Louise et Jean avaient fait la même remarque. Toutes les promesses de l'enfance s'étaient réalisées dans cet épanouissement de la dix-septième année. Le teint d'un blanc d'ivoire mat avait une incomparable pureté; le regard, une infinie profondeur. Les lèvres, très rouges, accentuaient toujours une légère moue un peu dédaigneuse, tout à fait charmante. Et des cheveux d'un noir absolu, des cheveux trop abondants, encadraient cette physionomie étrange, irrégulière, qu'on ne se souvenait d'avoir vue nulle part.

... Louise se retira de bonne heure. Elle se disait fatiguée, elle monta dans sa chambre. Jean et Chonchette eussent donné tout au

monde pour l'imiter. Mais ils n'osaient laisser Mme Bétourné achever seule la veillée.

Aux heures où des émotions extraordinaires font un besoin impérieux de la solitude, il n'est point de torture pareille à ces nécessités de la vie quotidienne.

Ils ne parlaient pas. Dans le salon, la lampe faisait seule entendre un sifflement à peine perceptible. Mme Bétourné s'enfonçait dans la lecture du gros livre d'Heures qu'elle feuilletait consciencieusement chaque dimanche soir. Chonchette et Jean sentaient leur pensée osciller entre ces deux certitudes, l'une ineffable, qu'ils s'aimaient, l'autre douloureuse, que Louise mourrait de leur amour.

Enfin Chonchette trouva un biais pour se soustraire aux angoisses mortelles de cette soirée. Elle dit à Mme Bétourné :

— Je suis un peu inquiète de Louise... Si vous le permettez, Madame, je vais la rejoindre... Je ne voudrais pas la laisser seule trop longtemps.

Mme Bétourné quitta son livre des yeux et regarda Chonchette par-dessus ses lunettes.

— Bon, montez, petite fille; et elle ajouta :

— Jean, tu ne vas pas prendre des nouvelles de ta fiancée, toi aussi? N'aie pas peur de me laisser, mon enfant, je vais moi-même aller me coucher tout à l'heure.

A ce mot : *ta fiancée !...* Jean et Chonchette avaient échangé un brusque regard... Ils montèrent ensemble ; l'escalier était noir. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seule à seul depuis l'aveu !...

La jeune fille passa devant et pénétra dans la chambre. Louise n'était pas couchée... Ils la trouvèrent endormie sur le fauteuil où Chonchette s'était assise pendant la journée.

Dans un bougeoir placé sur la table, la bougie achevait de se consumer. Louise s'était abattue là, à peine la porte refermée, ses muscles refusant un effort de plus, et une sorte de léthargie voisine de l'évanouissement l'y avait saisie.

Le sommeil, en suspendant l'effort de la volonté, accuse sur les traits du visage, avec une franchise redoutable, les plus intimes sentiments de l'âme.

Jean et Chonchette, à la vue de Louise, se regardèrent épouvantés.

Chonchette s'agenouilla au pied du fauteuil et posa ses lèvres sur le front de son amie.

A ce contact, Louise ouvrit les yeux. D'abord, elle ne comprit pas bien où elle était. Elle eut comme un peu de délire et murmura :

— Vous encore ! Oh ! laissez-moi, je vous en prie.

Puis, reprenant tout à coup possession d'elle-même et s'efforçant de sourire :

— Que je suis folle, fit-elle... Je dors éveillée, vraiment... Excuse-moi, Chonchette, et vous aussi, Jean, c'est gentil à vous d'être venus me voir. Je ne sais ce que j'ai. Je me suis endormie sur ce fauteuil, à peine assise.

Jean s'approcha de la jeune fille et s'agenouilla à côté de Chonchette.

— Louise, murmura-t-il en prenant sa main qui était brûlante, Louise, ma sœur chérie, ne me méprisez pas... Pardonnez-moi... Je suis un malheureux ! Je ne suis pas digne de ceux qui m'aiment.

— Oh! oui, Louise, soupira Chonchette, aie pitié de nous, ne nous condamne pas. Je te jure, chérie, jusqu'à ce soir je ne savais pas...

— Moi, je savais, reprit lentement Louise en appuyant son front contre celui de Chonchette. Je savais. J'avais deviné, depuis le jour où Jean t'a vue pour la première fois. Si je ne vous connaissais pas l'un et l'autre, peut-être je vous en voudrais. Mais je sais qui vous êtes. Vous vous trompiez, Jean ; vous êtes digne de Chonchette... Il n'y a pas d'homme meilleur que vous... Elle sera votre femme.

— Louise! fit le jeune homme en baisant les doigts de sa fiancée.

Ils pleuraient tous les trois, enlacés dans une étreinte où leurs trois cœurs se confondaient... Ils pleuraient sur cette cruauté du sort qui ne leur permettait pas d'être heureux tous ensemble, avec une absolue et naïve confiance en leur mutuelle sincérité.

Mais Chonchette trouva la force de protester.

— Je ne veux pas!... Non, non! Jamais! Louise, je ne veux pas... C'est toi qu'il doit aimer, tu es plus belle et cent fois meilleure que moi... Laisse... Je vais partir, retourner à Vernon. M. d'Escarpit oubliera vite en restant près de toi!...

Jean s'était levé... Très pâle, les mains crispées au dossier du fauteuil, il regardait cette étrange lutte... S'il n'eût pas été, lui aussi, un cœur très simple, il eût peut-être trouvé sa situation ridicule. Mais il n'éprouvait point de gêne; seulement il souffrait profondément de toutes les souffrances de ces êtres déjà femmes par le cœur, dont l'une au moins devait être malheureuse à cause de lui.

La porte de la chambre s'ouvrit à ce moment et M^me^ Bétourné entra. A la vue de ce désordre, elle crut que Louise était malade, décidément.

— Eh bien! s'écria-t-elle en s'approchant, cela ne va donc pas, ma Louisette?...

Mais elle s'arrêta... Elle comprit à l'émotion peinte sur tous les visages que quelque chose de gravé se passait..

— Qu'y a-t-il donc? murmura-t-elle.

— Il y a, s'écria Chonchette impétueusement, tout en larmes, il y a que Louisette est folle, qu'elle s'imagine que M. Jean ne l'aime plus, sans qu'il lui ait jamais rien dit de pareil.

— Mon Dieu, fit Mme Bétourné en s'appuyant à la table... J'avais peur de cela, ajouta-t-elle en se parlant à elle-même.

Les trois jeunes gens l'entouraient, anxieux, avides d'entendre les paroles de cette femme âgée et respectée remettre l'ordre dans le tumulte de leurs émotions.

— Jean, fit-elle, la voix un peu sévère, je ne puis croire que tu aies voulu me tromper et tromper Louise. Est-il vrai que tu ne l'aimes pas?...

— Je ne l'ai jamais plus aimée qu'aujourd'hui?... Oh! tout ce que j'ai de vie, je le donnerais pour la rendre heureuse!

— Eh bien! reprit alors Mme Bétourné en regardant successivement Louise, Chonchette et Jean, qu'est-ce que c'est que cette comédie enfantine que vous jouez là?... Il ne faut pas s'amuser avec ces choses sérieuses, mes enfants, et vous me semblez tous les trois trop épris du romanesque.

Jean, n'est-ce pas, que tu ne redemandes pas ta parole? Tu veux toujours épouser Louise?

Jean, à cet appel direct, tressaillit... Il fallait parler... Il eut honte d'avoir douté de lui-même et pensa, dans un brusque retour, qu'un homme fort est toujours le maître de son cœur.

— Vous avez raison, tante, fit-il d'une voix ferme. Je...

Mais ses yeux, dont il cherchait à assurer le regard, rencontrèrent alors ceux de Chonchette. Il y lut une telle anxiété, une douleur si aiguë dans la divination de l'engagement qu'il allait prendre, que les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

Il saisit, d'un geste violent, son front de ses deux mains et dit sourdement :

— Non... pourtant. Non... je ne peux pas.

Un cri étouffé lui répondit... Jean n'eut que le temps de recevoir dans ses bras le corps raidi de Louise, brisé par cette dernière émotion.

On la porta sur son lit... Mme Bétourné, désolée, irritée contre Jean, lui ordonna de sortir de la chambre, de la laisser soigner Louise, seule avec Chonchette... Jean obéit, le pas chancelant, comme un homme ivre. Sur le palier, toute la netteté de son esprit l'abandonna, il se crut décidément fou, et, ne sachant plus ce qu'il faisait, il s'accroupit devant la porte, le menton sur ses poings. Il regardait dans le noir de l'escalier

et comptait machinalement les battements lents du balancier de la grande horloge.

Il se sentait le cœur amolli, plein de défaillances et de lâchetés. Toutes sortes d'hésitations et de dégoûts l'envahissaient, lui jusqu'ici intrépide devant l'avenir, maître de lui au point d'aimer le sacrifice pour le sacrifice même, pour l'éducation singulière qu'il donne au caractère... Qui donc avait, depuis quelque temps, changé sa volonté? Il chercha un instant à mettre une date sur le commencement de cette évolution... Puis son rêve se désorienta. Il fit un retour sur le passé, et le regret le prit des jours qui ne luiraient plus, la nostalgie de la mer. En mer, loin des yeux de femmes, le cœur est à l'aise, le corps est sain. Ne vivrait-il plus la vie du bord? Ne respirerait-il plus l'air cordial du large? Et soudain, il s'aperçut qu'il se mentait à lui-même. Non, ce n'était pas vrai, il ne désirait pas partir, il ne le pouvait plus. Il trembla d'un frisson subit en resongeant à Chonchette. Jamais... jamais il ne la quitterait... Que tout disparût, pourvu qu'il la possédât.

Oh! l'emporter, la garder jalousement, s'enfuir avec elle, n'importe où, mais loin, là où le monde ne vous voit plus! Respirer ce parfum d'étrangeté et de passion qui s'exhalait d'elle.

Des sanglots secouèrent sa poitrine. Il eut

envie de crier, d'appeler. Sa solitude l'effrayait maintenant. Il eût voulu sentir quelqu'un à ses côtés, ne fût-ce que pour s'entendre reprocher ses défaillances. Tout à coup, il fit clair dans l'escalier. La porte de la chambre de Louise s'était ouverte. Jean sauta sur pied et se trouva face à face avec Mme Bétourné, trop préoccupée elle-même pour s'étonner de le voir là.

— Comment va-t-elle? questionna-t-il à voix basse.

— Elle n'a pas repris toute sa connaissance, et il lui vient un peu de sang au bord des lèvres.

— Du sang! grand Dieu! Elle crache du sang?

— Oui, je suis toute bouleversée. Il faut absolument aller chercher notre médecin à Quimper.

— J'y vais, fit Jean rappelé à lui. Donne-moi une lumière. Je vais seller Korrigan.

Mme Bétourné rentra dans la chambre, assoupissant le bruit de son pas, et alla allumer une bougie sur la cheminée. Jean, jetant un regard du côté de l'alcôve, aperçut Louise, toute blanche, tout immobile, et Chonchette penchée sur l'oreiller.

— Va vite, reprit Mme Bétourné en lui donnant la lumière... et ramène quelqu'un, un autre médecin, si M. Lorin n'est pas là.

— Sois tranquille, fit Jean. J'en amènerai un de force, s'il le faut.

Il descendit à la hâte, poussa les verrous de la porte, releva les barres qu'on tirait la nuit et courut à l'écurie... Un instant après, il galopait sur la route de Quimper, éperonnant fiévreusement les flancs de sa bête.

Le long de la route, la lande étendait à l'infini son immensité de mer d'où émergeaient des écueils granitiques, tout blancs sous la lune. Des chênes rabougris, leur silhouette tordue, fuyaient à ses côtés. A l'horizon, de petits points rouges scintillants : c'était Quimper.

V

QUINZE jours se sont écoulés. Le printemps a maintenant des splendeurs d'été... Au petit château de Locnevinen, il n'y a pas de sourires de printemps capables de chasser la tristesse qui règne. Les domestiques, le vieux Victor et la bonne Yvonne, traversent souvent le village, affairés, pressés de rentrer... Aux questions des gens, ils répondent que : « Ça ne va toujours pas. »

Les volets restent clos sur le salon, sur la salle de billard, sur tout le rez-de-chaussée. La vie de la maison s'est comme condensée dans la chambre où l'on veille la malade.

Le docteur est venu... Jeune encore, nouvellement établi à Quimper, il y a la réputation

d'un homme très savant, lauréat des concours de Paris. Jean l'a ramené, dans cette nuit terrible où il partit de Locnevinen, affolé par la crise subite qui venait de terrasser Louise.

Une fois à Quimper, il avait vainement frappé à la porte du vieux médecin de la famille, le docteur Lorin. On n'avait même pas voulu le lui laisser voir à cette heure indue, sous prétexte que lui-même était souffrant. Alors, il avait été chercher l'autre, dont on lui avait donné l'adresse chez son confrère.

Ensemble, ils étaient revenus à Locnevinen. Le diagnostic avait été long à établir. En chemin, Jean avait parlé au docteur Rozier d'une fièvre subite causée par une forte émotion, et de crachements de sang... Là-dessus, le médecin s'était fait une opinion : l'hémoptysie causée par un froissement des vaisseaux cardiaques. Mais au chevet de la malade, il sembla tout surpris de ce qu'il trouvait. Il ausculta Louise avec attention. La jeune fille se laissait faire. Depuis le commencement de la crise, elle n'avait prononcé que de vagues syllabes. Chonchette, M^me^ Bétourné et Jean, qu'on ne songeait pas à éloigner de cette chambre fraternelle, regardaient le docteur avec anxiété. Ils cherchaient à lire son arrêt sur son visage.

Après un quart d'heure environ d'examen,

Rozier reposa doucement sur l'oreiller la tête de la jeune fille, en recommandant de la tenir soulevée. Puis, il emmena Mme Bétourné dans l'angle de la chambre le plus éloigné du lit.

— Cette jeune fille est... mademoiselle votre fille? fit-il un peu embarrassé.

— Non, Monsieur, répondit Mme Bétourné. C'est ma nièce... Mais, quoique je l'aime comme une fille, je vous prie de ne rien me cacher. Je serai forte... Je tiens à savoir la vérité.

Le médecin s'inclina. Il demanda encore :

— Est-ce qu'elle n'a jamais rien eu dans son enfance? Rien à la poitrine?

Mme Bétourné chercha dans sa mémoire.

— Non... rien. Elle n'a jamais été malade, que je me souvienne... Petite fille, vers dix ans, avant d'aller à Vernon, elle se plaignait quelquefois de légères douleurs au dos au-dessous des omoplates... J'ai consulté mon médecin, il a dit que cela n'avait pas d'importance.

— Ce médecin était?

— Le docteur Lorin, de Quimper. Vous le connaissez, sans doute?

— Sûrement... L'a-t-il auscultée alors?

— Non, jamais.

— Et en pension?

Mme Bétourné consulta Chonchette du regard.

— En pension, dit lentement celle-ci, s'effor-

çant, elle aussi, de bien préciser ses souvenirs : en pension..., non, jamais Louise n'a été à l'infirmerie... A Vernon, Monsieur, on n'aimait pas à y aller, je ne sais trop pourquoi, et il fallait presque nous forcer. Seulement, je me rappelle aussi que Louise m'a parlé de légères douleurs au creux du dos.

— Enfin, docteur, demanda Mme Bétourné, que trouvez-vous donc d'extraordinaire?

— Je trouve, Madame, fit le médecin parlant comme à regret, je trouve que cette enfant est très gravement prise. Je viens d'acquérir la certitude que le poumon droit est sérieusement compromis; le poumon gauche est en meilleur état, mais il n'est pas intact.

L'imprévu de cette révélation tomba au milieu des trois auditeurs comme un coup de foudre.

— Les poumons atteints! grand Dieu, fit Mme Bétourné oubliant dans son trouble de retenir l'éclat de sa voix... Mais c'est impossible, Monsieur; vous vous êtes trompé. Recommencez à l'ausculter... Voyons... On ne vit pas jusqu'à dix-huit ans sans avoir même une bronchite, un rhume grave, pour se trouver poitrinaire du jour au lendemain. C'est absurde.

— C'est vrai, murmurèrent Chonchette et Jean, qui accueillaient cet espoir avec passion.

— Madame, reprit le médecin, j'ai le regret

infini de vous détromper. Précisément, la phtisie lente est un cas très fréquent, surtout aujourd'hui. On peut parfaitement vivre dix, vingt, vingt-cinq ans même, sans s'apercevoir qu'un organe aussi essentiel que le poumon s'émiette un peu chaque jour. Ne savez-vous pas qu'un seul poumon intact suffit à la nature? On va ainsi jusqu'au jour où un excès, une émotion, que sais-je? presque rien, — provoque une congestion, vient détruire l'édifice instable de cet équilibre et hâte le dénouement.

Le médecin s'arrêta brusquement. Emporté par le désir de justifier son diagnostic, il oubliait qu'il parlait devant les parents de la malade. Il essaya de réparer l'effet douloureux de ses paroles.

— Mais, reprit-il, à l'âge de Mademoiselle, la nature a des ressources qui défient nos prévisions. Il n'est nullement impossible que nous guérissions le poumon gauche; je l'espère même fermement, et, je le répète, un poumon suffit au jeu de l'organisme.

Il écrivit son ordonnance, que Victor alla porter au pharmacien du village.

Puis il partit, promettant de revenir le lendemain.

Et, de fait, il était revenu fidèlement chaque matin, prenant sur sa nuit pour consacrer, à cette visite lointaine, un temps assez long, sans

abandonner pour cela sa clientèle à Quimper. Les hôtes du château de Locnevinen, liés plus étroitement par le malheur qui les frappait, l'avaient intéressé. Sans connaître l'histoire douloureuse de la crise, il trouvait infiniment digne de pitié cette famille unie, dont un accident imprévu avait troublé la douce vie commune.

Il soigna Louise avec passion, employa à cette cure toute sa science, y dépensa toute son énergie. Les deux premières semaines furent terribles; deux ou trois fois, il fut sur le point d'annoncer à Mme Bétourné qu'il renonçait à tout espoir... Une nuit même, vers onze heures, on courut chercher le curé de Locnevinen. Mais au bout de ces quinze jours, comme mai finissait, Louise, qui n'avait eu depuis sa première crise que des intervalles très courts de lucidité complète entre ses longues faiblesses, reconquit un peu de forces. Et, tout de suite, ce fut une résurrection d'une incroyable rapidité. En trois jours, elle commença à se lever. Huit jours après, elle avait repris sa vie au château entre Mme Bétourné, Chonchette et Jean.

La jeunesse fait de ces miracles.

Ce fut au château et au village une grande joie que la nouvelle de ce rétablissement, si peu attendu après les longs jours mauvais. Quand, pour la première fois, Louise reparut à l'église,

à la messe du dimanche, les bonnes femmes, au sortir de l'office, l'entourèrent sur la place, lui disant en breton que c'était à telle ou telle pratique religieuse exécutée à son intention qu'elle devait assurément la santé. Louise, à peine pâlie par la cruelle épreuve qu'elle venait de subir, était tout heureuse de ce concours de franches sympathies. Sa beauté blonde, encore affinée par la convalescence, la faisait comparer par tous aux bonnes vierges des niches. Jamais elle n'avait été si radieuse.

Ce dimanche-là, le docteur Rozier, qui avait soigné la jeune fille, vint déjeuner au château. Le repas fut gai. On se sentait hors de danger; et comme le médecin s'était opposé formellement au mariage immédiat de sa malade, comme il exigeait un départ prochain pour Amélie-les-Bains, le retour des événements qui avaient provoqué la crise se trouvait indéfiniment ajourné.

Seul, Rozier, malgré ses efforts pour se mettre à l'unisson, ne parvint pas à s'égayer... Comme il allait partir, ayant une malade à visiter à Quimper, il entraîna Mme Bétourné dans un coin.

— Oh, docteur! fit celle-ci en lui prenant les deux mains, que je vous remercie! C'est à vous, après Dieu, que je dois d'avoir conservé ma chère fille. Toute ma vie, je vous serai redevable...

Chonchette, Jean et Louise s'étaient approchés. Rozier se vit entouré comme d'une famille à lui, affectueuse et émue.

Il haussa légèrement les épaules de l'air d'un homme qui renonce à ce qu'il avait à dire.

Il serra les mains qui se tendaient et, touché au fond du cœur, se déroba aux remerciements.

Son cabriolet l'attendait devant le perron; il y monta lestement, claqua de son fouet et partit au bon trot de sa bête, poursuivi par les « Adieu, docteur!... » des hôtes du château.

A l'extrémité du village, son cheval se mit au pas de lui-même pour monter le bout de côte qui longe le cimetière. Le médecin, du haut de son siège, voyait par-dessus le mur les tombes alignées, les petites tombes grises en granit breton.

Il poussa un soupir... La tristesse de son visage s'accentua, et deux grosses larmes roulèrent de ses yeux sur ses mains.

— Pauvres gens! murmura-t-il.

Et, secouant la tête comme pour oublier, il toucha de la pointe de son fouet les oreilles du petit cheval qui reprit le trot.

VI

Il y a, dans la vie douloureuse, des heures d'accalmie comme sur la mer... Les crises se sont résolues, les corps sont sains, les cœurs sont paisibles. Ceux qui ont souffert ne croient point à la durée de ces heures. S'ils sont des sages, ils en savourent plus jalousement chaque minute et s'interdisent d'interroger l'avenir... Il ne faut pas réveiller le malheur qui dort et l'on doit se faire très petit dans son repos pour s'y faire oublier.

Une de ces périodes apaisées suivit à Locnevinen l'ère troublée de la maladie de Louise... L'épreuve inattendue avait rapproché tous les hôtes du petit château. Jean, Chonchette et Louise se serraient l'un contre l'autre autour de

Mme Bétourné heureuse, comme trois enfants de la même famille. Chonchette avait obtenu la permission de rester quelque temps encore auprès de son amie convalescente. Les projets d'avenir, on n'en parlait plus. Les superstitions du pays semblaient les étreindre peu à peu. Ils craignaient de se porter malheur ; et le calme paraissait s'être fait sur ces jeunes passions un moment remuées.

Chonchette et Jean ne s'étaient plus retrouvés seuls ensemble : tacitement, ils fuyaient les tête-à-tête, pris tous deux d'un vague besoin de ne pas se replier sur eux-mêmes, empressés autour de Louise... Pourtant leur vie si douce et si calme du château, les promenades au parc, les lectures de l'après-midi, les longues causeries du soir à la veillée, tout cela allait finir bientôt... Le congé de Jean expirait dans quelques jours ; il était rappelé à son nouveau poste au ministère de la marine...

Un matin, comme le déjeuner s'achevait, la lettre était arrivée, avec son coin imprimé et son cachet ministériel. Louise, en reconnaissant l'enveloppe bulle et l'estampille, avait pâli. Elle devinait le contenu et songeait que, si tout s'était passé comme on l'avait prévu, elle aurait reçu cette lettre avec Jean, au cours de leur voyage de noces.

La même idée vint à tous les convives. Jean, un peu gêné, décacheta l'enveloppe et déclara qu'on le rappelait. Il se fit un silence pénible.

Pour le rompre, Mme Bétourné se mit à dire, essayant d'être gaie :

— Que veux-tu, mon cher Jean, voilà les ennuis de la vie d'officier... Servitude militaire ! Mais il n'y a pas trop à se désoler. Tu ne perds pas beaucoup de nos journées communes. Chonchette va bientôt nous quitter pour rentrer à Vernon, et nous-mêmes, dans quelques semaines, nous partons pour les Pyrénées.

Le repas fini, Chonchette entraîna Jean dans le parc.

— Jean, lui dit-elle, quand ils furent seuls, je n'ai que deux mots à vous dire. Après ce que nous avons souffert ensemble, nous pouvons nous parler à cœur ouvert... Je suis décidée à tout pour réparer, autant qu'il est en moi, le mal que j'ai fait involontairement à Louise. Et vous?...

— Vous me le demandez? fit Jean tristement.

— Eh bien! alors, vous comprenez où est notre devoir. Nous n'avons pas le droit de la tuer, je pense. Tout ce qui s'est passé entre nous est oublié, n'est-ce pas?

— Soit, répondit Jean, que voulez-vous que je fasse?

— Écoutez, ajouta Chonchette très bas en se rapprochant du jeune homme... Si vous m'aimez... épousez-la.

Jean ne s'étonna même pas de la forme naïve de cette prière : Si vous m'aimez... épousez-la.

Il serra la main que Chonchette lui tendait.

— C'est juré, fit-il. Dès que le médecin le permettra, elle sera ma femme. Seulement, pensez quelquefois à moi, après...

— Je vous le promets, répondit Chonchette; moi, je n'aurai jamais de mari.

Ses yeux s'étaient voilés d'un peu de tristesse... Elle secoua la tête, comme pour chasser les mauvaises idées, et s'appuyant contre Jean, le front posé sur sa poitrine, elle murmura :

— Jean, mon frère, vous avez le cœur droit, et je vous aimerai toujours. Embrassez-moi.

. . . . . .

Jean partit de Locnevinen quelques jours après, et Chonchette elle-même ne tarda pas à quitter le petit château... M^me^ de Chastellux vint la chercher, sur la prière de M. Ducatel que la goutte retenait alors dans son fauteuil. Les lettres du vieillard se faisaient de plus en plus rares. Dans les derniers jours que Chonchette avaient passés à Locnevinen, elle avait même reçu un mot de Dinah, qui, ne

sachant pas écrire, dictait à la femme de chambre. Il y était dit, à travers l'ambiguïté des phrases, que l'état mental du vieillard ressentait des atteintes de plus en plus fréquentes. Dinah conseillait à Chonchette de ne pas revoir son père en passant par Paris.

Il fut donc décidé qu'elle rentrerait directement à Vernon.

Les adieux furent touchants à la gare de Quimper. Louise serrait son amie contre elle, subitement éplorée, allant jusqu'à lui demander de rester, de ne pas partir... On eût dit que, à voir s'émietter ainsi la petite famille qu'ils avaient formée pendant les temps difficiles, les cœurs de tous se brisaient.

Comme le train sifflait de loin son arrivée et qu'on voyait poindre deux yeux jaunes au ras de l'horizon, Chonchette trouva le courage de dire à Louise :

— Tout est oublié, n'est-ce pas?... C'était un enfantillage de notre part, je te jure. A l'an prochain, ma bien chérie. Jean m'a dit (il n'a pas osé te le dire à toi) qu'il voulait que tu fusses sa femme avant la fin de l'année...

Le train s'arrêtait, emplissant la gare des sourdes trépidations de la machine.

Louise ne protesta pas. Elle eut seulement un petit sourire triste.

— C'est cela, dit-elle. Adieu, mignonne, adieu encore.

Elle l'enlaçait avec passion. Il fallut que Mme de Chastellux les séparât et fît monter Chonchette en wagon.

Presque aussitôt, le train s'ébranla... Des mouchoirs s'agitèrent aux portières, des baisers furent échangés. Et longtemps encore après que rien ne se distinguait plus, à travers l'ombre épaissie, Louise, appuyée sur Mme Bétourné, garda ses yeux fixés obstinément sur le noir paysage où Chonchette avait disparu.

VII

Le sacrifice accompli laisse la conscience en repos, mais non le cœur. Jean l'éprouva quand, revenu à Paris, et les premiers embarras de l'installation surmontés, il se retrouva seul avec lui-même. Il avait loué un petit appartement composé de deux pièces meublées, boulevard de Latour-Maubourg, pas très loin du ministère de la marine où l'appelaient maintenant ses occupations de chaque jour. Quand il eut réglé les questions pratiques d'emménagement et de service, et qu'il se trouva maître de son temps dès cinq heures du soir, il aperçut le vide dangereux, l'inquiétude persistante qu'avait laissés en lui la promesse échappée de ses lèvres, à Locnevinen.

— J'ai promis d'épouser une femme que je n'aime pas, que je n'aime pas comme ma femme, — au moins.

Cette idée le poursuivait, le torturait... Nulle distraction n'en triomphait... Sa pensée le ramenait toujours à ce coin du pays breton où il avait enchaîné sa vie, où sa bonne foi avait été surprise, en quelque sorte, par un besoin irréfléchi de générosité.

Il eut alors des soirées terribles, de celles qui mûrissent dans le cerveau des solitaires, les rêves de folie et de suicide. A peine rentré chez lui, son pardessus et sa canne jetés au hasard sur le canapé et les fauteuils, il s'affaissait sur une chaise devant sa table de travail, sans même avoir le courage d'allumer sa lampe, éclairant seulement d'une bougie la nudité banale des murailles... Tout cet enchaînement de circonstances, ces causes emmêlées comme un écheveau qu'on eût brouillé à plaisir, tout ce qui l'avait acculé à l'impasse où il se trouvait maintenant, pris entre sa parole et son amour, s'évoquait à ses yeux...

La solitude absolue où il vivait aiguisa ses souffrances. Il ne connaissait plus personne au ministère depuis cinq années qu'il avait tenu la mer, touchant terre à peine vingt jours par an sur les côtes de France. Rien n'aigrit, rien ne

rend égoïste et mauvais comme un pareil isolement. Il lui arriva de passer des journées entières sans prononcer une parole. Il s'acquittait de sa besogne quotidienne avec une régularité d'automate, et, le soir venu, il se couchait après un repas de quelques minutes, espérant trouver l'apaisement dans le sommeil.

Mais la nuit n'apportait ni le sommeil ni la paix... Il semblait au contraire que, dans le silence de sa chambre, ses angoisses vinssent l'étreindre plus sûrement, pareilles à des hôtes malfaisants que l'ombre attire... Le fond pervers qui est dans toute âme d'homme remontait à la surface, comme une écume malsaine. Il en arrivait à se dégager par la pensée des liens contractés, à reprendre sa parole... L'image douce et sérieuse de Louise s'effaçait insensiblement de son souvenir : ses pensées, ses désirs allaient chercher une autre image, celle de Chonchette... Comme elle lui avait été vite enlevée, grand Dieu ! et comme c'était une loi douloureusement malfaisante que celle qui les séparait pour toujours !... Des évocations de leurs journées communes passaient devant ses yeux : le rendez-vous dans l'allée des tilleuls, l'instant où leurs mains s'étaient prises, le dernier baiser...

Alors, il se dressait sur son séant, dans l'ombre, les bras tendus vers un fantôme invi-

sible... Où était-elle? Là?... près de lui?... Il croyait la frôler et la saisir, et ses mains se fermaient pour étreindre les frêles poignets, et il respirait l'air à longs traits, comme si les cheveux foncés de Chonchette y eussent exhalé leur arome. Puis, il retombait brisé sur son lit, anéanti, après cette courte hallucination, par la sensation plus poignante de son isolement. Parfois, il se surprenait à errer dans sa chambre, au milieu de la nuit... Debout, il appuyait son front brûlant aux vitres, presque heureux quand il se heurtait dans l'obscurité contre un angle de meuble qui lui faisait mal et distrayait son rêve.

Un moment, il eut l'idée de tout laisser là, de se rembarquer, de reprendre l'errante vie de la mer qui l'avait fait si libre et si heureux pendant de longues années. Être de nouveau courbé sous la discipline du bord, porter la responsabilité de meneur d'hommes, c'eût été, peut-être, une diversion salutaire. Maintenant, au contraire, il vivait la vie lâchée des ministères, les courts labeurs qu'on fait durer une journée, dans un horizon de papiers verts et de bureaux d'acajou. Quelle existence! Et c'était lui, grand Dieu! qui l'avait demandée. Et maintenant même il n'avait plus le droit d'en désirer une autre; son avenir était engagé.

Il l'entrevit, cet avenir... Ils étaient mariés,

Louise et lui ; le sacrifice était consommé. Il n'aimait pas sa femme. Jamais (il s'en rendait bien compte) il n'aurait pour Louise une passion d'époux, et cette idée d'être son mari lui répugnait maintenant comme une sorte d'inceste... Ils étaient mariés... Lui gardait cependant l'amour de l'autre, accru par l'absence et le regret. Et il faudrait continuer à deux cette marche dans la vie, sa bouche démentant sa pensée, et toutes les énergies de son cœur protestant à chaque instant contre ce qui serait son devoir !...

Au milieu de ces angoisses, Jean reçut une lettre de Mme Bétourné, lui annonçant qu'elle et Louise partaient pour le Midi. Elles passeraient par Paris. Pourraient-elles le voir ?

La pensée de cette entrevue fut odieuse au jeune homme. Non, vraiment, il ne se sentait pas capable de la subir. Il préférait se dérober. Il écrivit à sa tante qu'il ne serait pas à Paris au moment de leur passage. Et, de peur qu'elles ne vinssent chez lui, il quitta pour un temps son logement et loua une chambre dans un quartier perdu ; il cherchait à s'effacer ; il eût voulu disparaître tout à fait.

Cet exil dura huit jours. En rentrant chez lui, le cœur tracassé de honte comme un malfaiteur, il trouva un mot touchant de regret de Mme Bétourné. Au-dessous, à l'insu de sa tante, Louise

avait écrit : « Méchant, pourquoi vous cachez-vous ? »

Elle avait deviné !... Quel don mystérieux de seconde vue lui était donc venu ?

Il s'attarda un instant à y rêver, puis s'efforça d'oublier. Louise était loin de lui, il avait pour longtemps le cœur allégé. Sa vie de reclus émoussait, par une action lente et délétère, la sincérité de sa conscience. Il trouva un vague soulagement à se dire que l'exécution de sa promesse était à échéance lointaine ; que jusqu'à cette échéance il n'avait pas lié ses pensées et ses aspirations, et que, sauf l'obligation de tenir sa parole, il s'appartenait après tout.

Il s'abîma dans cette rêverie. Si la peur lui venait de souiller par un désir le souvenir de Chonchette, il s'en allait, il comblait, par des promenades éreintantes, le vide laissé entre les heures de bureau.

Quand il avait ainsi brisé ses muscles, il lui semblait que son esprit s'affranchissait de toute entrave matérielle. L'image de Chonchette s'éclairait, épurée, transparente, pour ainsi dire, dans les abîmes lumineux de son rêve. Il la voyait comme au premier jour où elle lui était apparue dans le salon bleu de Locnevinen, avec sa robe noire, sa petite collerette blanche et la marguerite hâtive qu'elle s'était piquée aux cheveux. Il

fixait son souvenir sur les deux points sombres des yeux, ces yeux dont la profondeur avait quelque chose de surnaturel et de divin.

Un mois s'écoula ainsi. Deux lettres lui parvinrent de Mme Bétourné. Elles étaient très courtes. La seconde contenait quelques mots affectueux de Louise.

Il les lut sans émotion.

Un matin, comme il s'habillait, une idée bizarre lui traversa l'esprit... Elle le saisit si brusquement qu'il s'arrêta demi-vêtu, immobilisé par l'attrait qu'il y trouvait.

— Comment n'y avais-je pas encore songé? murmura-t-il...

Il alla pousser les contrevents de sa fenêtre et resta un instant à aspirer la pureté merveilleuse du matin qui se levait... Puis il hâta l'achèvement de sa toilette, écrivit à la hâte un mot pour le ministère, le fit porter, sauta dans un fiacre, et se fit conduire à le gare Saint-Lazare.

Au moment de prendre son billet, il hésita. Que pourrait-il faire à Vernon, dans cette ville absurde et triste à mourir, depuis dix heures, l'heure à laquelle il arriverait, jusqu'à midi, l'heure du parloir? Et, devant cette toute petite objection accidentelle, sa résolution fut de nouveau ébranlée ; la crainte d'autres empêchements lui vint à l'esprit. Lui permettrait-on là-bas de

s'entretenir avec Chonchette? La dame du parloir le connaissait, c'est vrai, elle l'avait vu, l'an passé, avec Mme Bétourné et Louise. Mais comment l'accueillerait la jeune fille? Ne devinerait-elle pas ce qu'il y avait de faiblesse, de lâche abandon dans cette démarche?

En remuant ces pensées, il sortit de la gare et s'en alla devant lui, à l'aventure. La matinée devenait chaude; les rues avaient ce je ne sais quoi de plus populeux, de plus agité que leur prête un reflet de beau temps. Il marchait depuis dix minutes quand, en relevant la tête, il s'aperçut qu'il était revenu à son point de départ, devant la gare. Le hasard forçait sa décision; son parti fut pris; il se dirigea vers le guichet. Le guichet venait de fermer. Alors, Jean se mit à parcourir lentement le hall d'entrée, — le cœur troublé par de confuses inquiétudes. Il sentait bien qu'il serait lâche jusqu'au bout, qu'il attendrait le train suivant... Autour de lui, des gens allaient et venaient, affairés, bruyants. A travers le désordre apparent des foules, chacun d'eux courait à son but. Jean les regardait. Il se disait que lui seul, dans ce tumulte intelligent, marchait sans savoir où le mènerait sa volonté désorientée. A neuf heures moins dix, le guichet se rouvrit; il s'y présenta le premier, et demanda son billet.

Une fois à Vernon, il se promena quelque temps sous les allées de platanes voisines de la gare ; puis entra dans une église, parcourut les nefs vides, cherchant à gagner midi. En ressortant, il aperçut des gens qui déjeunaient dans un restaurant. Il se rappela qu'il était lui-même à jeun, et tout d'un coup se sentit une fringale singulière. Du reste, sa faim tomba dès qu'il eut touché au premier plat qu'on lui servit. Le temps coulait cependant, avec des minutes paresseusement dispensées ; il se leva et se rendit au couvent. La dame du parloir, M^me^ Armande, le reconnut en effet : il lui parla de Louise comme de sa fiancée ; une maladie imprévue avait retardé leur union ; ils se marieraient au printemps prochain. Il osa ajouter que Louise, en traversant Paris, l'avait chargé de quelques commissions pour son amie.

M^me^ Armande, que Jean avait depuis longtemps séduite par son brillant uniforme et sa politesse d'officier, lui répondit qu'elle prenait sur elle de faire venir Chonchette.

— Mais, ajouta-t-elle, pour éviter les commentaires, vous vous verrez dans le petit parloir voisin de mon bureau, ici, à côté.

Elle y conduisit le jeune homme. Il resta seul quelques instants. Son cœur avait cessé de battre. Il prêta l'oreille. Un pas résonnait sur

les dalles, — Chonchette parut. Elle était très pâlie, et Jean lui demanda tout d'abord :

— Êtes-vous souffrante, Chonchette ?

— Non, Jean, fit-elle en s'asseyant près de lui. Mais pourquoi venez-vous, dites-moi ? Est-ce que Louise serait plus malade ?

Jean souffrit cruellement de cette surprise, si naïvement exprimée. Il balbutia :

— Non... je n'ai pas vu Louise... Elle a passé par Paris pendant une absence que j'avais été forcé de faire. Depuis, je n'ai eu que des nouvelle rassurantes.

— Mais alors ?... questionna Chonchette en le regardant au fond des yeux.

Jean baissa la tête. Dans la pièce voisine, Mme Armande venait d'entrer ; on l'entendait remuer des papiers. Chonchette, qui avait fait le geste de se lever, se rassit.

Un silence pesant s'établit entre les deux jeunes gens. Jean était torturé par la pensée que Chonchette condamnait sa démarche. Alors, il se mit à parler très vite, à raconter ses nouvelles occupations, son installation à Paris, ses travaux. Elle écoutait d'un air distrait, le pied imperceptiblement agité par l'impatience. Et Jean, tout en parlant, la contemplait. Qu'il la trouvait belle malgré l'empreinte que ses douleurs avaient marquée sur sa figure !

Mme Armande quitta le bureau voisin ; Chonchette interrompit Jean.

— Oh ! Jean ! fit-elle à voix basse, que c'est mal ! Je n'aurais pas cru cela de vous !

Jean, que ce reproche atteignait au cœur, lui saisit la main, et pressé de se justifier :

— Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi, murmura-t-il... J'ai fait ce que j'ai pu... C'est vrai... je suis un lâche... Mais ne croyez pas que j'aie repris ma parole... Je ferai ce que j'ai promis... Seulement, j'ai voulu vous revoir une fois, avant...

Chonchette le regarda... Elle lut les tortures de Jean dans ses yeux, et en se repliant sur elle-même elle ne trouva pas sans doute qu'elle eût le droit de le condamner.

Elle lui laissa sa main, et, le front baissé, comme se parlant à elle-même.

— Oui, dit-elle lentement... Dieu nous punira... Nous sommes bien, bien coupables, car vous êtes le mari de Louise, devant Dieu !

Jean pressa plus fort la main de Chonchette... Il n'avait retenu qu'un mot : *Nous* sommes bien coupables !... *Nous !* Elle aussi l'aimait donc encore et souffrait de leur séparation.

Mme Armande rentrait ; Chonchette se leva.

— Partez ! partez !... dit-elle très vite, les

couleurs ranimées sur ses joues... Partez, je vous en supplie.

Et, comme il hésitait, elle l'enveloppa de son regard.

— Je le veux... Rappelez-vous !

Ils se serrèrent la main sous les yeux de Mme Armande, et Jean s'en alla, égaré, courant dans la rue, sans souci de la chaleur... Malgré le peu de durée et le caractère presque douloureux de leur entretien, son âme débordait de joie. Elle l'aimait ! Elle aussi avait eu des heures de lutte ! Il se répétait son dernier mot : « Rappelez-vous !... »

Rappelez-vous ! N'avait-elle pas fait allusion à tous les droits qu'elle avait acquis sur lui, rien qu'en lui permettant de l'aimer. Il se répéta ces mots si simples avec passion. Car il y voyait symbolisés l'alliance mystérieuse de leurs souvenirs, la communion de leurs rêves et de leurs chagrins, — tout le poème de leur amour.

Il arriva à la gare et monta dans le train de Paris qui partit presque aussitôt. L'après-midi, très chaude, faisait planer dans l'air un assoupissement que berçait le roulement continu des roues. Jean ferma les yeux, appuyé dans l'angle du compartiment. Un demi-sommeil le pénétrait, et dans ce sommeil flottaient de consolantes et paisibles images, la revanche des amertumes passées.

Il revint à pied de la place Saint-Lazare au boulevard de la Latour-Maubourg sans que le charme fût rompu.

En rentrant chez lui, il trouva une dépêche sur son bureau.

Avant de l'ouvrir, il ôta tranquillement son chapeau et son pardessus et accrocha sa canne au porte-manteau.

Puis il déchira la bande bleue. Mais brusquement il devint très pâle... La dépêche ne contenait que ces mots :

Grand malheur. Louise morte. Lettre suit.

VIII

Villa des Hêtres, samedi.

Mon pauvre cher Jean, quand tu recevras cette lettre, que ma tante écrit à côté de moi, sans vouloir s'interrompre de pleurer, il n'y aura probablement plus de Louisette. Cette fois-ci, je crois que c'est fini, bien fini... J'aime mieux que tu ne sois pas là, ni ma petite Chonchette non plus... C'est trop triste de désoler ceux qu'on aime. Cher Jean, je t'ai bien aimé.

Ma tante te dira comment depuis deux jours j'ai été reprise de toux qui m'emplissent la bouche de sang. C'est très pénible, je t'assure... Le goût du sang dans la bouche est affreux... Et puis, je ne peux faire aucun mouvement... Pour-

tant je ne souffre pas trop. J'ai eu un grand évanouissement cette nuit... Maintenant, je me sens mieux. Je suis convaincue que je ne souffrirai plus.

Mais je ne veux pas te parler de ces vilaines choses... C'est mon testament que je t'envoie, mon Jean chéri, dans cette dernière lettre. Ecoute-moi bien. Si tu étais là, je te ferais jurer de faire ce que je te dirai... Comme tu es loin de moi, je te l'ordonne. Je suis sûre que tu m'obéiras.

D'abord, je te demande de ne pas m'oublier... Ne passe jamais, mon cher Jean, devant la petite côte de Locnevinen sans entrer un peu dans le cimetière...

Ma tante m'a promis que j'y serais à côté de nos parents de Morland et de La Caze... Je vois d'ici, en fermant les yeux, mon nom sur la pierre : Antoinette-Louise-Colombe de Morland... Je t'assure que, quand on a pensé à la mort pendant trois longs mois, cette pensée n'a pas l'amertume qu'on lui prête d'ordinaire.

Et moi, vois-tu, j'y pense depuis la fin de la crise aiguë que j'ai traversée, à Locnevinen. Pauvre docteur Rozier ! Lui non plus ne s'était pas trompé sur ma guérison. Je vois encore comme il me regardait à table, la dernière fois que nous avons déjeuné tous ensem-

ble. Ce jour-là, j'ai compris clairement ce qui devait se passer. . . . . .

. . . . . .

Quatre heures.

Je reprends ma lettre ; j'ai eu un instant de faiblesse qui m'a empêchée d'en continuer la dictée... Ma tante te racontera tout cela. Moi, j'ai hâte d'arriver à ce qui est important.

Donc, je me rendais bien compte... Seulement, il m'est venu alors une idée que tu trouveras peut-être singulière. J'ai voulu être sûre, en m'en allant, du cœur des deux êtres que j'ai le mieux aimés, Chonchette et toi... Je vous ai laissés vous engager l'un et l'autre, toi à être mon mari, elle à ne plus songer à toi.

Vous l'avez pris, cet engagement, envers la pauvre malade que vous aviez si bien soignée... Je vous en remercie tous les deux. A l'heure qu'il est, c'est pour moi une grande consolation, mon bien aimé Jean, — laisse-moi te le dire, cela ne tire plus à conséquence, — d'avoir été jusqu'au bout ta fiancée.

Maintenant, je vous rends votre parole. Vous m'avez fait moins cruels mes derniers mois... Merci, merci. Je m'en vais ; grâce à Dieu, je ne serai plus longtemps un obstacle à votre bon-

heur... Soyez heureux, vous êtes faits l'un pour l'autre. Comme vous vous aimerez, grand Dieu ! C'est si doux de s'aimer !

Vous vous marierez au printemps. Je le veux ; je vous l'ordonne. C'est mon testament. Ne vous mettez pas dans l'esprit des idées bizarres que, là où je serai, votre affection me rendra jalouse. S'il m'est donné de vous voir, je ne serai heureuse que de votre bonheur...

Cher Jean, je suis bien fatiguée. Adieu ! Je t'embrasse, mon bien-aimé, mon fiancé. Aime-*la* bien. Toi et moi, vois-tu, nous ne nous sommes pas aimés de la même manière... Aime-la comme je t'aimais.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

I

Sept mois environ s'étaient écoulés depuis la mort de Louise de Morland, quand, un matin, M. Ducatel fut surpris de ne point voir entrer dans sa chambre, à l'heure accoutumée, sa vieille servante Dinah. Il l'attendit quelque temps. Puis il sonna. Ce fut la femme de charge qui vint. Elle déclara qu'elle n'avait pas aperçu Dinah de toute la matinée. M. Ducatel pressentit un accident. Il s'habilla à la hâte, et monta à l'étage où couchait la mulâtresse.

Il frappa. Point de réponse.

La porte n'était pas fermée à clé. En entrant, le vieillard vit se détacher sur le blanc des draps la figure de Dinah, devenue couleur de terre.

Il s'approcha. Il secoua la mulâtresse par le bras. Le bras retomba inerte.

Dinah était morte.

Morte subitement, pendant la nuit, de la rupture d'un anévrisme, ce que le médecin appelé en hâte pût seulement constater. M. Ducatel donna des ordres pour que l'inhumation eût lieu le lendemain. Puis il écrivit deux lettres : l'une à Nanette, la femme du régisseur de Soupize, afin qu'elle vînt remplacer Dinah auprès de lui ; l'autre à Chonchette, pour qu'elle assistât à l'enterrement. Le soir, il exigea qu'on le laissât seul dans la chambre mortuaire, et, durant toute la nuit, il veilla lui-même la pauvre femme qui l'avait soigné avec tant d'abnégation.

C'était, cette veillée au chevet de la morte, comme un défi qu'il jetait à sa raison chancelante. Tant de souvenirs, et de ceux qui le mordaient au cœur quand il les évoquait, avaient été communs à lui et à Dinah !... Même, l'humble servante emportait avec elle un secret que nul autre ne saurait jamais. Derrière ce front ridé, exsangue, le mot de l'énigme avait habité. Maintenant c'était fini. Personne ne le dirait

plus, ce mot. La mort avait fermé la seule bouche qui pût parler du passé avec certitude.

Devant ce cadavre, l'inquiétude le ressaisissait. Il se surprit à l'interroger tout haut, comme quand Dinah vivait : « — Voyons, parle, dis la vérité. Est-ce ma fille ? Tu le sais, toi. Juliette ne t'a rien caché. Mais parle donc !... » Hier, Dinah eût répondu avec sa patience ordinaire ; elle eût recommencé l'histoire, cent fois racontée, qui avait le don de calmer le malade : l'histoire des derniers moments de Juliette, de la suprême entrevue de Chonchette avec sa mère, des paroles que celle-ci avait prononcées alors : « — Dis-lui bien que Chonchette était née à une époque où je n'avais pas un reproche à me faire. »

Aujourd'hui, les grosses lèvres grises restaient muettes. Par instants, il semblait à M. Ducatel, en contemplant ce masque étrange, contracté par la brève agonie, qu'il gardait comme un rire ironique. Et le doute lui enfumait de nouveau le cerveau.

Alors il essaya de raccrocher sa conviction à une chaîne de raisonnements. Peu à peu, son rêve s'égarait. Il reparcourait une à une les étapes du passé, qui l'avaient amené à cette fin misérable, séparé de l'enfant qu'il aimait, sous peine de voir sa raison le trahir... Pourquoi la

cruauté des événements l'avait-elle ainsi acculé entre l'isolement et la folie ? Pourquoi cette chute brusque, ce coup de foudre au milieu de sa vie ? Elle s'annonçait si belle, cette vie, à son début. Oh ! les premières années de liberté et de jeunesse, l'insouciance de l'avenir, les heures partagées entre les distractions studieuses et le travail, l'École polytechnique, l'École de Metz ! Était-ce bien le même être que lui, ce grand garçon à moustache noire, à démarche traînante, grand amateur de choses d'art, qui meublait sa chambre d'officier des curiosités découvertes, aux heures de loisir, chez les marchands de la ville et les paysans du voisinage ?

La vision flottante de ces rues étroites où il passait des après-midi de flânerie fructueuse s'évoquent insensiblement. C'est l'échoppe de Justus Libmann ; c'est la librairie du juif Jacob Kahn avec son enseigne en deux langues : « Au lion — *zum Löwe.* » Jadis, il y trouva un Talmud du quinzième siècle.

Puis, voici la vie de garnison, les premières années de cette existence errante, les hasards excitants des campagnes. Il revient capitaine d'Italie, commandant d'Afrique. Son régiment est envoyé à Bordeaux. En onze ans, il a franchi cinq grades ; il est décoré.

A partir de ce point de sa vie, tous ses sou-

venirs se confondent et se concentrent dans un seul... Aussi nettement qu'au premier jour, il la contemple, l'image de cette femme qui s'empara de son cœur avec tant de souveraineté. Il revoit le salon rouge de la rue Daviau, plein du somptueux ennui de ce quartier où se renferme l'aristocratie commerçante de la grande cité girondine. Il a connu le père au cercle, un de ces créoles éternellement jeunes, avec leurs courts cheveux grisonnants, leur moustache coupée à fleur de lèvres laissant voir la bouche rouge et les dents blanches, et leur parler à la fois pressé et enfantin. Bien qu'il ait cinq ans de plus que l'officier, le créole paraît plus alerte et plus jeune ; il n'a pas vécu, comme lui, les années doubles des campagnes. Ils deviennent vite intimes... Un soir, M. de Porry dit au commandant :

— J'ai reçu une bouteille de vin d'Espagne merveilleux. Venez donc en boire avec moi demain matin... Vous me serez très agréable.

M. Ducatel croit encore entendre cette prononciation liquide. « Tiès aguéabe... » Pourquoi, ce jour-là, n'a-t-il pas refusé ? Pourquoi le hasard a-t-il aplani le matin toutes les difficultés de service — et l'heure convenue l'a-t-elle trouvé suffisamment désœuvré pour goûter le plaisir d'un déjeuner hors du mess ?

... M. de Porry le promena près d'une heure

dans sa maison, lui montrant les bureaux du rez-de-chaussée, les chais immenses — qui n'étaient rien, disait-il, à côté de ceux qu'il possédait aux Chartrons, — puis, sur le signal de la cloche, le ramena dans la salle à manger.

L'officier y pénétra à sa suite, et c'est alors qu'il la vit — elle — déjà assise à table, soulevée à peine, quand il entra, par une légère inclinaison du buste.

— Est-ce la femme, la fille ou la maîtresse de Porry? se demanda-t-il tout de suite.

Mais déjà le créole faisait les présentations.

— Le commandant Ducatel; — Mademoiselle Juliette de Porry, ma fille.

On s'assit. Le repas fut d'abord assez silencieux. Le commandant cherchait ses mots et, à mesure qu'ils venaient, il les trouvait d'une banalité stupide.

Juliette, sans prendre elle-même beaucoup de part à l'entretien, fit convenablement, en maîtresse de maison experte, les honneurs de la table, et, le vin d'Espagne ayant remis un peu de courage au cœur de l'invité, elle parut écouter avec intérêt quelques courts récits qu'il enleva avec une certaine crânerie sur le sujet inépuisable de ses campagnes.

Vers la fin du repas, le commandant baissa

les yeux en rencontrant le regard de la jeune fille longuement fixé sur lui...

Et il revint, inventant des prétextes d'abord, puis sans motif, rassuré par l'entière indifférence de M. de Porry qui, du reste, n'était jamais là, passant le jour dans ses bureaux et le soir à son cercle... Juliette, peu à peu, parut prendre plaisir à ses visites. Elle lui dit que ce Bordeaux lui était odieux, qu'elle y trouvait tout le monde stupide, qu'elle regrettait amèrement son couvent de Saint-Pierre, d'où son père l'avait rappelée à seize ans (elle en avait alors dix-huit), et qu'elle mourrait du spleen, si elle y demeurait un an de plus...

Une après-midi, le commandant se trouva, dans le salon rouge, aux pieds de la jeune fille, mordant de baisers la main qu'elle lui laissait avec de légers rires. Comme il s'était dès lors laissé bercer par la pensée qu'elle l'aimait!... Cet amour — le premier qui lui eût pris tout le cœur — avait été pourtant, dès le début, traversé d'anxiétés. Il se trouvait vieux pour elle, chauve avant l'âge, usé par les fatigues de deux guerres... Une fois, Juliette lui avait dit, pensive :

— Êtes-vous plus jeune que mon père?

Pourtant ils s'étaient mariés... Au souvenir de cette possession des premiers mois, le sang

affluait au cœur du vieillard comme à ces jours lointains, et son pouls battait plus vite... Il avait emporté Juliette avec lui, jalousement, à travers l'Espagne et l'Italie; puis, comme le congé pris finissait, il avait donné sa démission pour que rien ne vînt interrompre l'ère voluptueuse de leurs amours... L'avait-elle aimé, vraiment?... Que de fois, depuis quinze années, il s'était posé cette question! Et, chaque fois, il se répondait à lui-même : — Oui, sûrement... Elle a été sincère, — au moins un temps.

Leur lune de miel avait été longue. Las des voyages, ils étaient revenus en Berry, à Soupize... Juliette semblait satisfaite de l'existence paisible qu'ils menaient là, dans une vraie solitude de semaine de noces.

Une nouvelle terrible, qui eût terrassé des esprits libres, les trouva forts de leur amour, serrés l'un contre l'autre pour faire face au malheur. La maison de Porry fut, du jour au lendemain, entraînée dans un krach formidable qui bouleversa, à cette époque, la place de Bordeaux. Le père de Juliette disparut; on prétendit qu'il s'était suicidé. Toujours est-il qu'on ne le revit plus... Le commandant fit honneur aux engagements de son beau-père; sa fortune, quoique diminuée de moitié par ce coup, restait considérable. Ils furent heureux deux ans en-

core... Juliette, à l'annonce de la catastrophe, s'était réfugiée dans l'inépuisable tendresse de son mari, et celui-ci trouva qu'il n'avait pas payé trop cher l'amour accru de sa femme.

Années d'enivrement, trop vite écoulées. Ils ne donnaient au monde que ce que les strictes convenances exigeaient. L'hiver, ils le passaient dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique, l'hôtel morose où la grâce de Juliette se jouait comme un rayon de soleil. Puis, aux premiers jours d'été, on s'en retournait goûter la solitude de Soupize. Là, de rares amis les visitaient, ceux que n'effrayaient pas leur vie silencieuse et le recueillement de la campagne : une vieille tante de M. Ducatel, quelques officiers... Tous ceux-ci grisonnaient déjà, sauf l'un d'eux, beaucoup plus jeune, que M. Ducatel et Juliette appelaient Marcel tout court et que le commandant aimait comme un fils depuis l'époque où, simple lieutenant, le jeune homme lui avait sauvé la vie à Gafsa.

Marcel passait souvent un mois entier à Soupize, vers l'époque des vacances; lui parti, la vie solitaire et douce recommençait pour les époux, qui bornaient volontairement leur horizon aux rideaux de l'alcôve. La tendresse de Juliette restait inaltérée; jamais un dégoût, jamais une lassitude des caresses. C'était elle qui demandait

à M. Ducatel de ne pas inviter trop de gens à Soupize, afin que leur amour eût moins de témoins.

Et tout cela n'eût été qu'une feinte! Toutes ces effusions eussent été jouées! Allons donc! c'était impossible. On ne tient pas un rôle si longtemps sans jamais le démentir. Et la tendresse de Juliette n'avait point été diminuée : elle s'était même accrue après la naissance de l'enfant.

... Au cours de ces réflexions, les heures de la veillée mortuaire s'écoulaient peu à peu. Le jour parut; avec lui, Chonchette arriva. Mme de Chastellux accompagnait la jeune fille, encore sous l'impression de la mort de Louise, et que ce second coup achevait. Chonchette se jeta à genoux au chevet de la morte. Elle embrassa longuement ces joues ridées sur lesquelles la mort jetait des reflets terreux. Son cœur lui rappelait le dévouement ancien de la pauvre femme; avec Dinah, n'était-ce pas toute son enfance étrange, la poésie singulière de ses premières années qu'on allait ensevelir? Et puis, maintenant, son père serait-il aussi bien soigné? Nanette aurait-elle l'abnégation et la fidélité de Dinah, — Nanette, la Berrichonne têtue et raisonneuse?...

Mme de Chastellux et l'enfant menèrent le deuil de la pauvre servante. M. Ducatel avait tenu à ce que les choses fussent largement faites, et la cérémonie ne fut pas sans solennité. Le soir même, Chonchette, les yeux pleins de larmes, le cœur brisé, embrassa son père. Avant de partir, elle fit de longues recommandations à Nanette, qui venait d'arriver, sur les soins qu'elle aurait à donner au vieillard et lui fit promettre de la tenir au courant des événements.

En voyant s'éloigner la voiture qui emmenait Chonchette, M. Ducatel songeait avec anxiété que c'était là le dernier départ pour Vernon. La période des études s'achevait le 15 mars, dans deux mois. Après, elle reviendrait, pour toujours. Et alors, que faire? La garder près de lui? Il ne le pouvait pas : l'expérience douloureuse en avait été faite trop souvent. La renvoyer à Soupize? C'était possible pendant quelque temps... Mais après?

Une seule solution restait acceptable, et cette solution n'avait contre elle que la nécessité de démarches qui répugnaient à M. Ducatel : marier Chonchette.

II

JOURNAL DE CHONCHETTE

Soupize, 18 *mars*.

J'ai toujours trouvé un accord mystérieux entre l'état des choses qui m'environnent et l'état de mon âme. Est-ce que mon âme reflète ces choses? Est-ce qu'au contraire je ne les vois qu'à travers mon âme, sorte de prisme intérieur? Je ne sais... Mais, toute petite enfant, j'étais ainsi... Il n'y a pas, sur les tapisseries de la grande maison, de scène épique ou tendre où je n'aie joué un rôle, en mes songeries d'autrefois. Plus tard, derrière ces vieux murs du cloître de Vernon qui ne m'abriteront plus désormais, j'ai connu des

années monotones comme ce cloître, austères comme lui... Chères années envolées, pleines de silences favorables au rêve comme à l'étude, vous avez été les plus rapides de ma vie; et si Dieu, comme je l'espère, m'en donne à l'avenir de plus positivement heureuses, il ne m'en donnera pas dont le souvenir soit imprégné pour moi de plus de calme délicieux.

Me voici revenue seule dans mon Soupize désert. Ce ne sont plus, comme jadis, les temps de vacances où je pouvais amener Mme de Chastellux avec moi : je suis seule, toute seule.

Quand j'ai de nouveau franchi sa grille, l'immense parc m'a dit :

— Je te reconnais, enfant devenue jeune fille; je te reconnais malgré le deuil que tu portes, et malgré des traces de larmes qui ne sont pas encore tout à fait séchées sur tes joues... Quelles tristesses, quelles joies ces longs mois d'absence t'ont-ils apportées? Pauvre petite amie, tu as souffert, tu as perdu des êtres chéris, et voilà pourquoi tu as pleuré. Et pourtant ces mêmes yeux qui ont versé des larmes me paraissent plus brillants qu'autrefois : j'y vois luire une flamme intérieure que je n'y connaissais point. Oui, tu es changée aussi, tu es une femme... Ne me trompé-je pas? Il me semble qu'il s'est élevé — comme une grande lueur au-dessus de cen-

dres — un espoir rayonnant au-dessus de tes tristesses.

Et moi qui comprends la langue des choses aimées, j'ai répondu :

— Oui, chère retraite, c'est bien Chonchette qui te revient. Toi-même tu n'es plus pareille à ce que tu étais quand je te vis pour la dernière fois. C'était aux mois d'août et de septembre, vieux parc. Tu avais encore aux branches tes couronnes de feuilles ; tes charmilles étaient aussi épaisses qu'un dôme d'église, et pas un rayon ne les perçait... Et que de fleurs sur tes pelouses, et que de chants ailés dans tes taillis !... Ah ! c'étaient des mois de grand soleil, et la petite rivière était tarie sous les ponts. Maintenant, les pleurs de l'hiver l'ont de nouveau gonflée ; elle coule à pleines rives, entraînant des herbes et des branches arrachées. Tes arbres sont presque sans verdure. Un soleil qu'on souffre aisément tête nue passe au travers des charmes défeuillés... Toi aussi, tu portes le poids des deuils de l'année... Et pourtant, toi aussi, tu révèles sous tes dehors attristés des promesses de renouveau. Voici des bourgeons aux branches, voici des pousses d'herbes neuves sur les pelouses... Demain, ce sera le printemps. Vieux parc, qui seras jeune demain, accueille-moi. Comme naguère, cette fois encore, va, je suis toute pareille à toi.

20 *mars.*

Les jours, les jours fuient. Il fallait ce recueillement et cette solitude aux heures que je traverse; car ces heures seront décisives dans ma vie; et celles qui les ont précédées ont été si troublées que j'avais besoin d'un pareil silence pour examiner ce qu'est devenue ma pauvre âme.

Et je feuillette mes souvenirs, parfois dans les pages de ce petit cahier fidèle, parfois, — quand je n'ai pas eu le courage de les y fixer, — dans mon cœur même. Je revis les derniers mois passés à Vernon, les plus douloureux peut-être. Oh! que de fois alors j'ai demandé, passionnément, au bon Dieu de me délivrer de la vie. Quelles tortures de pensées j'ai subies! Lutter sans relâche contre sa propre volonté; se battre avec son esprit qui vous ramène toujours l'image qu'on ne doit plus contempler, se surprendre, tout à coup, l'âme pleine de cette image, est-ce vivre, cela?... Sûrement, il n'y a pas de supplice plus poignant... Et ce supplice, je l'ai souffert Ce n'est même qu'à Vernon, — à Vernon où de pareilles tortures doivent être rares, — que j'ai le mieux mesuré la profondeur de ma plaie;

car, à Locnevinen, le souci de la vie de Louise, l'inquiétude de chaque heure m'avaient ôté la faculté de souffrir pour moi. On dit que, dans les batailles, des soldats blessés à mort marchent encore à l'assaut et ne sentent leur blessure qu'en s'arrêtant.

Oui; moi aussi, la séparation d'avec Jean, que j'ai crue définitive, irrémédiable, me fit seule éprouver combien je l'aimais. Il me venait alors, je m'en souviens, des pensées troubles, que je n'osais m'avouer à moi-même. Je me révoltais contre le sort qui m'arrachait violemment à lui, après m'avoir forcée de le connaître. Au bas d'une des pages de mon petit cahier, je trouve ceci, daté du soir de la visite inopinée que Jean me fit à Vernon.

« Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir pré-
« servée. Vous êtes bon de l'avoir fait venir.
« S'il n'était pas venu, demain peut-être j'allais
« le retrouver. »

Est-ce bien moi qui ai écrit ces lignes?

Maintenant je les désavoue. Mais c'est que maintenant mon cœur est meilleur; je suis meilleure qu'en ce temps-là.

Nous ne valons quelque chose, hélas! que par la miséricorde des circonstances...

... L'heure de ma rédemption, je veux dire l'heure où ma conscience s'est réhabilitée à mes

propres yeux, ç'a été l'heure où j'ai connu la mort de Louise... Nul ne lira ce que j'écris; si je croyais que ces lignes dussent être jamais lues, je ne les écrirais pas, car un indifférent, ou quelqu'un qui me connaîtrait mal, me jugerait cruelle. Pourtant, ce n'est point de la cruauté de dire que la mort d'un être aimé peut nous refaire une conscience... Et c'est ce qui m'est arrivé alors. Mon chagrin d'avoir perdu Louise a été si total, il a si bien bouleversé mon cœur, qu'un cœur nouveau m'est sorti de cette épreuve. J'ai pleuré des larmes saines que je pouvais m'avouer, et qui ont lavé la trace des autres, des larmes perverses.

Chère Louise, chère morte, je te remercie et je te bénis. Tu as toujours valu bien mieux que moi et tu as été, pendant ta vie trop courte, mon ange guide et gardien. Où es-tu maintenant, bien-aimée? Au ciel : mais qu'est-ce que le ciel? Est-ce un lieu d'où nos choses terrestres ne se distinguent plus? N'est-ce pas plutôt un lieu qui est partout, surtout près de ceux qu'on a chéris dans sa vie? Et, tiens, voici que je te sens à mes côtés et que tu me réponds au dedans de moi-même. Ton âme exquise, isolée de ce corps auquel elle avait communiqué sa séduction, m'enveloppe maintenant et me pénètre. Tout ce qu'il y avait de dévoué, d'excellent

en toi, tu cherches mystérieusement à m'en imprégner. Oh! donne-moi, si c'est possible, ta pureté de cœur et ta sincérité. Toi qui en regardant ton âme la trouvais toujours transparente, donne-moi cette innocence sans laquelle il n'est point de paix.

Tu nous as, pauvre chérie, dans un testament touchant, légués l'un à l'autre, Jean et moi. Puisque tu dois être maintenant auprès de lui, comme tu es auprès de moi, apprends-nous à tous les deux à bien nous aimer. Apprends-le-moi, à moi surtout qui ne vous vaux ni l'un ni l'autre. Purifie les tendresses de mon cœur et rends-moi digne de lui.

Et puis, cher ange guide, prie pour nous deux, du ciel où tu es. Notre union, que tu as souhaitée aux derniers instants de ta vie, n'est pas sans obstacles. Il y a encore de l'inconnu dans notre avenir... Eh bien! inspire-nous les résolutions sages, en même temps que les saines pensées. Si je perds de nouveau mon cher Jean, c'en est fini de ma vie, vois-tu. Rien ne me restera plus ici-bas pour m'appuyer. Toi, tu es partie. Mon père est séparé de moi (et plus irrévocablement chaque jour) par la fatalité de notre passé... Jusqu'à ma pauvre servante, ma Dinah dévouée, qui, brusquement, elle aussi, s'en est allée... Tu le vois, je suis toute seule et je

fonde mon espoir de vivre sur la pensée que Jean sera là pour me soutenir.

Même jour, le soir.

Jean est à Locnevinen. Après la mort de notre chère Louise, il a envoyé sa démission au ministère pour vivre auprès de sa tante. Il m'écrit chaque semaine, par l'intermédiaire de Mme Bétourné. Ces lettres sont ma consolation. Il se dit plein d'espoir dans le succès de nos projets, il essaye de dissiper mes appréhensions, et de réchauffer mon courage au feu du sien... Parfois, quand j'ai achevé la lecture d'une de ses lettres, je me prends à espérer aussi fermement que lui.

« Que pouvons-nous craindre, en somme, me dit-il? Votre père, si troublée que soit sa santé pour le moment, n'a jamais, depuis bien longtemps du moins, manifesté contre vous le moindre sentiment de rancune. Vous-même nous le disiez naguère... Il vous éloigne probablement afin de vous épargner la vue de crises si douloureuses pour une fille. Je le comprends. A sa place, j'agirais de même; et, s'il faut tout vous dire, j'admire l'énergie de ce vieillard. Avoir, à son âge, la volonté assez ferme pour se séparer de tout ce qui est vivant, interdire même à un médecin l'accès du tombeau

que l'on a fermé sur soi, c'est le fait d'un homme singulièrement trempé. Mais, s'il vous éloigne, — ce malade, — il vous aime. Vous êtes, j'en suis certain, la seule pensée de sa solitude... Quand vous lui direz : Ce mariage est la condition de mon bonheur, — pourra-t-il refuser d'y consentir ?...

« Comme moi-même, notre tante est d'avis que la première démarche doit venir de vous. Il ne nous connaît pas, nous autres. Il ne sait peut-être pas que j'existe ; le lui avez-vous dit ? Il sait de Mme Bétourné ce qu'on lui en a écrit de Vernon, lorsque vous êtes venue passer quelques jours avec nous. Donc, c'est vous qui devez lui parler la première. Ensuite, forte de votre aveu, ma tante ira demander votre main. »

22 mars.

C'est le printemps, décidément. Des lilas nombreux sont parés de leurs grappes blanches et violettes. Les aubépines des haies montrent les petites têtes blanches de leurs fleurs... Tout à l'heure, en faisant mon tour de parc, je me suis arrêtée soudainement... Au milieu du silence de chapelle qui tombe des voûtes branchues, j'ai entendu, *j'ai entendu* distinctement le bruit du

printemps qui vient. Les arbres craquaient doucement, ils étaient dilatés par l'expansion des sèves intérieures. Les bourgeons s'entr'ouvraient peu à peu sous le soleil devenu plus chaud, et c'était un froissement de petites feuilles remuées au bout des branches... Des insectes — peut-être un peu trop pressés de vivre, hélas ! — avaient profité d'un rayon de soleil pour pousser leurs ailes et danser dans la chaleur toute neuve... Les taillis étaient pleins de bêtes qui détalaient, lièvres, lapins, taupes, que sais-je ? Oui, le parc avait une voix et cette voix disait clairement : Printemps !

J'ai cueilli des lilas à brassées, des violets et des blancs. Mon tablier débordait, et en remontant l'escalier j'en ai semé des bouts de branches presque à chaque marche. Maintenant, ma chambre en est pleine ; sur le bureau de la bibliothèque, dans les vases de la cheminée, il y en a partout... Avec les lilas, avec le printemps, le soleil est entré dans la grande pièce sévère. Est-ce pour cela que je me sens gaie, confiante, presque heureuse, aujourd'hui ? Toujours cet accord singulier entre mon âme et l'âme des choses ! L'avenir se dore comme mon cher parc ; il se parfume comme l'air de ma chambre. Et à présent, ces lignes que je lirai peut-être demain en souriant de leur allure poétique, je les écris avec

une sorte d'exaltation débordante, comme si j'avais besoin de confier ce que je ressens à quelqu'un d'invisible.

— Mon enfant, prenez garde à la poésie !

C'est Mme Armande qui me disait cela parfois.

Même jour, trois heures.

A présent, l'excitation de ce matin s'est envolée, mais non pas le courage et la confiance. J'ai passé de longues heures à réfléchir... Je suis décidée à suivre les conseils de Jean et de Mme Bétourné. Écrire à mon père... Ah ! c'est une lettre embarrassante que celle-là, et je ne sais trop comment je m'en tirerai. Dieu m'aidera.

En ce moment, Catherine, la fille d'Antoine, vient me trouver et me demande si je puis recevoir le père Barraché. Qu'est-ce que le père Barraché? Un fermier dont les fermages sont en retard. Maintenant, on me prend au sérieux à Soupize comme propriétaire. Antoine ne fait plus rien d'important sans me consulter. J'avoue que cela me flatte un peu. J'apprends ainsi mon métier de maîtresse de maison... Il faut être une femme accomplie pour mériter un mari tel que Jean.

Allons, père Barraché, entrez !...

Minuit.

Le sort est jeté.

Ma lettre à papa est achevée.

Remise demain au piéton, vers deux heures, elle partira le soir pour Paris... Mon père la recevra après-demain dans la matinée.

Cette grave chose faite, je me suis sentie délivrée d'un poids bien lourd... Au moment de commencer, l'anxiété m'avait ressaisie... Et puis, je ne sais comment cela s'est fait, les mots sont venus d'eux-mêmes. Il me semble que la lettre touchera mon père et qu'elle le décidera à accorder l'entrevue.

C'est l'âme de Louise, sans doute, qui m'inspirait.

Maintenant, une sorte de chaleur d'espérance me retient éveillée malgré l'heure tardive. Je ne dormirai pas, je le sens... Du reste, il fait une nuit si belle... si belle ! J'ai ouvert la croisée de ma chambre. La tiédeur de l'air est merveilleuse pour cette saison... Comme l'ombre enveloppe et confond les masses d'arbres, on ne se rend plus compte, à cette heure, qu'elles sont presque nues, et l'on se croirait vraiment en plein été.

J'aime, quand tout dort, à m'asseoir sur l'appui

de la fenêtre et à m'adosser à la barre, comme au dossier d'une chaise. En renversant un peu la tête en arrière, je ne vois plus rien que le ciel, une grande coupole criblée de points d'or... Quelques-uns de ces points brillants ont une clarté fixe, comme des yeux ; d'autres scintillent perpétuellement et paraissent de petites veilleuses suspendues à la voûte d'une église. Longtemps j'attache mon regard sur cette immensité lumineuse. Peu à peu, la tête me tourne légèrement, et je me sens envahie d'une espèce d'engourdissement plein de douceur. Il me semble que je ne touche plus du tout notre pauvre globe, et qu'en abaissant les yeux je le verrai rouler au-dessous de moi — tout obscur dans l'abîme bleu.

24 mars, huit heures du matin.

La lettre est à Paris, mais papa ne l'a pas encore.

Dans deux heures au plus tard, il la lira... A moins cependant qu'elle ne se perde en route. Pareille chose se voit tous les jours. Et voici que je me sens prise d'inquiétude. Je songe à tout ce qu'il faut d'efforts concourants, d'accidents évités pour que ces petits papiers qui emportent un peu de notre pensée parviennent à leur

adresse. Entre les milliers et les milliers de lettres semblables qui sont arrivées aujourd'hui à Paris, de tous les points du globe, la mienne, ma pauvre petite lettre qui n'a rien de particulier, qui n'a droit à aucune attention spéciale, réussira-t-elle à se faire jour, à trouver son quartier, sa rue, et le numéro précis de la grande maison?...

Six heures du soir.

Pour me distraire un peu de mes préoccupations, je suis allée, après mon déjeuner, rendre visite à ma voisine, M^me^ Capelle, et j'ai passé chez elle toute l'après-midi. L'excellente femme! Elle habite la campagne hiver comme été, sans autre société que son mari paralysé auquel elle sert de garde-malade depuis vingt ans. Son isolement, son dévouement lui paraissent choses toutes simples, et on l'étonnerait bien, j'en suis sûre, si on lui disait que peu de femmes se résigneraient à vivre ainsi. Elle, au contraire, semble heureuse, et le seul événement qu'elle redoute est la mort de son cher infirme.

J'ai toujours été touchée au fond de l'âme par la vue des êtres qui savent aimer. Enfant, j'adorais ma pauvre Lebhaft parce qu'elle m'attendrissait au récit de ses amours. Et aujourd'hui,

bien que Mme Capelle ne soit ni bien spirituelle ni bien lettrée, je n'ai pas eu auprès d'elle un instant d'ennui. Je la regardais soigner le malade, lui tourner les pages de son livre, — lui porter aux lèvres sa boisson ordinaire, le soutenir quand il voulait faire quelques pas dans la chambre. Et des larmes d'admiration me venaient aux yeux.

Mon Dieu, faites que je sache aimer!

25 mars.

Je ne vis plus.

Je n'ai de goût à rien. L'attente me consume... Si j'ouvre un livre, je ne comprends pas les phrases, et je m'aperçois tout à coup que j'ai tourné cinquante pages une à une, sans avoir aucune idée de ce qu'elles disent. Si je sors du château pour me promener dans le parc, l'idée qu'un mot, une dépêche va peut-être arriver en mon absence me ramène bien vite.

26 mars.

Rien de Paris... rien, toujours rien... Quand Borgest apparaît au bout de l'allée, je devine à sa démarche qu'il ne m'apporte pas la réponse de papa... Et quand Catherine me remet mon « courrier », des lettres d'amies de pen-

sion, un journal de modes, j'ai de mauvaises envies de me mettre en colère et de froisser dans mes doigts tout ce papier indifférent.

27 mars.

Qu'est-ce qui peut retarder la lettre de papa ! Est-il malade ? Prend-il des renseignements sur Jean et sur sa tante ?

Je ne cesse pas de répéter en moi-même: — Mon Dieu ! faites que la réponse arrive !

N'y a-t-il pas un saint particulier pour faire venir les lettres, comme saint Antoine de Padoue pour faire retrouver les objets perdus ?

29 mars.

Rien, rien, rien.

Le temps se rafraîchit. J'ai eu du feu dans ma chambre toute la journée.

31 mars, huit heures du matin.

Si Borgest n'apporte pas la réponse, j'envoie une dépêche à papa pour le supplier de se hâter. C'est très difficile, ici, d'envoyer une dépêche... Il faut qu'un exprès la porte jusqu'à Dun-le-Roy.

Mon Dieu ! que les heures sont longues !

Même jour, une heure et demie.

... Je l'ai !... Je l'ai !...

Et c'est le bonheur qu'elle apporte ! Papa consent à voir Jean et sa tante.

Oh ! qu'il est bon ! que je l'aime !

Il me gronde doucement de lui avoir confié cela si tard. Petite masque ! me dit-il... aurais-je jamais songé qu'elle avait un amoureux !

... Il me semble que j'ai du soleil dans le cœur. Tout à l'heure, j'ai embrassé Catherine, qui a été toute saisie.

III

Ceux que la vie a durement éprouvés n'ont guère de confiance aux sourires de la destinée. Ils la savent adversaire traître — capable de frapper à l'improviste, par derrière. Jean d'Escarpit avait beaucoup vécu en peu d'années. De son passé d'aventures et de traverses, il avait gardé une sorte d'inaptitude à l'espoir.

Aussi, tout en baisant passionnément les pages par lesquelles Chonchette lui apprenait la réponse favorable de M. Ducatel et lui disait sa joie, sa foi dans l'avenir, il se sentait encore, au fond de l'âme, comme un levain d'anxiété. Ce qu'on lui avait conté du vieillard lui revenait à l'esprit et l'inquiétait. En somme, c'était un fou. Folie

intermittente, il est vrai, mais chronique, perpétuellement redoutable.

Mme Bétourné avait meilleur espoir.

— Pourquoi t'inquiéter? lui disait-elle. Puisque ce vieux fou consent à nous voir, c'est qu'il admet en principe le mariage de Chonchette, et là était le point capital. Maintenant, ce qui reste à obtenir est peu de chose : tu n'es pas, que je sache, plus pauvre ni plus déplaisant qu'un autre.

Et, en l'attirant contre elle et l'embrassant, elle ajoutait :

— Tu es même, Monsieur mon neveu, un personnage assez séduisant.

... M. Ducatel avait fixé lui-même la date à laquelle il serait prêt à les recevoir. Jean et Mme Bétourné quittèrent ensemble Locnevinen l'avant-veille du jour convenu, pour se rendre à Paris.

Le petit omnibus du château devait les amener à Quimper. En haut de la côté qui longeait le mur du cimetière, Jean fit arrêter.

— Allons dire adieu à Louise, dit-il.

Ils descendirent, et Mme Bétourné prit le bras de son neveu. Depuis les récentes épreuves qu'elle avait traversées, l'excellente femme avait beaucoup perdu de ses forces. Ils allaient à tout petits pas.

A la porte du cimetière, Mme Bétourné appuya sur le bras de Jean.

— S'il y a une fleur sur la tombe de Louisette, lui dit-elle, c'est que tout ira bien.

Jean sourit faiblement. Ils passèrent la porte. Les tombes, presque toutes très pauvres, s'alignaient régulièrement de part et d'autre d'une allée centrale. Chacune d'elles était entourée d'un petit carré de terre limité par une bordure de buis vert. Des sapins grêles, des lauriers poussaient çà et là... La tombe de Louise était au bout de l'allée, à côté des monuments des Morland et des Bétourné : c'était une simple pierre couchée, avec une croix à la tête, et dessus les noms de l'enfant.

Une profusion de couronnes d'immortelles blanches ne laissaient voir que les premières lettres du nom d'Antoinette.

Ils s'agenouillèrent tous deux et firent une courte prière. Comme ils se relevaient, Jean, du bout de sa canne, montra à sa tante une petite corolle blanche, toute frêle et transparente, qui avait jailli de la terre dure.

— Regarde, fit-il.

Mme Bétourné lui serra la main. Un peu superstitieuse, elle croyait maintenant le succès de leur démarche assuré, puisque la tombe de Louise avait poussé, comme pour leur

répondre, ce petit perce-neige unique, pareil à une étoile.

Jean se baissa, cueillit la fleur et la mit sur sa poitrine.

Le voyage s'acheva sans incidents et le lendemain ils arrivèrent à Paris où Jean, en prévision de leur séjour, avait gardé son pied-à-terre du boulevard de Latour-Maubourg.

Le jeune homme connaissait bien le chemin de la *grande maison*. Souvent, pendant les mois mauvais passés à Paris, après son départ de Locnevinen, il avait choisi pour but de ses promenades ce coin du faubourg aristocratique, et il conservait au fond des yeux l'image de la haute bâtisse, enceinte de murs sans ouvertures, devant laquelle le passant s'arrêtait malgré lui, se demandant par où on entrait là-dedans.

Il ne put se défendre d'un sentiment d'anxiété, quand le fiacre qu'il avait pris avec M^me^ Bétourné enfila la rue Saint-Dominique. Il songeait que dans quelques minutes il allait se trouver face à face avec le vieillard qui était l'âme étrange de cette demeure.

Il demanda à sa tante :

— Comment se fait-il que dans la famille de Chonchette il ne se soit trouvé personne pour enfermer ce fou ?

— Oh ! la famille de Chonchette, répliqua

Mme Bétourné, elle est bien réduite aujourd'hui. Du côté de M. Ducatel, une ou deux tantes en Berry, et c'est tout. Encore est-il brouillé avec elles, je crois. Quant à la mère de Chonchette, c'était, tu le sais, une créole de la Martinique; elle n'a, dit-on, survécu que peu de temps à la naissance de sa fille. En tout cas, de ce côté, les relations de famille ont entièrement cessé. Voilà pourquoi, peut-être, M. Ducatel n'a jamais été mis dans une maison de santé, faute de quelqu'un pour l'y conduire.

— Et c'est à ce fou, répliqua Jean, que nous allons demander son consentement? Mais c'est nous qu'il faudrait enfermer, en vérité!

Mme Bétourné haussa les épaules.

— Que veux-tu? il le faut bien. C'est le père de Chonchette, et tant que la loi le considère comme jouissant de ses facultés, nous ne pouvons pas nous passer de lui. Du reste, pendant les intervalles de ses accès (qui sont heureusement assez rares), ce fou est, paraît-il, un esprit de haute portée, d'une urbanité exquise avec cela, un charmeur, enfin. Espérons que nous le prendrons dans un de ses bons moments.

Le fiacre venait de s'arrêter, rue de Varennes, devant une habitation à deux étages, d'apparence modeste. Toutes les fenêtres en étaient closes : close aussi la petite porte. Cette porte

était la seule qui donnât accès dans la grande maison, dont la façade regardait la rue perpendiculaire (rue Saint-Dominique). Le coup de marteau éveilla des résonnances lointaines. Après quelques instants d'attente, les deux visiteurs entendirent des pas traînants qui s'en venaient.

C'était Nanette. Son premier mouvement, à la vue de Jean et de sa tante, fut de repousser la porte sur eux. Mais Jean était déjà dans la place. Il écarta doucement la vieille, et Mme Bétourné entra à son tour.

Nanette grommelait.

— C'est bien ici que demeure M. Ducatel? fit Jean. Est-il visible?

— Non, répondit la Berrichonne, il n'est pas visible. Qu'est-ce que vous lui voulez d'abord, à Monsieur? Il ne vous connaît pas.

— Si... il nous attend, au contraire. Voulez-vous aller le prévenir que Mme Bétourné est là avec son neveu?

— Non, fit encore la vieille.

— Pourquoi cela, ma bonne femme? demanda Mme Bétourné, souriant malgré elle de cet accueil.

— Parce que Monsieur ne veut pas qu'on le dérange. Ça lui fait mal, et après c'est moi qui pâtis... Ainsi, il vaut mieux vous en aller tout de suite. Ce n'est pas la peine d'essayer.

Jean eut une idée.

— Voyons, Nanette, fit-il, soyez complaisante. Nous venons de la part de M^lle^ Chonchette. Elle sera fâchée contre vous si vous nous empêchez de voir son père.

Nanette, surprise de s'entendre appeler par son nom, regarda les deux étrangers avec défiance.

— Si vous venez de la part de Mademoiselle, dit-elle après un silence, c'est différent. Peut-être bien que ça n'est pas vrai, du reste, ce que vous me dites là. Enfin, attendez, je vais voir Monsieur.

Elle monta l'escalier. Restés seuls dans le vestibule, Jean et sa tante échangeaient leurs impressions à voix basse.

— Quel intérieur ! dit M^me^ Bétourné. Entre ce fou et cette vieille, songe à ce que serait la vie de notre Chonchette ?

— Ressens-tu, répondit Jean, la même impression que moi ? Depuis que nous sommes entrés ici, il me semble que nous avons laissé le monde derrière la porte, et que, passé le seuil de cette maison, la vie est suspendue...

La voix de Nanette tomba du haut de l'étage.

— Vous pouvez monter... Monsieur attend.

Ils montèrent l'escalier, un large escalier à boiseries sculptées. Des tapisseries à personnages couraient le long des murs. Nanette attendait

sur le palier. Elle les conduisit à travers plusieurs pièces mal éclairées jusqu'au vestibule de la chambre de son maître. C'était là que jadis, quand Chonchette était toute petite, elle s'arrêtait le matin, anxieuse, n'osant frapper.

La porte, cette fois, s'ouvrit d'elle-même. Le grand vieillard apparut, très soigné, linge éblouissant, redingote noire flottante, large pantalon gris.

— Madame, fit-il en s'effaçant contre le chambranle pour laisser passer les visiteurs, veuillez m'excuser, et vous aussi, Monsieur, si je vous reçois dans mon cabinet de travail. Vous pardonnerez à un malade qui ne sort guère plus de chez lui.

Il les introduisit dans la grande pièce où les fenêtres cintrées, avec leurs rideaux presque tirés, n'envoyaient qu'une faible lumière. Quand on fut assis près du bureau encombré de papiers et de livres, il y eut quelques instants de silence.

Un peu troublée, M^me^ Bétourné se décida à entrer en matière.

— Mon Dieu, Monsieur, fit-elle, vous n'ignorez pas ce qui nous amène. Nous venons vous demander de prendre une décision qui importe fort au bonheur de notre chère Chonchette.

Elle s'arrêta, par sa propre voix. Jean, dont les yeux s'accoutumaient à la demi-obscu-

rité de la chambre, sentait le regard de M. Ducatel attaché sur lui avec une fixité obsédante.

Mme Bétourné reprit :

— Vous savez, Monsieur, que j'aime cette enfant comme ma propre fille. Mme de Chastellux, en qui vous avez pleine confiance, je le sais, n'a pas été sans vous raconter quelle vie de famille nous menions à Locnevinen, quand vous avez bien voulu nous la confier...

Elle s'interrompit brusquement, toute saisie. Un éclat de rire strident, singulier, presque *pas humain*, avait accueilli ses dernières paroles. Elle regarda autour d'elle avec terreur. Jean, lui aussi, prêtait l'oreille. Était-ce M. Ducatel qui avait ri? Le rire sonnait comme une ventriloquie bizarre, qui faisait hésiter. Dailleurs, le grand vieillard était toujours assis à la même place et semblait n'avoir rien entendu.

Jean, voyant sa tante muette de peur, voulut tenter de sauver la situation. Il pensa que les excentricités de M. Ducatel ne devaient pas arrêter les gens avertis et reprit à son tour d'une voix nette et décidée :

— Oui, Monsieur, croyez que c'est seulement après de longs mois que je me suis cru digne d'aspirer au bonheur de donner mon nom à Mademoiselle votre fille. Si vous voulez bien consen-

tir à notre union, je vous jure que ma vie entière sera consacrée à la rendre heureuse...

Le même rire grinçant de ventriloque lui coupa la parole. Cette fois, il n'y avait pas de doute, c'était bien M. Ducatel qui avait ri... D'un mouvement automatique, il se leva et vint regarder Jean de près, dans les yeux... Puis, passant devant les deux visiteurs stupéfaits, il alla tirer les rideaux d'une des fenêtres. La lumière entra largement... M^me^ Bétourné se serrait contre son neveu, prise d'effarement à la vue de ce grand vieux dont les yeux rayonnaient la folie et qui s'en revenait vers eux.

— Jean, fit-elle à mi-voix, appelle quelqu'un, je t'en supplie...

— Pourquoi appeler? répondit celui-ci sur le même ton. N'aie pas peur. Il n'y a pas de danger, et d'ailleurs je suis là.

M. Ducatel était revenu, les bras croisés, se planter debout devant Jean. Le jeune homme se leva aussi, se préparant à le maîtriser, s'il tentait quelque extravagance.

Le vieillard dit simplement :

— Alors, vous êtes Jean d'Escarpit?

— Mais, répliqua Jean, c'est en effet mon nom. C'est du moins celui que j'ai acquis le droit de porter depuis la mort du comte de La Roche-Boët d'Escarpit, mon oncle.

— Tu mens, misérable, cria le fou, en frappant le plancher avec la chaise qu'il tenait à la main et qui se brisa du coup. Tu mens, qu'est-ce que tu reviens faire ici? Il y a treize ans que tu avais disparu... Laisse-moi en repos. Les morts sont morts, va-t'en.

Epouvantée, Mme Bétourné se cramponnait au bras de Jean. Celui-ci tenta encore une fois de se faire entendre.

— Monsieur, écoutez-moi, vous vous trompez — vous vous trompez... Je suis M. Jean de Morange d'Escarpit qui vous demande l'honneur d'être votre gendre.

A ces mots, la figure du vieillard prit l'expression d'une terreur extraordinaire. Il recula jusqu'à l'angle que le grand bureau formait avec le mur, les yeux dilatés, les lèvres tremblantes.

— Ah! murmura-t-il, assez... Je ne veux pas entendre ta voix... elle n'a pas changé, tais-toi... Qu'est-ce que tu dis donc?... Qu'est-ce que c'est que ce d'Escarpit que tu as ajouté à ton nom?... Tu t'appelles Marcel de Morange... Crois-tu que je ne te reconnaisse pas?

— Marcel de Morange?... fit Jean en se tournant vers Mme Bétourné qui était tombée dans un fauteuil à demi défaillante... Ce fou a connu mon père?...

M. Ducatel s'était rapproché du jeune homme,

et d'une voix qui sifflait entre ses dents, il lui disait :

— C'est bien, je comprends... Il faut recommencer... Soit ! Je veux bien... J'ai trop souffert... Au moins après, tu ne me tourmenteras plus : je ne verrai plus tes yeux, — toujours !... C'est toi qui fais que je suis fou. Je te tuerai, misérable !...

Et, pris d'un subit accès de frénésie, il se précipita sur Jean d'Escarpit, le poing levé pour frapper. Lui ne bougea pas ; il resta debout, les bras croisés.

Mais, comme il allait abattre son poing fermé, le vieillard chancela, ses yeux s'injectèrent, une écume grise moussa au coin de ses lèvres ; il tournoya sur lui-même et il allait s'écrouler sur le plancher si Jean ne l'eût reçu dans ses bras.

Il porta sur le lit ce corps raidi. Le visage se contractait, les yeux étaient fixes et sanglants.

M^me^ Bétourné revenait à elle.

— De grâce, sonne maintenant, je t'en supplie, fit-elle ; appelle quelqu'un... Nous ne pouvons pas rester ici.

— Quelle catastrophe ! murmura Jean, en secouant violemment le cordon de la sonnette. Voilà notre bonheur compromis, irrémédiablement peut-être, parce que ce fou s'est imaginé je ne sais quoi en me voyant.

Nanette, qui entrait sur ces mots, devina tout d'un coup d'œil. Elle ne parut point trop surprise, et, s'approchant de son maître, lui déboutonna rapidement son gilet et lui tamponna légèrement le front avec une serviette mouillée.

Les yeux perdirent leur expression de fixité et, brusquement, se fermèrent. Les mains eurent un vague mouvement.

— Allons, en voilà pour quinze jours, grommela la vieille. Vous aviez bien besoin de le rendre malade, vous, aussi... Allez-vous partir, maintenant?...

— Est-ce grave? demanda Mme Bétourné sans s'inquiéter de ses récriminations. Avez-vous besoin de nous?

— J'ai besoin que vous nous laissiez... Vrai, Madame, reprit Nanette plus doucement, il ne se calmera pas, tant que vous serez ici.

Mme Bétourné se décida,

— Viens, Jean, fit-elle... Nanette, vous nous chassez, vous serez responsable de ce qui pourra arriver.

Ils quittèrent la chambre et, un instant après, se retrouvèrent dans la rue. Ils se demandaient s'ils ne s'éveillaient pas d'un rêve.

— Cher Jean, courage ! fit Mme Bétourné, en prenant les mains de son neveu. Ce n'est pas le dernier mot qui vient d'être prononcé.

Jean secoua la tête. Puis, comme s'il se fût répondu à lui-même :

— Vois-tu, tante, j'ai beau faire, j'ai peur de l'avenir. Il y a quelque chose de mystérieux qui plane sur nous tous; et je devine qu'un ennemi acharné, insaisissable, se placera toujours entre Chonchette et moi.

— Que veux-tu dire? demanda Mme Bétourné.

— Je ne veux rien dire de précis; je ne sais rien. Mais que puis-je imaginer en entendant le nom de mon pauvre père se mêler inopinément à tout ceci? M. Ducatel l'a donc connu?

Mme Bétourné restait silencieuse. Tous deux descendaient lentement la rue Saint-Dominique.

Jean reprit :

— Enfin, comment est-il donc mort, mon père? Est-il vrai, comme on me l'a toujours dit, qu'il s'est tué d'une chute de cheval?

Mme Bétourné hésita un instant. Puis elle répondit à voix basse :

— Non!

— Et alors? demanda Jean anxieusement.

— C'est une chose terrible, mon enfant, murmura Mme Bétourné, et que j'aurais voulu ne jamais te révéler. Mais, à présent, il est indispensable que tu saches la vérité. Ton père est mort, tu ne l'ignores pas, quand tu étais encore

tout petit. Il ne s'est pas tué dans une chute de cheval. Il s'est... il s'est suicidé !

Ne me demande pas pourquoi, ajouta-t-elle vivement, en répondant à un geste de Jean. Sur l'Évangile, je te jure que je n'en sais rien. — Une seule personne a connu le mot du secret : ta grand'mère paternelle, Lucienne de Morange. Quant à Jeanne, ta mère, elle sut également la vérité, au moins en partie. C'est même un entretien entre elle et Lucienne, que je surpris un jour, bien malgré moi, qui me fit concevoir les premiers soupçons... D'ailleurs, je ne me souviens pas que Jeanne ait jamais fait allusion au passé, me sachant présente : elle semblait même éviter de prononcer le nom de ton père. C'est elle, paraît-il, qui avait déterminé ton oncle, le comte de la Roche-Boët d'Escarpit, à te léguer son nom, et qui avait fait les démarches nécessaires pour que ce legs eût son effet. C'est elle qui, le comte une fois mort, vendit le château de la Roche, où tu étais né. Quel fut le motif de cette double décision, à laquelle Lucienne semble avoir donné son aveu, ou du moins ne s'être pas opposée ? je te le répète, je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'après la vente de la Roche, ton aïeule vint demander à ma mère, pour elle et sa belle-fille, l'hospitalité dans notre modeste maison de Locnevinen. Lucienne et ma mère étaient

cousines germaines, et, de plus, amies d'enfance. La vie les avait séparées, le malheur qui atteignait l'une d'elles les rapprocha; et je n'ai pas besoin de te dire comment ta grand'mère fut accueillie.

Depuis, la mort a cruellement frappé notre famille, et les deuils se sont succédé avec une rapidité effrayante. Ma mère partit la première; puis Lucienne. Le choléra de 1865 éclata, ravagea le village et le château. Ta mère, la mère de Louise succombèrent. J'étais veuve depuis longtemps; Lucienne t'avait légué à moi : ta vie continua à Locnevinen, à côté de notre pauvre Louise, — comme auparavant.

Jean songeait.

— C'est étrange, murmura-t-il, tout ce passé! Mais rien là-dedans n'explique comment mon père a connu M. Ducatel.

— En somme, répondit M^me^ Bétourné, voici peut-être l'explication. Marcel est mort en Berry. Tu sais, d'autre part, que Chonchette a passé ses premières années dans ce château de Soupize, qui est en Berry aussi. Là, peut-être, M. Ducatel et ton père se sont rencontrés, et comme la mort de Marcel a jeté la consternation dans le pays, il est possible que ce souvenir, rappelé au fou par ta ressemblance avec ton malheureux père, lui ait troublé momentanément la raison.

— Je lui ressemble donc? questionna Jean.

— Personnellement, je n'ai pas de souvenirs à ce sujet. Rappelle-toi que je n'ai jamais connu ton père.

— Et tu n'as pas vu un seul portrait de lui?

Mme Bétourné hésita quelque temps à répondre. Elle dit enfin :

— Si... Tu connais bien l'appartement qu'occupait Lucienne à Locnevinen? Il se composait de cette grande chambre que vous appeliez la « chambre grise » quand vous étiez petits, Louise et toi, et d'une petite pièce contiguë...

— Oui, fit Jean. Je me souviens en effet d'une porte qui donne dans la chambre grise. Mais je ne l'ai jamais vue ouverte? Où donc en est la clef?

Mme Bétourné répondit :

— Écoute... Lucienne avait coutume de la porter sur elle. Personne ne pénétrait dans cette petite pièce, sauf elle-même et sa femme de chambre. Peu de jours avant sa mort, elle me fit appeler et m'y emmena. Je vis qu'elle y avait fait peu de changements. Seulement au-dessus du prie-Dieu où elle s'agenouillait de longues heures, elle avait accroché un grand crucifix, et le portrait de son fils Marcel.

— Et que te dit-elle?

— Comme à une sainte qu'elle était, — le pressentiment de sa fin lui était venu .. Elle me remercia de l'hospitalité qu'elle avait reçue à Locnevinen : elle me recommanda Jeanne, sa belle-fille, irrémédiablement malade, et toi, mon ami... J'avais les larmes aux yeux. Elle ajouta : « Ma chère enfant, je sais que tu as pénétré le douloureux secret de la mort de Marcel. Ne t'en défends pas! j'en suis sûre. Eh bien! ce secret, je ne t'impose pas de ne le révéler jamais : je ne me reconnais pas le droit de te fixer des prescriptions posthumes, pour des événements auxquels je ne serai pas mêlée. Garde cependant le silence, à moins que ces événements même ne forcent ta discrétion. Épargne à Jean, quand il sera un homme, des recherches stériles sur un passé qui ne peut pas être réparé. Je dis que ces recherches seraient stériles; sois-en convaincue. Jeanne, pour des motifs qu'elle a jugés légitimes, a détruit tout ce qui eût pu servir d'indice. Et cette chambre même, où j'ai conservé les dernières reliques de mon fils, ne contient que le portrait de Marcel et les vêtements qu'il avait le jour de sa mort. Voilà tout. » Je me jetai en pleurant dans les bras de Lucienne. Elle me tint longtemps embrassée en murmurant : « Pauvre enfant! pourvu que Dieu ne te mêle pas, dans l'avenir, à nos tristesses! »

— Et ce portrait, ces vêtements, interrompit Jean, que sont-ils devenus?

— Ils sont encore à Locnevinen. Peu de jours après l'entretien que j'avais eu avec Lucienne, elle s'éteignit doucement au milieu de nous. Ah! cette fois-là, j'ai vu la fin d'une grande chrétienne, je puis le dire... Tu sais que c'est une coutume de nos contrées de vêtir les morts avant de les ensevelir. La clef du petit oratoire de Lucienne, cette clef dont elle ne se séparait point, fut-elle enfermée ainsi, par mégarde, dans son cercueil? Je le crois, car je ne l'ai plus retrouvée. J'ai cru voir là le signe d'une volonté providentielle, et j'ai laissé close, depuis lors, cette porte que la Mort avait fermée. Toi qui me connais, mon cher Jean, cela ne te surprendra pas de moi, j'en suis certaine. Tant que je serai maîtresse de Locnevinen, on n'ouvrira point l'oratoire de Lucienne. Et du reste tu sais maintenant qu'on n'y trouverait aucun indice.

Jean ne répondit pas.

Tout en conversant, ils avaient atteint l'esplanade des Invalides. Ils la traversèrent sans échanger une parole.

Ce fut M^me^ Bétourné qui, la première, demanda :

— Qu'allons-nous écrire à Chonchette?

Jean réfléchit.

— Nous lui dirons la vérité, fit-il, en la rendant le moins douloureuse possible à sa piété de fille. Mais je suis d'avis qu'il ne faut pas, au récit que nous allons lui envoyer, mêler le nom de mon père. Attendons qu'un peu de lumière se fasse. N'est-ce pas ton avis ?

Mme Bétourné fit un signe de tête affirmatif.

Lorsqu'ils atteignirent la maison du boulevard de Latour-Maubourg, Jean regarda sa tante, et avec un sourire navré :

— La fleur de Louise nous a trompés, murmura-t-il. Nous n'avons pas réussi.

— Pourquoi aussi, répondit Mme Bétourné, pourquoi l'as-tu cueillie? Cela nous a porté malheur.

IV

Depuis qu'un mot de Jean lui avait annoncé le résultat de son entrevue avec M. Ducatel, Chonchette, si elle souffrait davantage, voyait au moins plus clair dans son âme : l'instable équilibre qu'elle avait réussi à y maintenir depuis la mort de Louise s'était soudain rompu.

Sa conscience, délicate, inaccessible aux compromissions, lui disait clairement : Tu aimes ton père ; tu dois l'aimer. Non pas seulement quand il cherche à te faire heureuse ; mais aussi quand il te tourmente inconsciemment. Ce père est un malade, deux fois digne de pitié. Ses bizarreries sont l'effet d'anciennes souffrances, auxquelles toi-même, Chonchette,

tu n'es pas étrangère. Il ne t'est donc pas permis de le condamner, même quand sa volonté, désorientée, fait obstacle à ton bonheur. Seulement, tu as le droit de défendre ce bonheur — et de ton mieux.

La conclusion, c'est qu'il ne fallait pas s'en tenir à ce qui était fait, c'est qu'il fallait à tout prix tenter une nouvelle démarche auprès de M. Ducatel. La première ne comptait pas. Un accès de folie n'est pas une réponse, bonne ou mauvaise. L'épreuve était à recommencer, voilà tout.

D'après une récente lettre de Nanette, le vieillard allait mieux. Après six jours de délire, le calme s'était, comme toujours, subitement refait, et la raison avait lui de nouveau dans ce cerveau ravagé. Chonchette prit la résolution d'attendre encore un peu de temps. Quand la santé du malade serait tout à fait raffermie, elle ferait sa suprême tentative. Oui, elle-même irait se jeter aux pieds de son père.

Et s'il refusait? Alors, elle le sentait, ce serait pour elle fini de vivre. Elle écrirait à Jean, elle le supplierait de ne plus songer à elle; et elle s'enfuierait à Vernon afin de ne le revoir jamais. Car le revoir — (elle se l'avouait avec un trouble humiliant pour son orgueil et délicieux pour son amour) — le revoir, c'était se donner à lui.

N'avait-elle pas naguère écrit spontanément ces lignes sur le petit cahier confident de ses pensées :

— Mon Dieu ! je vous remercie de l'avoir fait venir, sans cela demain peut-être j'allais le retrouver.

Et, depuis, que de nuits elle avait rêvé qu'il était là et qu'elle le suivait ! Il faudrait donc avoir le courage de ne pas risquer cette épreuve, et vaillamment dire adieu à l'ami sans le revoir. Elle vivrait à Vernon dans l'amertume de son sacrifice, fermant sur elle les portes de ce cloître, comme celles d'un tombeau.

Au prix de ces réflexions, Chonchette conquit quelques jours de tranquillité résignée. Une nouvelle lettre de Jean, datée de Locnevinen, vint à l'improviste la bouleverser. La voici, dans sa brièveté qui lui parut inexplicable :

« Votre père m'écrit lui-même pour demander à me voir une seconde fois. Je pars à l'instant pour Paris. Vous connaîtrez, dès que ce sera possible, le résultat de l'entrevue. Espérez, et priez pour nous ! »

Ainsi, la deuxième tentative qu'elle voulait provoquer, s'imposait d'elle-même. Quelle en serait l'issue ? Et quand cette issue lui serait-elle connue ? Comme pour rendre plus obscur le problème, la lettre de Jean, écrite et envoyée à

la hâte, au moment de son départ sans doute, ne portait pas de date. Chonchette chercha à déchiffrer l'estampille de la poste ; elle était illisible.

Il n'existe point pour le courage de dissolvants plus puissants que l'attente et l'incertitude. Les gens de guerre le savent : on ne peut faire aucun fonds sur le moral d'une troupe qui a passé huit jours sous l'imminence d'une attaque... Chonchette avait reçu la lettre de Jean, le matin. Toute la journée s'écoula pour elle dans un état d'énervement voisin de la fièvre. Le soir, épuisée par le piétinement de sa pensée, elle se retira dans la bibliothèque contiguë à sa chambre, et s'abîma dans un fauteuil, cherchant vainement à se recueillir. Elle ne retrouvait plus rien en elle-même de la Chonchette courageuse qui, les jours précédents, regardait en face le sacrifice et se croyait maîtresse de son cœur. Un phénomène fréquent de surexcitation nerveuse s'accomplissait en elle : elle assistait comme dédoublée dans sa personnalité au défilé désordonné de ses pensées.

— Je n'espère rien... Cette seconde tentative n'aura pas de résultat. Encore une scène comme la dernière. Un nouveau choc pour le cerveau de mon père, voilà tout. Et après, ce sera fini. Je ne pourrai plus être à Jean, jamais. Et cependant,

il faut que je sois à lui. Est-il raisonnable de sacrifier notre bonheur légitime à une bizarrerie de malade?... Jean laissait pressentir dans une de ses lettres qu'il me demanderait, à la dernière extrémité, d'user des moyens que nous prête la loi...

A ce point de ses pensées. Chonchette, effrayée, s'arrêtait. Non! elle ne ferait pas cela, bien sûr. Ce n'était pas elle qui rendrait plus humiliée, plus tourmentée, cette fin d'une vie que le malheur avait traversée et déviée; elle qui afficherait à tous les yeux le douloureux secret de sa famille. Mieux vaudrait de toutes façons attendre encore. La solution viendrait peut-être, le temps aidant.

— Dieu nous secourra. Il me rapprochera de Jean légitimement.

Elle dit cela tout haut dans le silence. Puis, comme les pensées de révolte contre l'autorité de son père, qui avaient un instant bourdonné dans son cerveau, lui faisaient horreur, elle chercha à s'en distraire en rêvant que les obstacles s'aplaniraient, qu'elle serait la femme de Jean. Rêve qu'elle se défendait d'ordinaire, sans trop s'avouer pourquoi. Cette fois, elle l'accueillit, elle s'en enveloppa. Elle se livra à la dangereuse conquête des souvenirs, contre laquelle son énervement l'avait désarmée. Elle pleura doucement

en songeant à ce pauvre amour sur lequel avait plané l'ombre d'un deuil.

Les yeux de Chonchette s'étaient clos, comme pour retenir son rêve. Peu à peu, du trouble où les heures d'attente avaient mis ses nerfs, s'élevait, telle qu'une vapeur, un alanguissement singulier. Il lui sembla que ses membres tremblaient légèrement... Des frissons lui coururent à fleur de peau sur tout le corps. Puis, elle sentit poindre au fond d'elle-même une émotion qui, d'abord à peine perceptible, s'accrut, s'exaspéra au point de devenir intense et exquise, tandis que l'image de son fiancé s'évoquait devant ses yeux fermés avec une telle netteté qu'elle murmura, haletante :

— Oh ! Jean, oh !...

... L'instant d'après, elle se relevait, un peu confuse. Un abattement l'envahissait, non sans charme ; elle se rapprocha de la fenêtre, laissée ouverte, pour que la fraîcheur de la nuit vînt baigner ses tempes chaudes. Cette nuit était douce, l'air imprégné de ces odeurs subtiles qui décèlent le sourd travail des germes, à la veille du printemps.

Dans la chambre, au fond de l'âtre, une bûche chargée de cendres achevait de se consumer.

Chonchette se pencha à la fenêtre. A travers

l'ombre piquée d'étoiles qui enveloppait le parc et la campagne, ses yeux cherchaient encore quelque chose, — le messager attendu. Pourtant, elle pensa qu'il ne viendrait plus aujourd'hui, que c'était fini jusqu'à demain. Elle promena sur l'horizon un regard de regret. Du ciel opalin tombait comme une clarté de veilleuse, discrète et partout diffusée. Un amoncellement d'ombres se massait du côté des charmilles; en face, au bout de la pelouse, qu'un ruisseau coupait, des silhouettes noires de peupliers, absolument immobiles, jalonnaient la route qui, de ce côté, longeait le parc. Au château, tout bruit, toute lumière s'étaient éteints. Parfois, le roulement d'une carriole écrasait le gravier de la route, derrière le rideau des peupliers. Au loin, — dans quelque ferme, — un chien lançait à la nuit de longs abois continus.

Le calme de cette nuit de printemps était délicieux, et Chonchette éprouvait une vague jouissance à se sentir seule éveillée au milieu du silence et du sommeil universels. Un long arpège mélodique la tira de cette extase; c'était la porte de la grille du parc qui s'ouvrait. Qui donc pouvait entrer à cette heure?... Elle entendit un pas résonner dans l'allée qui reliait la grille au château. Puis il lui sembla qu'elle distinguait quel-

que chose de sombre, un point plus noir qui tachait la nuit et se déplaçait. Elle commençait à être inquiète... Pourquoi laissait-on ainsi la grille ouverte, du soir au matin? Elle ne réfléchissait pas que, dans le parc immense, on pénétrait comme on voulait, à n'importe quelle heure, et qu'un petit enfant eût aisément enjambé les fossés à demi comblés.

Cependant les pas se rapprochaient.

Chonchette aperçut une silhouette d'homme qui franchissait le pont jeté sur le ruisseau du parc et traversait le jardin devant le château. L'homme s'arrêta : il semblait hésiter. Chonchette avait repris possession d'elle-même en songeant qu'Antoine et sa fille Catherine couchaient à deux pas de sa propre chambre. Du reste, le voleur — si c'en était un — devait maintenant l'apercevoir elle-même accoudée à sa fenêtre éclairée.

Pourtant, il s'était remis à avancer. La fenêtre projetait sur le sable, devant le perron, un grand rectangle lumineux entouré d'une zone de pénombre. L'homme s'approcha de cette zone. Déjà, à la ferme voisine, des chiens de garde, ayant perçu le bruit des pas, aboyaient furieusement.

Chonchette, tout à coup, se pencha, les mains crispées sur la barre de l'appui.

— Jean ! fit-elle toute remuée par cette apparition inattendue.

Le jeune homme répondit d'une voix basse qui s'entendait nettement dans le silence.

— Oui, ma Chonchette, c'est moi... Il faut absolument que je vous parle ; je vous en prie, laissez-moi entrer.

— Attendez, répondit la jeune fille.

Son émotion, sa joie lui faisaient tout oublier, tout, sinon que son rêve de l'instant d'avant se réalisait miraculeusement, et que son ami était là, près d'elle.

Elle alluma un bougeoir, quitta la bibliothèque, traversa sa chambre à coucher et fut en bas en un clin d'œil. Un seul verrou fermait la porte d'entrée, et derrière, pour tout abri, deux hautes persiennes. Vivement, elle tira le verrou, ouvrit la double porte.

Elle était en simple peignoir fourré.

Jean lui saisit la main et la couvrit de baisers.

Doucement, elle essayait de se dégager, prise d'un peu de honte.

— Oh ! je vous aime, ma Chonchette, disait Jean. Enfin, je vous vois ! Puisque je puis vous revoir, je ne me plains plus. Je vous aime ! je vous aime !

Chonchette, toute rose, retira sa main.

— Voyons, Jean, soyez sage, fit-elle. Vous m'apportez une grande nouvelle... Papa consent-il ?...

Jean, tout en repoussant la porte et en suivant la jeune fille par l'escalier de pierre, répondit :

— Hélas, non !...

Chonchette s'appuya à la rampe.

— Oh ! mon Dieu !...

Jean lui reprit la main.

— Ne vous désolez pas, ma bien-aimée... Il y a peut-être encore quelque espoir. Je vais vous raconter cela.

La magie de ce mot « espoir » rendit un peu de forces à Chonchette. Tous deux achevèrent de monter l'escalier.

Sur le palier, devant le petit vestibule qui précédait la chambre, Chonchette s'arrêta. Elle rougit subitement, toute confuse à la pensée qu'ils allaient traverser l'appartement où elle couchait.

Elle se rappela les mots d'une surveillante de Vernon, qui jadis l'avaient frappée.

« Une fois la *couverture faite*, personne, pas même votre frère, ne doit entrer dans votre chambre. »

Bien sûr, Chonchette n'avait jamais cherché le motif de cette bizarre prescription. Mais la pudeur des jeunes filles n'est-elle pas codifiée

dans une foule de préceptes aussi positifs et aussi inexplicables que celui-là ?

Elle eut une idée ; elle souffla la bougie.

— Donnez-moi la main, Jean, fit-elle. Ne faites pas de bruit.

Il obéit.

Elle le conduisit jusqu'à la bibliothèque où la lampe était restée allumée et repoussa vivement la porte sur eux.

— Vous allez avoir froid, je suis sûre, fit-elle en remarquant la pâleur de Jean. Tenez, je ferme la fenêtre. Moi, vous savez, je ne suis guère frileuse.

Elle ranima un peu le feu, puis, revenant à Jean, elle le força à s'asseoir sur le canapé, au coin de l'âtre, en lui prenant les deux mains et en appuyant légèrement... Jean garda les petites mains dans les siennes et attira Chonchette à côté de lui.

— Eh bien, murmura celle-ci, la voix troublée, racontez-moi tout, maintenant.

Jean fit le récit de son entrevue avec M. Ducatel. Les scènes de la première fois ne s'étaient point reproduites. Au contraire, le vieillard l'avait reçu avec beaucoup de courtoisie. Quand il avait appris que Jean venait de Locnevinen, il s'était confondu en excuses : il le croyait encore au ministère de la marine et c'est là effectivement qu'il avait adressé sa lettre.

Et comme Jean demandait s'il pouvait espérer une réponse favorable :

— « Mon Dieu ! Monsieur, avait-il répondu, croyez qu'il m'est très pénible de refuser. Mais de graves raisons, qui tiennent uniquement à nos affaires de famille et qu'il serait oiseux de vous faire connaître, m'obligent à remettre le mariage de Chonchette.

— « Et puis-je espérer que plus tard?...

— « Oh ! l'enfant est très jeune, et rien ne peut se décider encore. Je vous demanderai même, Monsieur, de me laisser l'initiative de toute démarche ultérieure. »

— Il s'est levé là-dessus, conclut Jean... C'était un congé, et j'ai dû me retirer. En sortant, j'ai pensé — un peu inconsidérément peut-être, car votre père lui-même n'a pas fermé toute porte à l'espoir — j'ai pensé que tout était fini, que je ne vous reverrais plus jamais, jamais. Et alors, sans réfléchir autrement, j'ai hélé le premier fiacre qui passait, je me suis fait conduire à la gare d'Orléans, et, comme à Savigny-en-Septaine je n'ai naturellement pas trouvé de voiture, je suis arrivé à pied... Me pardonnez-vous ?

Il attirait doucement à lui la jeune fille. Celle-ci, les larmes aux yeux, appuya son front sur l'épaule de Jean.

— Si je vous pardonne! fit-elle. Ah! je vous remercie. Cela ne peut pas être défendu. Il faut bien que nous nous disions adieu. Et puis j'ai foi en vous. Moi, je ne sais pas ce qui est mal. Je me confie à vous. Gardez-moi.

Jean lui mit un baiser passionné sur les cheveux. Alanguis et troublés l'un par l'autre, il leur semblait maintenant qu'ils ne pourraient plus se séparer et qu'ils mourraient de n'être plus, comme à présent, les mains unies, les cœurs proches, les fronts se touchant.

Chonchette demanda :

— Et tante Marthe, comment va-t-elle?

— Elle va bien, répondit Jean. Un peu inquiète, cependant, car elle a reçu de mauvaises nouvelles de notre tante d'Algérie...

Ils se turent encore. Même quand ils essayaient de parler d'autre chose, ils sentaient bien qu'ils ne pouvaient penser qu'à leur amour.

— Ma Chonchette, murmura Jean, comme je vous aime! Et dire que je vous parle pour la dernière fois, peut-être! Ah, c'est cruel, c'est injuste, notre destinée!

Des sanglots montaient à la gorge de Chonchette. Jean sentit ce corps souple onduler sous le peignoir. Il détourna les yeux, craignant l'ombre même d'une tentation.

Tout à coup un craquement des boiseries les fit tressaillir.

— Sommes-nous seuls ici? demanda Jean.

— Oh! oui, répondit Chonchette; Antoine et Catherine ont le sommeil très dur. Et puis, du reste, attendez.

Elle se leva légèrement et alla pousser les verrous des deux portes. Jean la regardait faire, anxieux. Elle revint à lui, toute naturelle. Elle ne songeait même pas qu'elle pût courir un danger. Ses yeux avaient seulement une animation un peu singulière.

— Quel misérable je serais! pensa Jean, crispant ses poings.

Chonchette se rassit à ses côtés. Sa figure s'éclairait du reflet de l'âtre. Jean avait repris les deux petites mains et rassasiait ses yeux... Qu'il la trouvait belle! Émue, grisée à la fois par son chagrin et par son amour, une rougeur inaccoutumée colorait ses joues. Sa gorge soulevait précipitamment, irrégulièrement, le cachemire de son peignoir.

Il l'attira tout contre lui, plus près toujours. Elle ne résistait pas. Elle rêvait maintenant une fusion mystérieuse de leurs âmes, un anéantissement d'elle-même en son amant.

Ces mots s'échappèrent des lèvres de Jean :

— Je t'aime!... Je t'aime!...

Lui, maintenant, oubliait tout, — et les longues inquiétudes des jours d'avant, et les recherches torturantes auxquelles il s'était livré, entre les deux entrevues avec M. Ducatel, pour découvrir la vérité; — et aussi les projets qu'il avait conçus en venant à Soupize. Car, ce qui l'avait amené là, ce n'était pas seulement, comme il l'avait dit à Chonchette, un désir irréfléchi de la revoir; c'était l'intolérable besoin de la questionner sur le passé, l'espoir de trouver quelque indice dans ses réponses. Et voilà qu'à présent qu'il la possédait seule à seul, près de lui, comme il ne l'avait jamais eue, tous ces projets, toutes ces inquiétudes s'envolaient, ne laissant plus de traces dans son esprit, — évaporés pour ainsi dire à la chaleur de leur amour.

Il baisait doucement son cou mat, et il lui semblait que toute la sensibilité de ses sens se condensait sur sa bouche, tant ce contact l'ébranlait aux cordes profondes. De petites boucles sombres, quelques cheveux plus fins, que le chignon n'avait pu embrasser, frôlaient son visage : et ces boucles avaient un parfum amer, une senteur personnelle qui ne ressemblait à aucune autre que Jean eût connue — de même que cette peau avait un attouchement spécial, ignoré jusque-là de ses lèvres... Chonchette le laissait faire : et lui se rendait compte qu'elle était bien

sienne à cette heure ; qu'il la possédait, âme et corps ; qu'elle n'était plus qu'une partie de lui-même avide d'une plus intime union.

Un silence que seule connaît la campagne vers le milieu de la nuit, les enveloppait. Le feu s'affaissait peu à peu, et parmi les cendres s'allumaient de petites étoiles qui brillaient d'une clarté extraordinaire, et vite s'éteignaient.

La lampe fit entendre un crépitement d'huile jaillissante, puis elle baissa, tout à coup, laissant la chambre pleine d'un crépuscule confus où les ombres dansaient.

Ni Chonchette ni Jean n'eurent la force d'aller la ranimer.

Ils restaient pris, — comme invinciblement, terrassés par leur jeunesse. Tout le passé était sorti de leurs mémoires ; les menaces de l'avenir ne les tourmentaient plus, et le présent se résumait pour eux dans cette étreinte...

Chonchette murmura :

— Jean ! Jean, mon mari !... je t'aime aussi, va !

Je t'aime !... C'était la première fois que Jean entendait ce mot de la bouche de la jeune fille. Elle l'avait dit de cette voix changée, surnaturelle, qu'a la femme en peine d'amour. Bouleversé, éperdu, Jean l'enlaça plus étroitement. Ses lèvres coururent du cou de l'enfant à ses

joues et à ses yeux. Elle, extasiée, se serrait contre lui, pelotonnée et défaillante.

Brusquement la lampe jeta un dernier hoquet de clarté, — et s'éteignit. Ils s'étaient séparés, — effarés sous le coup de lumière : dans l'ombre propice, ils se rejoignirent. Jean sentait ses résolutions de tout à l'heure s'émietter, s'abolir dans une lâcheté envahissante, — qui laissait seule debout la volonté de respecter cette innocence désarmée.

Mais Chonchette eut un grand frisson. A travers l'obscurité, sans se chercher, leurs lèvres s'étaient rencontrées, — et, dans l'extase du premier baiser, elles restaient jointes, mêlant leurs haleines et la moiteur de leurs bouches. Le délice de cette caresse fut si aigu, — si poignant qu'il réveilla Jean de l'espèce de rêve où il s'abîmait. Il eut conscience du péril, et, doucement, écarta la jeune fille.

— Chonchette, balbutia-t-il; Chonchette, ma chérie, il faut nous quitter. Je ne puis pas rester ici.

Mais elle, à ce mot de départ, le ressaisit passionnément. Elle lui parlait à travers ses baisers, comme hallucinée :

— Reste!... murmurait-elle; reste. Je ne veux pas. Reste. Je suis ta femme, tu sais bien. Écoute, je vais te dire un secret. Je t'ai reconnu,

tout à l'heure, — quand la lampe baissait. Tu es le portrait... le portrait que j'ai eu toute petite.

Jean crut qu'elle avait un peu de délire; il se dégagea, et, résolument, alluma aux derniers tisons du foyer — un bout de papier — puis une bougie.

Chonchette le regardait faire sans plus rien dire. Ce qui se passait autour d'elle flottait devant ses yeux avec l'inconsistance des scènes rêvées.

Jean s'agenouilla à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et lui dit :

— Ma Chonchette, il faut que je parte... Ce n'est pas un adieu que nous nous disons, tu le sais bien... Ton père, j'en ai le ferme espoir, reviendra sur sa décision; et de notre côté, ma tante et moi, nous chercherons quelque moyen de te revoir.

Elle ne répondit rien. Elle n'entendait plus... Une sorte de langueur indéfinissable l'avait pénétrée; toute sa pensée, toute sa volonté se résumaient dans cette idée unique : rester avec Jean...

— Reste, Jean, répéta-t-elle, suppliante, penchée sur lui. Je t'en prie, ne me laisse pas; je mourrai... Que veux-tu que je devienne quand tu seras parti?... Cette chambre, cette maison, tout ce pays, me seront odieux sans toi... Reste!

Jean mit sa bouche tout près de son oreille, et, d'une voix basse et douce comme une caresse, murmura :

— Non, mignonne, ne me dis pas de ces choses, je t'en supplie, pour toi-même. Ah! va, je n'ai que trop envie de rester auprès de toi. Mais songe à ce qui se passerait demain, si l'on me trouvait ici. Regarde, ajouta-t-il en montrant la fenêtre, la nuit s'en va!

En effet, une vague lueur bleuâtre grandissait derrière les carreaux et faisait toute rouge la lumière de la bougie.

Le jeune homme se leva brusquement.

— Je pars, fit-il, Chonchette, au revoir... Merci.

Chonchette le vit debout, lui tendant les bras, prêt à la quitter. Une idée lui traversa brusquement l'esprit.

— Tu vas rejoindre tante Marthe? fit-elle.

— Oui...

— Eh bien! emmène-moi... Je pars avec toi!

Jean n'était pas préparé à une pareille demande. Il crut avoir mal entendu...

— Avec moi? fit-il... Tu viendrais?

— Je viens maintenant même... Puisqu'on ne veut pas que je sois à toi, je me réfugie chez tante Marthe. Je t'en supplie, mon Jean, ne me repousse pas... Je suis ta femme devant Dieu, n'est-ce pas?

Elle lui entourait le col de ses bras noués, au comble de l'exaltation.

— N'est-ce pas, que tu veux bien? soupira-t-elle en se haussant jusqu'à lui.

Il perdit la tête, il la pressa fiévreusement contre sa poitrine.

— Soit, fit-il, viens. Tu sais, cependant, ce que nous faisons, ajouta-t-il, en prenant Chonchette par les épaules d'un geste brusque et en plongeant ses yeux dans les siens... Tu sais ce que nous faisons là... Nous passons par-dessus les convenances, les conventions du monde. Nous encourons la colère de ton père qui peut empêcher pour longtemps notre union... Peut-être serons-nous seuls contre tous, et tante Marthe nous blâmera!

— Elle nous pardonnera, dit Chonchette résolument, elle nous aime. Je me mets simplement sous sa protection. Mon père, me voyant décidée, donnera son consentement. Viens, il est temps... On va se lever à la ferme. Il faut que nous partions sans être vus.

— Chonchette, dit encore Jean, on t'accusera, on te condamnera... C'est toi-même que tu exposes!

— Moi? dit la jeune fille droite devant lui, les yeux éclairés par cet orgueil de l'amour, le seul que la femme connaisse, moi? Que m'importe que l'on m'accuse! M'estimeras-tu moins, toi?

— Je t'adorerai, je te respecterai comme la

plus pure, ma bien-aimée, fit Jean, conquis cette fois. Tu as raison. Que nous fait l'opinion du monde, si nous nous gardons l'un à l'autre?

Et il l'attira contre lui, la baisant au front...

— Chonchette! Ma femme...

— Attends-moi, fit Chonchette en se dégageant, je reviens.

Elle passa dans sa chambre, laissant le jeune homme anxieux et charmé.

Un instant après, elle revint... Elle s'était vêtue en voyageuse : un long imperméable de caoutchouc, un petit chapeau fermé à voilette noire, assez épaisse.

Elle semblait très gaie. Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Allons, venez, fit-elle, Monsieur mon mari.

Mais l'idée des difficultés matérielles du voyage était subitement venue à Jean.

Il la questionna :

— Comment ferons-nous la route jusqu'à Savigny?

Elle répliqua :

— A pied, bien sûr! Crois-tu donc que je ne sois pas bonne marcheuse?... Une heure de chemin, qu'est-ce que c'est que cela?... Et nous arriverons juste pour sept heures au train de Paris.

Un peu de bruit se fit entendre dans les pièces voisines.

— Vite, vite, dit la jeune fille en prenant la main de Jean et en l'entraînant. Vite, Catherine se lève!

Elle le força presque à la suivre. Ils descendirent l'escalier, gagnèrent l'avenue, passèrent le pont. L'air était imprégné des brumes glacées du matin. La jeune fille se serrait contre Jean; ils marchaient très vite.

Quand ils eurent laissé derrière eux le château et parcouru un bout de route, la hâte de leur course leur secoua le sang et ils ne sentirent plus la piqûre du froid.

— Sais-tu bien le chemin, au moins? demanda Jean. Si nous allions nous perdre? Je ne suis pas venu par là, il me semble.

Chonchette se récria :

— Le chemin? Mais je le suivrais les yeux fermés.

Et montrant des directions dans la pénombre crépusculaire :

— Tiens! là, ce massif noir, c'est la Ruesse-aux-Fées... Cette ligne blanche, c'est le cimetière de Vornay. Et nous allons passer près du carrefour de l'Homme-Mort, où un homme s'est tué, du temps que j'étais toute petite. Eh bien! ajouta-t-elle en voyant Jean s'arrêter, qu'est-ce que tu as?

Jean se remit en marche et répondit :

— Rien !...

Il s'en voulait du rapprochement qui s'était fait inconsciemment dans son esprit entre l'événement conté par Chonchette et les révélations de Mme Bétourné.

Derrière eux, depuis quelques minutes, le bruit d'un roulement de carriole allait grandissant. Jean se retourna et vit l'étoile jaune d'une lanterne qui courait sur eux. L'idée lui vint d'épargner à Chonchette la fatigue de la route...

— Holà, voiturier ! cria-t-il à travers le brouillard.

La voiture s'arrêta... Après un silence, une voix répondit :

— C'est-y à moi que vous en avez, d'hasard?

— Vous allez à Savigny? questionna Jean, en se rapprochant de la carriole, suivi de Chonchette.

— Non, à Avor... Mais on peut s'entendre...

— Qu'est-ce qu'il vous faut?

— Dame ! il y a l'assemblée à Avor et la foire aux valets. J'arriverai une bonne heure en retard. Faudrait bien une pièce de dix francs.

— C'est entendu, répliqua Jean... Aidez Madame à monter...

L'homme, un paysan à favoris gris dont ils distinguaient mal les traits, accrocha à la mani-

velle les rênes du cheval brun qui fumait sous le froid, et, se baissant, prit Chonchette dans ses bras et la déposa comme un enfant sur la banquette du fond... Jean monta ensuite et s'assit à côté d'elle.

— Vous ne serez pas trop bien, murmura le bonhomme, vu les cahots... Mais il y a les sacs d'avoine derrière pour vous accoter...

— C'est bien, c'est bien, fit Jean impatient... Partez, nous prenons le train à Savigny.

Le vieux dénoua les rênes et cingla d'un coup de fouet les reins de sa bête.

Ils roulaient assez vite. Jean avait pris la taille de Chonchette; ils s'appuyaient l'un contre l'autre, heureux de se sentir libres, comme deux enfants... A leurs côtés, la plaine immense semée de cailloux blancs, pareils à des ossements, courait le long de la route, avec le cortège des noyers rabougris qui la bordaient... Parfois une petite maison solitaire se montrait toute blanche dans l'étendue nue, sans une haie, sans un arbre...

Jean et Chonchette, les doigts enlacés, les fronts proches, ne se parlaient pas... La carriole berçait leur rêve de son cahotement dansant. Maintenant que le jour grandissait, leurs regards embrassaient l'immense paysage. Une découpure du ciel leur était masquée par le

dos arrondi du paysan, dont la blouse s'enflait comme une voile...

Tout à coup, une clarté rougeâtre jaillit de l'Orient, et dans toute la plaine la crête des herbes courtes poussées entre les pierres en fut nuancée, tandis qu'à la limite de l'horizon un globe rouge émergeait dans le ciel laiteux. Cette vaste étendue chauve et morose devint souriante à cette caresse du soleil, comme si une baguette de fée l'eût touchée et revêtue d'or.

Chonchette, les joues roses, la bouche entr'ouverte, battit des mains joyeusement... Jean la regardait, heureux et calme, maintenant qu'il ne se défiait plus de lui-même... Des pensées consolantes lui passaient dans l'esprit. Peut-être, après tout, cela s'arrangerait-il. Tante Marthe les prendrait tous deux sous sa garde et Chonchette ne serait pas compromise... Le père, se voyant la main forcée, céderait pour éviter un scandale et surtout par la crainte d'être obligé de faire lui-même des démarches.

La carriole dévalait à présent vers un petit creux où le ruban blanchâtre de la route plongeait pour se relever presque tout de suite et grimper une faible rampe. Au bout de la pente le chemin était coupé par un passage à niveau ; des deux côtés de la barrière de fer treillagé, les haies couraient le long du talus. De la voiture on

voyait déjà la double ligne des rails, couleur de cuivre rouge poli, sous le soleil rasant. A gauche, assez loin, dans une fumée bleue, des verdures se massaient, dominées par des cimes grêles de peupliers... quelques maisons : c'était le village de Savigny-en-Septaine.

La gare s'élève un peu à droite du passage, une gare de hameau, en briques et en bois. La carriole franchit la voie, tourna et s'arrêta devant la porte. Jean sauta à terre, reçut Chonchette dans ses bras et donna dix francs à l'homme, qui toucha son grand chapeau de feutre et repartit aussitôt, gardant aux lèvres le sourire énigmatique des paysans.

Chonchette regardait s'éloigner la carriole.

— A quoi penses-tu ? demanda Jean.

— Il me semble, murmura-t-elle, que je reconnais ce paysan...

Puis se rappelant...

— Ah! j'y suis, c'est le père Barraché, un de nos fermiers, que j'ai vu il y a quelques jours.

Ils entrèrent dans la gare et s'assirent sur la banquette de bois de la salle d'attente. La pièce était vide, les murs couverts d'affiches: Courses de la Guerche. — Fête patronale de Saincaize. — Ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, service d'hiver... Les yeux des deux jeunes gens erraient sur ces titres écrits en grosses capitales.

Leur pensée flottait dans un contentement confus, traversé par instant d'anxiétés qu'ils repoussaient... Leurs mains échangeaient des pressions tendres qui leur disaient la communauté de leur rêve.

Le petit guichet s'ouvrit. Bientôt quelques paysans arrivèrent, endimanchés pour l'assemblée d'Avor, avec des blouses raides et des chapeaux de feutre neufs. Ils cessaient de causer en voyant Chonchette et Jean, et se dandinaient gauchement appuyés sur leur bâton, affectant de lire les placards.

... Quand le train s'ébranla, emportant les deux fugitifs, Chonchette se pencha à l'oreille du jeune homme.

— C'est notre voyage de noces, murmura-t-elle.

Jean lui serra longuement la main. Alors la jeune fille appuya sa tête sur la poitrine de son amant, et, vaincue par les fatigues de la nuit, ne tarda pas à s'endormir. Jean, le front un peu obscurci, regardait cette jolie tête pâle, la bouche mi-ouverte, les paupières bleuâtres fermées sur les yeux, les boucles noires insensiblement défaites se répandant sur les épaules comme un flot parfumé.

V

La première fois que M. Ducatel avait revu Marcel de Morange, après leur campagne commune en Afrique, c'était à Soupize, un dimanche. Aucun des orages qui depuis avaient bouleversé sa raison n'avait pu altérer ce souvenir. Oui, il se rappelait tout, nettement. Juliette et lui étaient seuls au château, l'automne finissait. Lui, toujours épris, troublé par sa femme comme aux premiers jours ; elle, tendre, enveloppante, paraissant entièrement satisfaite par la vie isolée de jeunes mariés qu'ils menaient.

Ce dimanche-là, ils étaient partis ensemble en voiture après la messe. Antoine conduisait. On devait aller déjeuner dans les ruines du châ-

teau de Bois-Sire-Amé, à quelques kilomètres de Soupize. Le piéton, les croisant en route, remit une lettre de Paris à M. Ducatel : Marcel y annonçait que, ayant un mois de congé, il s'invitait à le passer chez son meilleur ami et qu'il suivrait de près sa lettre. On rebroussa chemin; on revint à Soupize. Quelques heures plus tard, Marcel arrivait.

Il avait alors trente ans environ. Sa carrière avait été rapide et brillante. De famille militaire, ayant perdu son père de bonne heure, il avait été élevé en Bretagne par sa mère, Lucienne de Morange, dans une médiocrité proche de la gêne. Mais, si elle n'avait pu lui donner la fortune, Lucienne, dont l'âme à la fois virile et mystique rappelait les héroïnes des guerres de la République, avait formé son fils à une forte discipline, tâchant d'asseoir dans ce cœur d'enfant sa propre foi, son amour du devoir, son goût des nobles entreprises. Elle n'y réussit qu'à moitié. Reçu à Saint-Cyr dans un rang médiocre, Marcel y avait peu travaillé et en était sorti sans éclat, ayant d'ailleurs perdu au contact de Paris la foi maternelle et cette pureté de mœurs qui mûrit les grands caractères. Heureusement, à peine sorti de l'Ecole, la guerre le prit, simple sous-lieutenant. Des tribus soulevées menaçaient la frontière algérienne, et une

expédition était devenue nécessaire. Il fut désigné pour y prendre part. Comme il était brave, comme l'attrait des plaisirs de Paris ne le sollicitait plus, il avait été rapidement distingué par ses chefs. En même temps, sa vivacité, son insouciance, sa bonne humeur que rien n'altérait, lui avaient fait de nombreux amis. Les plus chers furent le capitaine Ducatel, et un Tascher de la Pagerie, allié à la famille impériale, sous-lieutenant comme lui. Grâce à l'influence de celui-ci, la campagne achevée, Marcel fut attaché à la maison de l'empereur. Les mêmes qualités qu'on avait prisées au régiment lui acquirent des sympathies à la cour. Capitaine aux cent-gardes, il dut à son esprit, à sa jolie figure, quelques aventures assez brillantes ; il joua, fut heureux, mena sans effort apparent le train d'un fils de famille, et devint en peu de temps un des jeunes hommes les mieux en vue aux Tuileries.

Lucienne avait quitté la Bretagne et était venue demeurer à Paris. Son cœur était partagé entre l'orgueil de savoir son fils admis à l'intimité de l'empereur, estimé comme un officier de grand avenir, déjà connu de tout le monde, — et l'anxiété de le voir *se perdre* au milieu de tant de tentations si puissantes sur ce cœur incertain. *Se perdre*, pour elle, c'était céder aux sollicitations des femmes, c'était n'être plus l'enfant pur qu'elle

avait formé, et jalousement préservé du mal. S'il fallait qu'il compromît son âme dans ses succès, elle aimait mieux qu'il restât ignoré et pauvre. Et, tandis que Marcel, insoucieusement, marchait dans la vie comme dans un jardin merveilleux, où il pouvait cueillir les plus rares fleurs, — la pieuse Bretonne passait ses journées en prières, demandant à Dieu de le sauvegarder, comme jadis Daniel au milieu des lions... Parfois, dans les courts loisirs que lui laissait sa vie d'homme à la mode, Marcel venait la voir. Il s'asseyait à ses pieds, baisait doucement ses fines mains blanches, avec des effusions de tendresse sincère. Lucienne, gardant aux lèvres un sourire un peu triste, écoutait cette conversation frivole, pleine de récits de bals, de chasses, de représentations à Compiègne. Elle scrutait du regard les grands yeux bleus de son fils, d'où, bien souvent, l'amour de l'heure d'avant n'avait pas évaporé sa langueur. Et elle l'interrompait pour lui poser des questions comme celles-ci : « As-tu fait tes Pâques?... Es-tu allé à la messe dimanche dernier? Et tes prières du matin et du soir, ne les oublies-tu pas? »

Un jour, Marcel lui confia qu'il était question d'un mariage pour lui. Lucienne accueillit ce projet avec joie : depuis longtemps, elle désirait voir son fils marié. Le mariage en question avait

été combiné sous les auspices des mêmes influences qui avaient, jusque-là, guidé la fortune du jeune homme. M^lle^ Jeanne de la Caze, qu'on lui destinait, était de vieille et riche noblesse normande. Doublement orpheline, elle vivait dans un château du Calvados, seule avec son oncle et tuteur, le comte de la Roche-Boët d'Escarpit. L'empereur vit d'un œil favorable l'union de l'aristocratique héritière avec un homme de sa maison. Lucienne, de son côté, invitée à passer quelques jours au château de la Roche, jugea que Jeanne de la Caze était bien la femme qu'il fallait à Marcel... Quant à celui-ci, il consulta peu son cœur. A ce moment, il avait lassé la fortune du jeu. Sans argent, harcelé par ses créanciers, il crut trouver dans cette union le moyen de rétablir ses affaires, et se laissa marier.

Il se serait, en somme, fort bien contenté d'une femme pareille à celles qui, en si grand nombre, fréquentaient aux Tuileries, soucieuses avant tout de briller à la cour, et faisant moins d'honneur à leur mari par la sévérité de leurs mœurs que par leur luxe et leur beauté. Or, il se trouva uni à une femme aussi différente que possible de celles-là, — aussi sérieuse qu'elles étaient frivoles, aussi rigide qu'elles étaient faciles. Sous un masque de froideur inaltérable, Jeanne cachait une sensibilité extrême —

dernière venue d'une race qui lui avait légué un sang plus rare, avec des nerfs exaspérés. Elle était belle cependant, d'une beauté inoubliable pour qui l'avait une fois vue : blanche et transparente comme une Vierge de Lucas de Leyde. Marcel, si léger que fût son cœur, avait encore trop de jeunesse pour que cette beauté ne suffît point à le retenir, au moins un temps. D'abord conquis par l'étrange grâce de sa femme, si peu semblable à celles qu'il avait aimées jusqu'alors, il s'oublia cinq mois auprès d'elle, ne faisant à Paris que de courtes apparitions, demandant congés sur congés pour rester en Normandie, au château de la Roche, qu'ils habitaient. Car, à peine présentée aux Tuileries, Jeanne avait eu le dégoût de cette cour corrompue et avait déclaré à Marcel, du ton décisif qui lui était ordinaire, qu'elle n'y reparaîtrait plus.

Au bout de cinq mois, Jeanne devint enceinte. Marcel, à qui la solitude de la Roche commençait à peser, s'empressa alors de se faire rappeler à Paris. La grossesse de sa femme l'avait complètement refroidi. Pour les hommes légers, l'amour ne survit pas à la maternité d'une maîtresse. Il reparut aux Tuileries; sa longue absence, dont le motif faisait sourire les femmes, avait rajeuni ses séductions. Il fut fêté,

choyé plus que jamais. Tout en raillant un peu sa fidélité conjugale, on lui laissa entendre, de divers côtés, qu'on serait bien aise de la mettre à l'épreuve. Il ne résista guère, et recommença sa vie d'autrefois.

Si perdu — si isolé du reste du monde que fût le château de la Roche, Jeanne ne fut pas longtemps sans connaître la conduite de son mari. Les lettres de Marcel, courtes et embarrassées, — son attitude pendant les rares visites qu'il lui faisait avaient éveillé ses soupçons. Pourtant, elle eût pu douter encore de son malheur, sans un scandale parisien qui éclata vers cette époque, et remplit pendant quinze jours les journaux du boulevard. Marcel de Morange, dont le nom se trouva mêlé à l'affaire, n'y laissa rien de son honneur ; mais sa liaison avec une actrice célèbre y fut mise en évidence, de façon telle que, pour Jeanne, il n'y eut plus de doute possible. La jeune femme était de celles qui ne se donnent et ne se reprennent qu'une fois. De ce jour, elle déclara à sa belle-mère qu'elle ne reverrait plus son mari : que si, malgré sa défense, il reparaissait devant elle, elle provoquerait la séparation légale. Cette décision fut prise et énoncée avec l'apparence d'un calme absolu. Elle se maîtrisait, par un prodigieux effort volontaire, jugeant qu'elle se devait

à l'enfant qu'elle portait. Mais, une fois celui-ci venu au monde, il sembla que sa volonté se brisât comme un ressort; elle ne cessa guère plus de pleurer, abîmée dans l'amertume de ses rancunes, tourmentée par une de ces indéfinissables maladies nerveuses, qui ont été endémiques en France, aux dernières années de l'Empire. Tout ce qui lui rappelait la trahison de son mari, — et le nom même de Marcel, lui devinrent odieux. Si quelqu'un s'oubliait devant elle à prononcer ce nom, c'était une crise de nerfs aiguë, redoutée de tous. Il fallut le cœur de Lucienne, son incomparable abnégation pour supporter un tel commerce. Mais la pauvre mère, désolée par la conduite de Marcel, avait vu clairement que son devoir était là, près de Jeanne. Puisque son fils s'oubliait aux côtés d'une maîtresse, — elle demeurerait attachée à la femme légitime, heureuse de souffrir si elle pouvait en quelque manière réparer les torts de l'absent. Et puis, il lui semblait qu'en offrant à Dieu ses douleurs de chaque jour, elle mériterait enfin d'obtenir la conversion de l'enfant prodigue.

Cet état de choses, ignoré de tout le monde à Paris, se prolongea pendant un temps assez long. Marcel avait vu son fils deux ou trois fois, amené par Lucienne. L'enfant était joli, lui res-

semblait extraordinairement ; mais on ne lui parlait jamais de son père, et Marcel s'aperçut qu'il était un étranger pour lui. Dès lors, il s'en désintéressa. Distrait, à ce moment, par une liaison où il avait engagé son cœur plus avant qu'il n'avait coutume, il prit son parti de la situation qui lui était faite par Jeanne, et son veuvage ne parut guère lui peser, jusqu'au jour où il découvrit qu'il était trompé lui-même par sa maîtresse. Le coup fut rude. Dans un de ces retours qui ne sont pas rares chez les viveurs jeunes, il essaya sincèrement de rentrer en grâce auprès de la mère de son fils. Jeanne s'y refusa. Alors, comme Paris lui était devenu odieux pour un temps, comme la Roche lui était fermée par l'obstination de sa femme, il songea à son vieil ami Ducatel, et lui écrivit qu'il venait le voir. Il n'avait pas d'autre intention que d'occuper ses yeux et sa pensée d'objets nouveaux, et de tenter une cure par l'absence et l'oubli.

L'arrivée du cent-garde mit un peu de gaieté dans l'intérieur austère de Soupize. Juliette écoutait d'un air d'attention bienveillante les récits du jeune homme et ses entretiens avec son mari, sans y prendre elle-même beaucoup de part. Mais un goût commun la rapprocha bientôt de Marcel : ils étaient tous deux musiciens passionnés. Tandis que M. Ducatel, absorbé par ses études

de sciences exactes et d'archéologie, passait ses après-midi dans son cabinet de travail, d'où il ne descendait qu'à cinq heures, Juliette et Marcel restaient au salon du rez-de-chaussée, déchiffrant des partitions ou essayant des airs à deux voix.

Son mois de congé achevé, Marcel quitta Soupize. Juliette, après son départ, eut huit jours de songeries, puis elle redevint la femme d'avant, douce et caressante, attentive à prévenir les vœux de son mari. Leur amour, déjà vieux de quatre ans, semblait né de la veille, tant ils l'enveloppaient de formes délicates et tant ils s'efforçaient d'en bannir la familiarité, mortelle aux tendresses des époux. Un seul nuage obscurcissait l'horizon aux yeux de M. Ducatel : ils n'avaient point d'enfant. Juliette n'en désirait pas : lui eût tout donné pour être père. Quand il essayait de faire comprendre à sa femme que la compétence d'un médecin serait peut-être avantageusement consultée, Juliette souriait et répondait :

— Qu'importe ? Plus tard... Sommes-nous si pressés ? Et ne te suffis-je plus ?

Marcel de Morange revint l'année suivante, puis celle d'après, et de même pendant cinq ans consécutifs. A sa seconde visite, il avait trouvé la famille accrue d'un nouveau-né, une petite fille. Juliette jouait avec sa Chonchette

comme avec une poupée, se la faisant amener à toute heure du jour. M. Ducatel rayonnait de joie, adorait l'enfant, adorait sa femme, oubliait presque ses chères études. Seul, Marcel parut pensif, subitement mûri. Cette fois, il avança son départ.

Ce fut seulement au cours du cinquième séjour de Marcel que M. Ducatel crut remarquer des notes suspectes dans les rapports de sa femme et son ami. Cette découverte l'atterra. Avec la persistance malheureuse qui porte tout être humain à creuser ses infortunes, il voulut à tout prix être sûr de son déshonneur. Il retint chez lui, pendant trois longs mois, Marcel qui n'avait pas la force de résister à ses instances. C'est durant cette période que, au milieu des anxiétés de son espionnage, des alternatives d'espoir et d'angoisses, il sentit la folie germer dans son cerveau. Pendant des journées entières, il poursuivait sa propre pensée. Des moitiés d'idée lui traversaient l'esprit, sans qu'il pût, quelque effort qu'il fît, y accrocher l'autre moitié...

Un jour, il surprit Marcel et Juliette aux lèvres l'un de l'autre. Il marcha droit à eux, saisit Juliette par le bras et l'envoya rouler à terre, puis, se dressant en face de Marcel anéanti, il le cingla de ces brèves paroles :

— Toi, tu es un misérable ! Suis-moi.

L'entrevue fut vite terminée. Marcel en sortit chancelant, quitta le château et s'en alla chercher un gîte pour le soir à Vornay, à l'auberge du village. C'était, en somme, ce Marcel de Morange, un caractère incomplet, un courage de soldat mal trempé pour les luttes de la vie, plus fait pour les dangers qu'on court au grand soleil, sous le regard de dix mille hommes, au bruit de la poudre et des sonneries... Dans cette chambre d'auberge où l'on avait eu quelque peine à lui fournir le papier et l'encre nécessaires, il écrivit à sa mère, en Normandie, une lettre pleine de sinistres appréhensions. Il confessait la courte histoire de sa liaison avec Juliette depuis une après-midi de l'année précédente, où seuls, dans le salon de Soupize, la jeune femme s'était jetée à son cou, l'affolant de ses caresses, s'offrant presque de force, jusqu'à l'heure actuelle, pleine de menaces, où il entrevoyait le résultat sinistre de la rencontre projetée pour le soir même.

« J'en suis convaincu, mère, disait-il en terminant, cette affaire me laissera sur le terrain. Nous nous battrons au pistolet, dans les conditions d'un duel ordinaire, — seulement, à cinq pas. Comme, bien entendu, nous n'aurons pas de témoins, le commandement du feu a été tiré au sort. Il est échu à mon adversaire.

« Quand le lieu et les formes de la rencontre ont été fixées, Ducatel a ajouté :

— « Vous aurez en évidence, dans la poche d'un de vos vêtements, une déclaration signée attestant que vous vous êtes suicidé. J'en signerai une semblable pour mon compte, au cas où vous me tueriez. On peut donc espérer que l'un de nous sera mort, ce soir. Ce n'est pas assez. Il faut que la nuit se fasse sur cette affaire, et que plus tard, il soit impossible de découvrir la vérité. J'ai le droit d'exiger cela. Moi, si vous me tuez, je disparais tout entier; je n'ai pas de parents assez proches pour que ma mort les affecte : vous vivrez tranquille, personne ne vous inquiètera. Si je vous tue, c'est autre chose. Vous avez une mère qui vous adore, vous me l'avez dit; elle voudra connaître la cause de votre mort, elle y parviendra, fera du bruit, et tout le monde saura que vous m'avez déshonoré. Ce que je vois de plus sûr pour éviter de pareilles conséquences, c'est de lui confier la vérité, en lui imposant, toutefois, la loi formelle de ne la révéler à personne. Si c'est bien la femme que vous m'avez dit, elle s'y soumettra. D'ailleurs, si vous mourez, que gagnera-t-elle à ébruiter l'affaire? Un scandale dont les suites seraient aussi pénibles pour votre femme, pour votre fils et pour elle-même que pour moi. Tandis qu'un suicide, — on l'ex-

plique aux plus curieux par un accès de fièvre chaude...

« J'ai souscrit à ces conditions. Mon désir est qu'elles soient respectées, après moi : car en somme, elles sont justes. Je te confie ce soin, ma mère bien aimée, au seuil de la mort, et, dans la mort même, il me semble que je n'aurais pas de repos si la parole que j'ai donnée n'était point gardée. »

... Le rendez-vous avait été pris pour dix heures du soir, près d'une sorte de garenne qui bordait, au nord, le cimetière de Vornay, assez éloigné du village. Par cette nuit de Novembre, froide et pure, où la lune brillait pleine dans un pâle ciel de cristal, les deux adversaires arrivèrent, presque en même temps, au lieu fixé. Il faisait clair comme en plein jour. Devant eux, les murs du cimetière, — puis l'obscur fouillis des garennes. A leurs côtés et derrière eux, la plaine infinie, toute blanche de cailloux. Et, planant sur ce paysage, que son immensité et sa nudité mêmes rendaient tragique, un silence absolu, qui semblait en reculer les limites.

Ils n'avaient pas échangé une parole. M. Ducatel portait une boîte de pistolets, qu'il déposa à terre et qu'il ouvrit. Marcel, immobile, les bras croisés, le regardait. Il fit jouer les ressorts

des deux armes, les chargea, et tendit l'une au jeune homme, en disant :

— Je compterai, comme c'est convenu : Un ! deux ! trois !... Feu !... — On vise pendant les trois premiers temps. On tire au commandement : Feu !

Marcel fit un signe d'acquiescement.

Alors, M. Ducatel mesura cinq pas. Quand ils furent placés, il commanda :

— Un !...

Mais il s'arrêta, voyant que Marcel laissait pendre son bras. Il lui cria :

— Eh bien ! Qu'attendez-vous ?

L'autre hésita un instant. Puis il mit en joue, à son tour.

— Deux ! trois !... Feu !...

Un seul coup partit. Marcel tomba, sans un cri. L'ancien commandant courut à lui. Il s'était affaissé sur le dos, les bras presque en croix, la main droite crispée sur la crosse de son pistolet — tué net. D'abord, M. Ducatel ne vit pas la blessure. Enfin, il aperçut une mince ligne rouge qui allait du ventre du mort au sol. L'hémorragie avait déjà cessé. Il ne s'étonna pas que la blessure fût à cette place : il avait visé la poitrine, mais, au moment où le coup partait, il avait senti trembler sa main. Ce qui le surprit davantage, ce fut qu'une telle blessure eût causé

instantanément la mort. Il fallait que la balle eût ricoché sur les os du bassin et atteint le cœur. A la faible distance où ils étaient l'un de l'autre, ce n'était pas impossible...

Les yeux de Marcel, — ses larges yeux restaient grands ouverts : ils reflétaient le cristal lumineux du ciel, — et ce reflet semblait leur donner un regard. La mort est toujours effroyable : c'est par là que l'infini nous tient... M. Ducatel recula ; un frisson lui secoua les os, et pendant un instant fugitif, il fut comme étranglé par la peur... Mais, d'un effort violent, il reprit aussitôt possession de lui-même. Justice était faite ! Le misérable qui lui avait volé sa femme était mort. Il se pencha sur lui, comme pour défier l'effroi de tout à l'heure. Alors, il s'aperçut que Marcel, qui serrait le pistolet de sa main droite, avait l'index posé, non sur la détente, mais sur le pontet de l'arme.

Il n'avait pas voulu tirer sur son ancien ami : il s'était laissé tuer, volontairement.

Cette découverte fit perler une sueur glacée au front du mari de Juliette... Il lui paraissait maintenant qu'il avait commis une sorte d'assassinat, en tirant sur un homme qui ne voulait point se défendre... Mais le temps pressait. Sur la route proche du cimetière, on entendait le roulement d'une carriole qui s'en

venait. M. Ducatel se releva. Il allait partir, quand il pensa à ce pistolet non déchargé, entre les mains de Marcel. C'était le démenti du fait du suicide. Sur un pareil indice, l'enquête serait trop aisée à conduire, et tout serait découvert...

Il revint précipitamment sur ses pas, et, surmontant sa répugnance, il se baissa, dénoua avec précaution les doigts du mort, et remplaça par son propre pistolet l'arme qu'ils serraient. Les yeux de Marcel (ces yeux qu'il ne pouvait fermer !) semblaient le regarder faire, fixement; un instant il crut que la main du jeune homme se crispait sur la sienne, et qu'il vivait encore... Il pensa s'évanouir. Pourtant, cette fois encore, il se maîtrisa. Son œuvre sinistre achevée, il examina un instant la place pour voir s'il ne laissait subsister aucune trace... La terre, durcie par la gelée, n'avait même pas gardé l'empreinte des pas.

Alors, à bout de courage, il s'enfuit à travers la campagne, — de toute la vitesse de ses jambes, poursuivi par l'image des yeux ouverts.

... Le lendemain, à l'aube, des paysans aperçurent le jeune homme affaissé au pied du mur du cimetière de Vornay. Le ventre était troué par une balle; la main droite serrait un pistolet

déchargé. D'abord, on crut à un crime. Mais sur la poitrine du mort on trouva un billet où Marcel de Morange déclarait qu'il quittait volontairement la vie, et qu'on ne devait accuser personne. Quelques heures plus tard, sa mère arrivait, demandait le corps de son fils et confirmait le fait. L'enquête conclut au suicide. La position de la blessure avait bien soulevé quelques objections. Mais l'attestation de M^me^ de Morange, jointe à celle de Marcel lui-même, dissipèrent tous les doutes ; d'ailleurs, puisque le suicide était attribué à un accès de fièvre chaude, — une semblable bizarrerie devait-elle surprendre ?

M. Ducatel eut la force de dissimuler huit jours durant, d'assister impassible à l'explosion de douleur de Juliette qui crut, elle aussi, que Marcel s'était tué. Il exigea seulement le retour à Paris. Il lui restait encore un acte de justice et de représailles à accomplir, et, dans la ville immense où peu de gens le connaissaient, le scandale, pensait-il, passerait inaperçu. La vieille Dinah fut seule témoin de cette scène terrible où le mari chassa la malheureuse de sa maison, lui défendant de reparaître, la menaçant de l'abattre à ses pieds, comme un voleur, si elle osait se présenter devant lui.

Dinah ne suivit point sa maîtresse. Juliette

l'avait suppliée de demeurer auprès de Chonchette, que M. Ducatel consentait à garder et à élever, tout en protestant qu'il ne croyait pas en être le père... Quand la pauvre femme fut partie, rejetée dans le monde, rigoureusement, sans un appui, la fermeté du justicier s'abattit subitement. Et la mulâtresse, qui, tout en haïssant son maître, le veillait avec une fidélité de chienne, assista à l'écroulement de cette raison déjà depuis longtemps ébranlée.

Le délire du malheureux livra à Dinah tout le secret du drame qui avait eu pour théâtre les abords du cimetière de Vornay. Dans des accès de terreur exaspérée, M. Ducatel croyait revivre cette heure effroyable.

Les doigts de Marcel serraient encore sa main, et, par delà la tombe, les yeux vivants du mort le poursuivaient...

VI

Ces veillées au chevet d'un fou eussent affolé toute autre que Dinah. Mais Dinah était un être aux conceptions élémentaires; un fonds de sauvagerie originelle lui restait dans l'âme. Ses sentiments se résumaient dans un attachement inébranlable à Juliette et dans une obéissance passive à ses ordres. Elle eût, sur un seul mot de sa maîtresse, tué M. Ducatel aussi délibérément qu'elle le soignait. Juliette lui avait dit : « Reste auprès de lui, et, dans l'intérêt de Chonchette, sois-lui dévouée comme à moi-même. » Elle le fit à la lettre. Redoutant que d'autres entendissent les paroles du fou, elle écartait de lui tous autres soins que les siens propres. Grâce à elle,

le douloureux secret ne franchit pas les murs de la grande maison.

Deux fois, depuis les scènes de cette époque, Dinah avait revu Juliette. La première fois, comme elle traversait le boulevard de la Madeleine, elle s'était entendu appeler par son nom... En levant les yeux, elle avait vu une dame assise dans une victoria, aux côtés d'un homme d'une quarantaine d'années; la voiture était arrêtée et la dame faisait signe à Dinah d'approcher. Elle s'approcha et reconnut Juliette, mais une Juliette à cheveux blonds. La jeune femme lui parla avec volubilité : Comment allait Chonchette qui maintenant avait près de sept ans? Comment allait Dinah?

Laissant à peine à la mulâtresse le temps de répondre, elle se hâta de dire qu'elle-même ne faisait que passer à Paris, arrivant de Londres et partant le soir même pour l'Italie. Et, comme son compagnon donnait quelques signes d'impatience, elle dit hâtivement adieu à Dinah et repartit.

Le soir, la vieille garda longtemps Chonchette sur ses genoux. Elle pleurait silencieusement et ne se lassait pas de l'embrasser.

Elle ne devait plus retrouver sa maîtresse que pour la voir mourir. Si déchirantes que fussent ces dernières entrevues, Dinah aima mieux

encore cette Juliette mourante et déchue que la voyageuse blonde du boulevard de la Madeleine. La mort devinée et prochaine avait assagi ce cœur léger, et la douleur y réveillait l'amour maternel. C'est alors que Juliette supplia Dinah de lui amener Chonchette, et que, grâce au dévouement de la mulâtresse, elle put, à l'instant de sa mort, serrer sa fille dans ses bras.

A ce lit de mourante, Dinah eut plus d'une fois la tentation de révéler à sa maîtresse les circonstances qui avaient accompagné la mort de Marcel. Mais un obscur sentiment lui persuada de n'en rien faire. Juliette expira sans connaître la vérité, et Dinah demeura seule dépositaire du secret de son maître — avec Lucienne de Morange et Jeanne de la Caze.

En effet, à la Roche, où elle avait ramené le corps de son fils, Lucienne avait répandu le bruit qu'il s'était tué dans une chute de cheval. Les gens des environs, dont Marcel avait été à peu près inconnu, n'avaient pas de raison pour récuser cette nouvelle. Le vieux comte de la Roche-Boët, depuis longtemps impotent, y ajouta foi sans peine. Mais du côté de Jeanne, Lucienne rencontra moins de crédulité. La jeune femme avait flairé un mystère dans cette histoire d'accident; quand elle se trouva en tête-à-tête avec sa belle-mère, elle l'accabla de

questions. Épuisée, brisée par la douleur, et, du reste, bien inhabile au mensonge, Lucienne se défendit mal. Lambeau par lambeau, Jeanne lui arracha la vérité. Cette vérité l'atterra. Ainsi, c'était pour une maîtresse que Marcel était mort! Sa fin était une dernière insulte à la foi promise! Jeanne pensa mourir de ce coup; mais l'âme s'attachait désespérément à ce corps débile. Elle survécut. Seulement, sa rancune aigrie exaspéra l'irritabilité de ses nerfs. Elle refusa d'assister aux obsèques de son mari; elle refusa de porter son deuil... Le nom de Morange lui était devenu odieux : elle se fit appeler M^me^ Jeanne, — même par ses gens. Son idée fixe, qui s'assit irrévocablement dans son cerveau, fut celle-ci : effacer toute trace du passage de Marcel, dans cette maison où elle ne se pardonnait pas de l'avoir aimé. Insensiblement, avec cette prodigieuse persistance et cette habileté fugace des monomanes à déjouer la surveillance, — elle anéantit tout ce qui rappelait le souvenir de son mari. Bien des fois, Lucienne la surprit assise devant le foyer de sa chambre, regardant avec un sourire fixe le feu se jouer autour des cendres noires de papiers brûlés : c'étaient quelques lettres retrouvées qu'elle venait de faire disparaître. Ou bien, sur les gardes d'un livre, elle la voyait effacer minutieusement

un nom, pendant des heures. Quelles révoltes la pieuse femme eut à réprimer dans son cœur de mère, elle seule le sut; elle eut la force de n'en rien laisser transparaître; elle ne proféra pas un reproche; elle continua de manifester à Jeanne le même dévouement affectueux. Ce qui la faisait agir ainsi, ce n'était pas seulement le sentiment, purement humain, d'une réparation qu'elle croyait devoir à Jeanne pour la trahison de son fils. Le ressort de cette abnégation était plutôt mystique. Depuis la mort de son fils, la pauvre femme était torturée par une anxiété. Où était l'âme de ce fils, enlevé subitement, en état de péché mortel? Elle ne voulait pas le croire damné. Elle se persuadait qu'il était en purgatoire, — parmi ces âmes pitoyables que peut racheter la prière des vivants. Et dès lors, sa vie n'eut plus qu'un but : sauver l'âme de ce fils, offrir ses douleurs de chaque jour en expiation des crimes qu'il avait commis.

Lucienne eut bientôt d'autres épreuves à subir. Jeanne souffrait avec impatience que son fils portât le nom de Morange auquel elle eût voulu n'avoir jamais associé le sien. Elle réussit à déterminer le comte d'Escarpit à léguer à l'enfant son titre avec son nom. Quelques mois après, le comte étant mort, elle fit agir à Paris pour rendre ce legs effectif; désormais, elle

exigea qu'on appelât Jean de son nouveau nom. M. de la Roche-Boët avait laissé sa fortune à Jeanne. Maîtresse de la Roche, celle-ci déclara à sa belle-mère qu'elle allait vendre le château. Chaque arbre du parc, — chaque pierre de l'habitation n'étaient-ils pas autant de témoins muets de l'amour qu'elle avait donné à Marcel, à une époque qu'elle eût voulu abolir de son passé?... Ce dernier coup, pour Lucienne, fut le plus cruel. Du moins, à la Roche, elle avait la consolation de posséder près d'elle les restes de son fils, — et d'aller, chaque jour, prier sur cette tombe oubliée. Elle essaya de combattre le projet de Jeanne, elle supplia... Jeanne fut inflexible; on eût dit qu'elle jouissait des tortures de la malheureuse femme. Tout ce qu'obtint Lucienne fut qu'elles iraient, avec l'enfant, s'établir à Locnevinen, où la mère de Marcel était sûre de trouver l'accueil cordial, et l'appui dont ses forces fléchissantes avaient besoin.

Elles y vinrent en effet. Lucienne y vécut peu d'années... Les dernières séparations l'avaient brisée, et une tristesse immense enveloppa la fin de sa vie. Elle parlait peu : jamais des cruels événements qui avaient fait de sa vieillesse un long calvaire. Ses journées étaient consacrées à soigner Jeanne; les moments de répit que lui laissait la maladie de sa belle-fille, elle les passait

dans la petite pièce, voisine de sa chambre, dont elle avait fait son oratoire. Elle mourut d'une maladie de langueur, laissant au village et au château un renom de sainteté. Jeanne lui survécut plusieurs années, jusqu'à l'année 1865, où l'épidémie cholérique l'emporta.

. . . . . .

Quatorze ans après les événements dont le petit cimetière de Vornay avait été témoin, le caprice des circonstances avait mis inopinément M. Ducatel en face du fils de Marcel de Morange. Le remords, qui depuis quatorze ans le torturait et désorientait son esprit, prenait subitement un corps, et un homme pareil à celui qu'il avait tué venait lui dire : « Je veux être le mari de votre fille. »

La secousse, cette fois, fut si violente, qu'il crut revivre, pendant cinq jours de délire, toutes les heures de ce passé trouble. Puis, comme toujours, — car la folie semblait jouer avec sa raison ce jeu cruel de l'étreindre, de l'abandonner, de la ressaisir perpétuellement, — la nuit s'était déchirée autour de lui, il avait pour un temps revu clair dans la réalité. Avec sa rigueur de mathématicien, il avait analysé les conséquences de l'événement. Et il lui avait paru, à le regarder ainsi de sang-froid, que la portée en était médiocre. Ce Jean d'Escarpit ignorait

certainement le passé : pour lui, comme pour tous ceux qui avaient connu Marcel, Marcel s'était suicidé. Le testament du mort avait été fidèlement exécuté jusqu'au bout, et, par un hasard inattendu, le nom même de Morange avait disparu. M. Ducatel était donc seul à savoir quel drame de déshonneur et de sang avait mêlé ce nom au sien. C'était bien. Mais ce drame, quoique oublié, était trop poignant à coup sûr pour qu'une union fût jamais possible entre Chonchette et Jean. Jean, le fils de l'homme qui lui avait pris Juliette ! Était-ce praticable, cela ?... Qui eût jamais osé conseiller ce monstrueux mariage ?... Et puis, et puis... une pensée plus déconcertante envahissait le vieillard. Son cœur était de nouveau mordu par le doute... Sa fille !... Était-ce bien sa fille ? Si Dinah avait menti ? Rien de plus vraisemblable, après tout : cette femme n'avait pas une ombre de sens moral et Juliette avait pu, dans l'intérêt de l'enfant, lui commander le mensonge. Et si Chonchette n'était pas son sang à lui, c'était... horreur !... Comme dans les drames menés par la fatalité antique, l'inceste viendrait se greffer sur l'adultère ; une force mystérieuse, perverse, rapprocherait ces deux êtres faits de la même chair, pour les jeter aux bras l'un de l'autre !...

Alors, le vieillard essayait de défendre sa

conviction contre l'assaut du doute. Il se démontrait à lui-même que Chonchette ne pouvait pas n'être pas sa fille. Il se plaisait à reconnaître en elle sa propre droiture de cœur, sa fermeté, son esprit amoureux de l'étude. Rien en elle ne rappelait la gaieté frivole, l'absence de scrupules d'un de Morange. L'empreinte qu'il avait, lui sérieux et épris du devoir, marquée sur cette jeune âme était, au contraire, si profonde que l'inconscience et la perversité de Juliette ne s'y retrouvaient pas. La créole n'avait donné que les traits de son visage, si nettement, par exemple, que le père lui-même n'avait jamais pu les contempler sans trouble.

Ces réflexions rendirent un peu de calme à M. Ducatel. C'est alors qu'il résolut de rappeler Jean d'Escarpit. Il voulait à tout prix prévenir l'initiative de celui-ci : une démarche qui l'eût pris à l'improviste eût peut-être provoqué un accès pareil à l'autre. Il préférait aller au-devant de l'entrevue inévitable et revoir le jeune homme à l'heure actuelle où il se croyait la force de supporter sa présence. Il ne se trompait pas. Armé cette fois contre la surprise, préparé par les réflexions des jours précédents, il avait accueilli et congédié Jean sans démentir un instant sa courtoisie ni sa fermeté.

Cela fait, il comprit bien pourtant que sa

tâche n'était qu'à moitié remplie. Là-bas, à Soupize, il y avait un cœur qui souffrait, un cœur non coupable, celui-là, et qui portait le poids des crimes des autres. La pensée de l'inévitable douleur de l'enfant désolait le vieillard. Dès le lendemain de sa seconde entrevue avec Jean, il voulut envoyer un peu de consolation à la pauvre Chonchette, et il lui écrivit une longue lettre tendre, où il lui demandait presque pardon du mal qu'il lui faisait et la conjurait de respecter sa volonté sans même la discuter.

Comme il achevait cette lettre, on frappa à la porte de sa chambre.

C'était Nanette.

Elle avait la figure bouleversée et dit avec une précipitation qui ne lui était pas habituelle :

— Monsieur, il y a Antoine qui est là avec le père Barraché et qui demande à vous parler.

— Qui ça, Antoine, Barraché? questionna M. Ducatel.

— Antoine, mon mari, le régisseur de Soupize, fit Nanette. Il veut vous voir tout de suite.

Au mot de Soupize, le vieillard eut un éclair d'anxiété dans les yeux.

Il murmura :

— Serait-elle malade?... Faites monter Antoine.

Antoine entra un instant après. Il semblait

éreinté, très embarrassé, et tournait sa casquette cirée entre ses doigts, n'osant approcher.

Derrière lui, un paysan à favoris gris, en blouse bleue luisante, s'effaçait.

— Eh bien, Antoine, fit M. Ducatel, qu'est-ce qu'il y a donc? Rien qui concerne Mademoiselle, je pense?

Antoine avança un peu, de plus en plus gêné. Le vieux paysan lui emboîtait le pas.

— Non, bien sûr, fit-il, qu'il n'est rien arrivé d'accident à Mademoiselle... Pourtant, c'est quasi pour elle que nous venons vous trouver. N'est-ce pas, pé Barraché?

Le père Barraché hocha la tête approbativement et tous deux se turent.

— Parlerez-vous, voyons! s'écria M. Ducatel en tapant du poing sur son bureau. Qui êtes-vous d'abord? ajouta-t-il, en s'adressant au vieux à favoris.

Le paysan s'inclina.

— Je suis Barraché, pour votre service. Barraché de votre ferme de la Suée, si vous vous rappelez, droit à la descente de la ruesse à Virault. C'est moi qui a conduit à Savigny M^lle^ Chonchette votre demoiselle — en compagnie d'un jeune monsieur que je ne connais pas.

A ces mots « en compagnie d'un jeune mon-

sieur que je ne connais pas, » M. Ducatel était devenu très pâle.

Barraché, maintenant, se taisait.

Le vieillard le secoua par le bras.

— Mais expliquez-vous, enfin !... Vous avez conduit ma fille à Savigny? Quand cela?

— Hier matin, Monsieur... Comme j'allais à la foire aux valets à Avor... J'ons rattrapé ceux jeunes gens sur la route avec ma carriole, et le jeune monsieur m'a demandé à monter.

M. Ducatel passa la main sur son front. Rêvait-il?... Il s'assit sur un fauteuil et, ramassant toute son énergie pour se contenir, il dit à Barraché :

— Voyons, recommencez-moi votre histoire par le commencement, car je n'y comprends rien.

Le paysan obéit et, à travers bien des lenteurs et des périphrases, parvint à conter la fuite des deux amants jusqu'à la gare de Savigny.

La sueur perlait au front de M. Ducatel... Partie! Elle était partie avec cet homme! Quelle revanche monstrueuse du mort!

Il tâcha d'être calme. Il demanda :

— Mais, enfin, pourquoi avez-vous prêté la main à ce départ?

— Dame, Monsieur, reprit le paysan en grattant ses mèches grises, je ne savais rien, moi. D'hasard, qu'ils vont faire un tour (je me disais),

ou bien que Mademoiselle se serait mariée sans qu'on l'aurait su ici. Alors, quand ils sont été partis par le train, j'ons tout de suite ramené la carriole à Soupize pour causer avec Antoine, vu que, en les menant, je les avais entendus dire des choses qui, sauf respect, étaient des choses... excentriques. N'est-ce pas? Antoine.

— Vrai, comme il le dit, Monsieur, reprit Antoine. Seulement, j'ai pensé tout de suite, moi, qu'il fallait prévenir Monsieur. Le jeune homme avait dû rentrer de nuit au château pendant que tout le monde dormait, Catherine et moi comme les autres. Mais le pé Barraché ne voulait pas dire à un autre qu'à Monsieur pour quel endroit les jeunes gens sont partis.

— Comment! s'écria M. Ducatel. Il sait où ils sont allés, et il ne l'a pas encore dit. Mais, parle donc, malheureux!

Il avait ressaisi le paysan par le bras et le secouait rudement. L'autre courbait le dos avec une expression de peur comique, en balbutiant.

— Monsieur, Monsieur, laissez expliquer le monde. Voyez-vous, j'ai deux fermages en retard; l'année a été bien ch'tite, monsieur Ducatel; le blé coûte plus cher qu'il ne se vend. Le cheptel à part, n'y a plus rien à nous dans la ferme à cette heure, qui vaille seulement une pièce de 6 fr. Alors...

M. Ducatel lui tourna le dos et dit à Antoine :

— Il est fou, voyons, votre Barraché ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fermages ?

Antoine hésita.

— Je vais vous dire, Monsieur. C'est bien vrai qu'il a deux fermages en retard. Alors, il espérait que, pour la peine qu'il a eue...

M. Ducatel sourit amèrement.

— Ah ! il veut me vendre son secret. J'aurais dû comprendre. C'est bon. Je remets les fermages. Parlez à présent.

Barraché toussa, puis répondit :

— Ils ont dit dans la voiture (je ne les écoutais pas, Monsieur, bien vrai), mais j'ai entendu qu'ils disaient : A sept heures, nous serons à Locvinain (c'est peut-être pas tout à fait le nom), un endroit censément où ils auraient été.

Le vieillard était atterré. Il se maîtrisa pour répondre.

— C'est bien... Laissez-moi.

Antoine fit mine de partir. Mais le père Barraché restait en place. M. Ducatel s'en aperçut et s'écria :

— Ah çà ! allez-vous vous en aller, maintenant ? Je vous dis que je n'ai plus besoin de vous.

— C'est que, Monsieur Ducatel, fit le paysan, se tenant à distance respectueuse et obser-

vant, de ses petits yeux perçants, l'effet qu'allait produire sa phrase; — c'est que nous n'avons rien dit du voyage que j'ai payé pour venir et que je vais encore payer pour m'en aller. Si ce serait un effet...

Il n'acheva pas. M. Ducatel l'avait pris par le collet, jeté dehors et avait refermé la porte sur lui.

Resté seul, il s'affaissa dans un fauteuil. Des larmes jaillirent de ses yeux, larmes cuisantes que la paupière des vieillards dispense parcimonieusement.

L'âme humaine a parfois des états d'équilibre tellement instables qu'un choc suffit à les détruire; et, néanmoins, faute de ce choc, l'équilibre persiste de longues années. Tel était l'état de M. Ducatel depuis l'époque, déjà lointaine, où, pendant la maladie de Chonchette enfant, il avait connu par Dinah la mort de Juliette et ses dernières paroles. Alors, une évolution avait commencé dans le cœur du vieillard. La femme qui l'avait trahi n'était plus; quelles rancunes ne désarment pas devant la mort? Au seuil de la tombe, elle avait persisté à affirmer que Chonchette n'était pas le fruit de sa faute. M. Ducatel se disait que Juliette, telle qu'il l'avait connue, superstitieuse, possédée de la crainte de châtiments surnaturels, n'eût pas osé mentir à une

heure pareille. Et cette conviction commençante, — souvent combattue d'abord, — les événements avaient concouru depuis à l'asseoir dans son esprit : une foule de menus faits, d'impressions fugitives qui l'avaient amené à ne douter plus que par accès, et comme malgré lui. Enfin, — et c'était là le vrai mobile de son retour, — il avait cru que Chonchette était sienne, parce qu'il l'avait aimée. N'est-ce pas notre cœur qui, le plus souvent, façonne notre foi? Ces sortes de convictions ne sont pas rares : mais elles ont ceci de spécial, que, le cœur dépris, la foi disparaît. M. Ducatel l'éprouva quand, après le départ d'Antoine et du père Barraché, il se retrouva seul. Sous le coup qui le frappait, il lui parut que quelque chose venait de s'effondrer en dedans de lui. C'était un sentiment comparable à celui de l'amant trahi, qui passe brusquement de l'amour au désir de vengeance. Il souffrait cruellement de cette pensée : « Chonchette m'a trompé. Je croyais qu'elle m'aimait, et voilà qu'elle m'abandonne. Je la jugeais pure, et elle se sauve avec un étranger. Elle me déshonore avec une inconscience absolue, comme sa mère. Et voilà l'enfant que j'ai aimée, en qui j'ai eu confiance!... »

Alors, par un inévitable effet, il se trouva ramené devant le problème qui l'avait torturé

depuis tant d'années. Il fut épouvanté de voir que rien ne restait debout de sa foi de la veille... Tout de suite il se rendit compte de la fragilité de la base sur laquelle sa conviction s'était peu à peu édifiée. Quoi! parce qu'un être à demi sauvage, comme Dinah, lui avait conté une histoire bizarre, invraisemblable, il s'était déclaré satisfait! Et, au fond, le récit de la mulâtresse était le seul fait positif... Mais, en admettant même que Juliette mourante eût reculé devant un mensonge, Dinah n'était-elle pas tout à fait capable d'inventer, — dans l'intérêt de l'enfant, — les détails de cette dernière entrevue? Entre lui et Chonchette, — Dinah, il le savait bien, n'eût jamais hésité...

La vérité, c'était que toute sa vie on l'avait joué. Juliette d'abord; puis Dinah; maintenant Chonchette. Cette idée l'exaspérait... Peu à peu, à la remuer solitairement, comme un blessé dont la main va d'elle-même tourmenter les cicatrices, il lui sembla que des doigts de fer lui prenaient le cerveau dans le crâne et le pétrissaient. Puis, ces doigts le lâchèrent, et voilà que son cerveau lui brûla le front comme du plomb fondu. Il souffrait à crier.

Alors, il eut une révolte contre la cruauté de destinée qui lui avait fait des tortures des deux seules affections de sa vie. Un besoin de ven-

geance le saisit, d'une vengeance qui atteindrait Chonchette au cœur. Il jeta au feu la lettre tendre qu'il lui avait écrite tout à l'heure. Puis il traça quelques mots sur une feuille blanche, la plia dans une enveloppe sur laquelle il mit à la hâte une suscription.

Il sonna Nanette.

— Portez cela à la poste, fit-il.

VII

Le voyage de Chonchette et de Jean s'était poursuivi et achevé avec la rapidité insaisissable d'un rêve. Dans le compartiment où ils étaient montés, — on les avait pris pour de jeunes mariés en voyage de noces. Chonchette entendit le mot murmuré à côté d'elle, et le répéta à l'oreille de Jean, qui sourit. A une heure environ de Quimper, on les laissa seuls. Il faisait nuit dans la campagne. La lueur faible de la lampe du wagon leur rappela la chambre de Soupize, et, sans savoir comment, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, échangeant le mystère des baisers. Tout le sang de leur cœur monta à leurs lèvres sous cette étreinte. L'instant d'après, ils s'étaient

abandonnés et se renversaient sur le dossier des banquettes, défaillants, épuisés, frissonnant jusqu'aux moëlles. Et bercés par le grondement du train, ils se prirent et se déprirent ainsi tour à tour. A la saveur des baisers s'ajoutait je ne sais quelle sensation aiguë d'une fuite dans l'espace, — pareils aux amants enlacés des poétiques chevauchées d'âmes contées par les *lieder*.

A Quimper, quand ils descendirent, le chef de gare salua Jean.

Il lui demanda :

— Vous avez rencontré madame votre tante, monsieur d'Escarpit ?

— Ma tante ? Mais non, répondit le jeune jeune homme. Où cela ?

L'employé eut un gros rire.

— Vous l'avez bien rencontrée ; seulement vous ne l'avez pas vue, parce que vous alliez trop vite, elle et vous. Elle est partie pour Paris, par le 7, à quatre heures quarante-neuf.

— Le train de Paris ! répéta Jean préoccupé. Voilà qui est étrange, par exemple. Entendez-vous, Chonchette ? Tante Marthe partie ! Cet homme doit se tromper.

Chonchette ne répondit pas. Elle eut un tressaillement de joie. Depuis la fuite de Soupize elle vivait au milieu d'un songe extrêmement doux, et l'arrivée à Locnevinen, la présence

de Mme Bétourné, c'était la fin de ce songe. Elle accueillit avec une émotion délicieuse l'espoir que cette fin serait lointaine. A l'heure actuelle, elle se refusait à penser aux événements que leur réservait l'avenir et souhaitait simplement qu'ils restassent ainsi tous deux, elle et Jean, bien seuls ensemble, le lendemain encore, et après, et toujours.

Ils étaient montés dans une voiture de louage, et maintenant ils roulaient vers Locnevinen par la campagne noire. Chonchette sommeillait; Jean gardait ses yeux ouverts, et son cœur était torturé par l'anxiété. Être seul avec Chonchette dans le petit château ; prendre sur sa tête la responsabilité totale de cet enlèvement, c'était effrayant. Jusqu'à présent au moins, ce qu'ils avaient fait n'était presque qu'une escapade, une folie peut-être pardonnable à leur jeunesse. Mais garder, fût-ce une seule nuit, cette enfant chez lui, n'était-ce pas la compromettre irrémédiablement ?

Il maudit la faiblesse qu'il avait eue de lui céder et de l'emmener. La réalité de sa faute lui apparut dépouillée du vêtement illusoire dont l'avait revêtue, aux heures précédentes, la folie de l'amour. Comment avait-il pu commettre cette lâcheté? Maintenant, il était trop tard pour revenir en arrière. La fatalité des choses

l'enveloppait comme d'un cercle; les événements se précipitaient. Déjà, il ne les conduisait plus; il les subissait.

A Locnevinen, les deux voyageurs ne trouvèrent que Victor. Yvonne était partie quelques heures auparavant avec sa maîtresse. La sœur de celle-ci était mourante à Bône. Une dépêche du mari affolé avait mandé Mme Bétourné en toute hâte, et la courageuse femme était partie sans hésiter, laissant un mot pour rassurer Jean.

Victor manifesta une grande joie de revoir Chonchette.

— Ah ! chère demoiselle, disait-il, en la menant à son ancienne chambre, votre père a donc bien voulu ? Si vous saviez comme nous priions tous pour cela ! Et vous venez avec M. Jean, comme on dirait en fiançailles ?

Et Madame qui ne nous avait pas avertis de cela ! Pauvre dame, ça n'est pas étonnant, elle était si troublée ce matin par les nouvelles de sa sœur !

Il ne voyait rien de surprenant à ce voyage en tête-à-tête, lui, le vieux Victor, qui n'était jamais sorti de son coin breton. Chonchette l'écoutait, un peu confuse. Elle ne le détrompa point. Après tout, mieux valait qu'à Locnevinen on les crût fiancés... Jean, qui était resté en bas pour donner quelques ordres, la rejoi-

gnit. Au seuil de cette chambre, le souvenir des émotions de l'an d'avant les ressaisissait. Chonchette déclara qu'elle était un peu fatiguée et qu'elle allait se coucher tout de suite. Ils se serrèrent silencieusement les mains, et l'adieu qu'ils échangèrent fut empreint d'un peu de tristesse.

Une heure plus tard, tous les hôtes du petit château étaient endormis, excepté Jean, qui, accoudé à sa table, le front dans ses mains, sans même avoir défait ses vêtements de voyage, oubliait sa fatigue au milieu des préoccupations qui l'assaillaient. Plus il réfléchissait, plus la situation lui paraissait compromise. Et en même temps toutes sortes de considérations qui surgissaient dans son esprit lui faisaient voir l'avenir gros de menaces. Cet acte insensé, inqualifiable, qu'il avait commis en enlevant Chonchette, s'aggravait inopinément. Qu'allait faire le père, devant cette violation de ses droits? Quelles folies allaient éclore dans ce cerveau sans axe sous le choc d'un pareil coup? Il n'y avait qu'un espoir : que la situation fût cachée à M. Ducatel jusqu'à ce qu'on eût eu le temps de la réparer.

Et Jean s'accusait, se trouvant bien plus coupable que Chonchette. Une femme, une enfant éprise est sans volonté : mais un homme est

inexcusable de ne pas vouloir pour deux. Puis, n'avait-il pas pour résister des motifs inconnus de Chonchette? Elle ignorait les détails de la première entrevue de son amant avec son père; elle n'avait pas entendu, comme Jean, les révélations de Mme Bétourné, — et ne soupçonnait point que des liens mystérieux unissaient peut-être son passé à celui de Jean... Eût-elle consenti à quitter Soupize si elle eût connu ces choses?... Non, sans doute. Et lui avait oublié tout cela, — tout ce qui avait été l'aliment de sa pensée pendant quinze jours d'anxiété et de recherches, — parce qu'une enfant s'était suspendue à son cou en lui disant « je t'aime!... »

Mais à l'heure actuelle, il se retrouvait seul; la présence de Chonchette ne le troublait plus. Il se sentait de nouveau enveloppé par les préoccupations obscures où leur voyage d'amoureux avait fait une trouée ensoleillée... Elles se mêlaient aux souvenirs mêmes de ce voyage... Jean revoyait, passant devant ses yeux avec la netteté fugitive d'un songe, le paysage du Cher, vaste et nu... Il évoquait l'image de ces chauves immensités — les champs de cailloux de Savigny et d'Avor, et les arbres jalonnant les routes... C'était là, — quelque part dans ces plaines aux horizons mystérieux, que Marcel était mort. Peut-être avaient-ils passé

ensemble, — en leur course d'amants furtifs, près du lieu même... Et ce nom sinistre lui revint à la mémoire : Carrefour de l'Homme-Mort... Son imagination échauffée lui montra son père appuyant la gueule d'un pistolet sur sa tempe, tombant au pied d'un mur de cimetière, dont la blancheur indécise flottait dans le crépuscule... Puis il haussa les épaules. Marcel, à coup sûr, n'avait pas été chercher ce coin de campagne pour se tuer : il s'était tué chez lui, sa porte close, loin de tous les yeux. Et ce personnage de l'Homme-Mort, déjà légendaire, c'était quelque paysan, sans doute, qu'on avait, un matin, trouvé pendu à un arbre.

Rien de ce qu'il avait vu ou entendu dans ce rapide voyage n'était donc un indice propre à guider ses recherches... Le point obscur demeurait le même; et, comme auparavant, il tenait dans ses mains les anneaux d'une chaîne brisée : il avait beau les tourner, les retourner entre ses doigts, la chaîne ne se renouait plus. Même, les faits qu'il tentait de lier ensemble semblaient se contredire et s'exclure. Puisque Marcel de Morange s'était volontairement donné la mort, que signifiait l'effroi de M. Ducatel quand il avait cru revoir le disparu?... Pourquoi cette conspiration de la mère et de la femme pour faire le silence sur le passé?... Une seule explication

paraissait à peu près d'accord avec les faits : M. Ducatel avait pu tenir entre ses mains l'honneur de Marcel, et, de quelque manière, le contraindre au suicide. Cela eût justifié à la fois l'attitude du fou, et les précautions prises par Jeanne et Lucienne pour dissimuler la vérité. Mais Jean se refusait à admettre une pareille explication ; comment aurait-il accueilli l'hypothèse d'une tache sur la mémoire de son père ?...

La nuit, cependant, s'avançait, et Jean ne pouvait s'arracher à l'attrait de ses recherches. Comme la fièvre aiguise la sensibilité de l'ouïe, l'excitation qui le possédait décuplait sa faculté d'analyse.

Soudain, il se leva. Une idée lui était venue, et l'avait comme galvanisé... Il était le maître au château, sa tante absente. Il ne dépendait peut-être que de lui, à cette heure, de connaître le mot de l'énigme... Dans cette pièce, fermée depuis tant d'années, où Lucienne avait réuni les reliques de son fils, comment ne pas admettre, malgré tout, qu'un indice, quelque lettre oubliée, par exemple, — ne subsistât point, et ne pût guider sur le chemin de la vérité ?... Plusieurs fois, déjà, au cours de la quinzaine précédente, Jean avait insisté auprès de M^me^ Bétourné pour qu'elle autorisât cette enquête. Mais toujours celle-ci s'était récriée.

— Non! Jean, je t'en prie, tant que je serai vivante, ne me demande pas cela. J'ai promis à ta grand'mère de ne jamais chercher à connaître ce qu'elle a voulu me cacher... Du reste, je te le jure, tu ne trouveras aucun indice, aucun. Fais-le pour moi, mon enfant.

Jean avait cédé par égard pour sa tante. Mais maintenant il était seul au château. Il ne dépendait plus que de lui de forcer la porte condamnée. Il résista quelque temps à la tentation. Puis, il se dit que de pareils scrupules étaient dignes d'une conscience de femme superstitieuse, que lui d'ailleurs n'avait rien promis; enfin Lucienne elle-même ne s'était-elle pas refusé le droit d'imposer à ceux qui lui survivraient des prescriptions posthumes pour un avenir qu'elle ignorait, et auquel elle ne serait pas mêlée?

Il se leva, se munit d'une lampe, descendit à l'office où l'on gardait dans une boîte quelques outils usuels, y prit un ciseau et remonta. La chambre qu'avait occupée Lucienne — celle qu'on désignait habituellement sous le nom de « chambre grise » — était située au second, à l'extrémité du corridor qui, se répétant aux trois étages, formait l'axe du bâtiment. En y montant, Jean passa devant la porte de l'appartement où reposait Chonchette; il s'arrêta un instant et prêta l'oreille. Pas un souffle ne s'entendait...

L'homme le plus déterminé est troublé par le silence nocturne, lorsque à la faveur de la nuit il entreprend une œuvre qu'il veut tenir secrète, et qu'il se sent seul agissant au milieu de la léthargie universelle. Jean entendait battre son cœur. Il monta encore un étage, s'engagea dans le corridor du second, atteignit la chambre et y pénétra.

A la lueur de la lampe qu'il portait, la vaste pièce apparut sans qu'il la distinguât bien nettement. Les murs étaient nus. Un lit sans draps occupait l'alcôve. Au-dessus de la cheminée, une glace criblée de points noirs. L'air était imprégné d'une odeur moisie, comme l'émanation d'une cave.

La chambre avait trois fenêtres. L'une en face même de l'alcôve, deux sur le mur perpendiculaire. Machinalement, Jean s'approcha de l'une d'elles et voulut écarter le rideau de mousseline pour regarder au dehors. Et, soudain, le rideau s'affaissa par terre avec un bruit étouffé comme un soupir. Le temps avait rongé le tissu autour de la tringle.

Jean recula... Il promena son regard autour de la chambre. De chaque côté de l'alcôve, il y avait une porte. L'une était vitrée; il l'ouvrit et vit un cabinet de toilette, vide comme la chambre elle-même. L'autre porte était

pleine. C'était celle dont Lucienne avait gardé la clef.

Le jeune homme promena sa lumière le long de la fente de la porte. Entre celle-ci et le chambranle, il aperçut le double pêne de la serrure.

Il posa sa lampe à terre, et s'arma du ciseau.

Ses tempes étaient moites de sueur. Il lui semblait qu'il commettait un sacrilège.

Il introduisit l'extrémité de l'outil dans la fente et pesa un instant sur le manche. La porte lui frappa le visage; les quatre vis de la serrure avaient sauté d'un seul coup: le premier effort les avaient arrachées du bois vermoulu où elles étaient logées.

Jean reprit sa lampe et la leva à la hauteur de ses yeux. Il se trouvait actuellement dans une petite antichambre de même dimension que le cabinet de toilette, et symétriquement placée par rapport à l'alcôve. Devant lui, une autre porte, capitonnée en toile verte, comme les portes sourdes des églises.

Il la poussa résolument. Cette fois il était dans la place.

Une pièce exiguë, toute en longueur, avec une fenêtre au bout de sa grande dimension, et, à l'autre bout, un poële enfoncé sous le manteau de la cheminée. Pour tout mobilier, un canapé, quelques chaises, un fauteuil devant le

bureau, — un prie-Dieu. Sur la cheminée, une petite pendule et des candélabres. Accrochés au mur, un crucifix, — et un portrait de grandeur moyenne représentant un officier de cent-gardes en uniforme.

A l'opposé de la chambre grise, qui révélait un long abandon, la pièce où Jean venait de pénétrer semblait encore habitée. Des livres étaient épars sur la table. L'un d'eux était ouvert. Sur les appuis de l'encrier, d'où l'encre s'était évaporée, il y avait des crayons et des porte-plumes. Les bougies des candélabres étaient inégales : on eût dit qu'elles avaient été allumées la veille. En somme, on devinait que ce cabinet était resté tel qu'il était le jour où Lucienne en avait fermé la porte pour la dernière fois.

Longtemps, longtemps, Jean ne put détacher ses regards du portrait de son père. Il lui semblait qu'il voyait sa propre image. Attachées sur lui, les prunelles peintes avaient une fixité obstinée. La bouche dédaigneuse paraissait prête à s'entr'ouvrir, sous la moustache blonde, et à demander :

— Pourquoi viens-tu troubler ma solitude? Que me veux-tu?

Jean secoua d'un effort d'énergie l'impression douloureuse qu'il ressentait sous ce regard. Il était venu là pour trouver le mot d'une énigme,

il ne partirait pas sans le connaître. Un à un, il ouvrit les tiroirs du bureau ; ils étaient vides : pas une lettre, pas une enveloppe portant le nom du mort. Il feuilleta les livres. Tous étaient des ouvrages de piété. Entre deux pages d'une Imitation, il trouva une petite fleur d'aubépine, — depuis longtemps desséchée. Ce fut tout.

A côté de la cheminée, il y avait un placard. Jean l'ouvrit : un gros rat en sortit, courut un instant en cercle sur le sol, effaré, puis disparut dans un trou de mur. Jean, qui avait tressailli au frôlement de la bête, éclaira de sa lampe l'intérieur du placard. Sur l'un des rayons, il distingua un paquet. Il le prit et le porta sur le bureau.

Ce paquet, enveloppé d'une étoffe de soie noire, exhalait une odeur étrange, une sorte d'odeur animale. Jean, que cette odeur avait surpris d'abord, en connut la cause quand il eut ouvert le paquet. L'enveloppe elle-même et les vêtements d'homme qu'elle contenait étaient tout effiloqués par la morsure des rats... Fiévreusement, malgré la répugnance que lui causait cette besogne odieuse, le jeune homme fouilla les poches des vêtements, tâta les doublures... Cette fois encore, il ne trouva rien.

Alors, il se laissa tomber sur le fauteuil placé devant le bureau. Maintenant que l'espoir

d'une découverte ne le soutenait plus, l'atmosphère de cette chambre de mort lui était pesante. Une fatigue immense, un immense dégoût l'envahissaient. Il lui parut qu'il avait fait, en venant là, une mauvaise action inutile. Peu à peu, une sorte d'hallucination s'empara de lui. Il se sentait comme cloué à cette place par une force irrésistible, et il se disait : « Je ne pourrai plus sortir. » Ses yeux s'étaient hypnotisés sur un point précis des vêtements, — un point qu'ils ne distinguaient pas, pourtant... Une idée incomplète traversa son cerveau : une fois envolée, il voulut la ressaisir; elle lui échappait; elle n'avait point laissé de trace de son passage, comme si le pouvoir réflexe eût subitement disparu de l'esprit où elle avait jailli.

— Mais je deviens fou !

Jean dit cela tout haut. Et, dans le grand silence nocturne, il crut qu'une autre voix avait parlé. Cette voix le réveilla. Il se leva; il avait hâte de sortir. Il voulut pourtant remettre toute chose en l'état où il l'avait trouvée. Comme il repliait soigneusement les vêtements dans leur enveloppe, il remarqua, au haut du pantalon, un trou bien net, rond, large à y passer le petit doigt. Assez souvent, dans sa campagne d'Asie, il avait vu de semblables trous à l'emporte-pièce pour se rendre compte que celui-ci avait

été fait par une balle de revolver ou de pistolet. Et, tout de suite, l'idée dont il avait, l'instant d'avant, entrevu le reflet, revint, — complète cette fois, lumineuse à l'aveugler : *la blessure était au ventre*. Cette découverte, à ses yeux, prit une importance extrême. Elle changeait brusquement l'orientation de ses recherches. Car, jusqu'ici, il s'était épuisé à deviner pour quelles raisons Marcel de Morange s'était tué. Maintenant, une autre voie lui était ouverte. Il s'assura que le trou était unique, qu'il n'y en avait pas d'autre sur les diverses pièces du vêtement... Et dès lors, il ne douta plus. Marcel ne s'était pas suicidé. Un homme qui veut se tuer ne se vise pas au ventre. D'abord parce qu'il lui serait presque impossible de tirer, puis parce que c'est un hasard très rare qu'une blessure au ventre tue sur le coup...

Marcel ne s'était pas suicidé. *On* l'avait tué.

... Jean, l'âme pleine de ces pensées, remit tout en ordre dans l'oratoire de Lucienne, sortit, quitta la chambre grise et regagna son appartement. Il se déshabilla et se coucha. Son esprit cherchait à reconstruire un échafaudage d'hypothèses sur les bases nouvelles que lui fournissait sa découverte. Mais, dans ce corps épuisé par les émotions et la fatigue, le sommeil avait enfin raison de la fièvre. Tout de suite, ses idées

s'embrouillèrent, ses yeux s'appesantirent, — et une sorte de léthargie pesante, sans transparence, lui donna pour un temps cet oubli de la vie qui est peut-être le meilleur de la vie.

. . . . . .

Quand il se réveilla, le lendemain, le soleil entrait à pleins carreaux dans sa chambre par les croisées dont il avait, la veille, oublié de fermer les persiennes. Il eut d'abord une sensation singulière, où le bien-être naissait de l'épuisement. L'effort prodigieux que ses facultés avaient fourni pour assembler des faits sans lien apparent, l'avait laissé, après quelques heures de détente, comme affaibli et convalescent. En arrêtant sa pensée sur les événements de la nuit, il se demanda s'il avait rêvé, ou s'il avait agi en plein délire. Cette monstrueuse idée d'un crime commis sur la personne de son père par le père de Chonchette; le fait de forcer, comme un malfaiteur, une porte depuis longtemps fermée par la main pieuse d'une aïeule, — tout cela lui paraissait si bizarre, si peu digne de lui, qu'il douta un instant de ses souvenirs. Mais le ciseau était là, sur sa table, à côté de la lampe dont il s'était servi la veille, — témoignage que ces choses invraisemblables étaient pourtant réelles. Maintenant que sa fièvre était tombée, il eût

voulu n'avoir pas fait cela. L'indice qu'il avait recueilli de son enquête était si incertain! La conclusion qu'il en avait tirée était si aventurée! Et puis, avait-il bien vu, seulement? Quelle confiance attribuer à des impressions ressenties en un pareil état d'exaltation?

Il haussa les épaules, irrité contre lui-même. L'idée ne lui vint pas de recommencer sa perquisition, à présent qu'il était de sang-froid, et de contrôler ses souvenirs par une seconde expérience. Même, ces souvenirs, et le cortège d'efforts, de pénible analyse qu'ils entraînaient, lui étaient odieux. Il s'en effrayait, comme un enfant auquel on donnerait à soulever des poids faits pour des bras d'athlète. Soudain, une pensée tout autre illumina son rêve, — et il l'accueillit avec transport, comme la délivrance de ces retours douloureux. Il avait pensé :

— Elle est ici, sous mon toit, près de moi. Et nous sommes seuls.

L'amour, dans la jeunesse, a une puissance si victorieuse, si héroïque, que tout autre sentiment s'efface devant sa royauté. Jean se jeta en bas de son lit, ouvrit les fenêtres, et, Tout en s'habillant, il se sentait ému à trembler, impatient de revoir Chonchette. Les autres préoccupations s'étaient dissipées comme une fumée, et la vision de la bien-aimée avait

suffi pour chasser les fantômes. Il acheva sa toilette et descendit au jardin, croyant que Chonchette dormait encore. Son désir de la revoir devenait un besoin aigu, presque douloureux, dont l'angoisse paralysait peu à peu sa pensée. Il s'enfonça dans le parc. Les arbres étaient déjà tout feuillés, les pelouses tapissées de verdure claire : un printemps plus adulte que celui de Soupize. Au bout de quelques instants, l'idée lui vint que Chonchette, s'il s'éloignait trop, pourrait descendre à son tour sans le trouver. Il retourna lentement sur ses pas, et s'assit sur un banc d'où l'on découvrait le perron du petit château.

Tout à coup, il sentit deux mains sur ses yeux, et une tête se reposa sur son épaule. C'était Chonchette, qui, levée plus tôt que lui, l'avait aperçu et s'en était venue le surprendre à pas de loup.

Il l'attira près de lui, la baisa au front, et ils restèrent longtemps ainsi, les têtes appuyées, sans parler...

A la fin, Chonchette se dégagea.

— Tu ne sais pas, Jean, fit-elle, j'ai écrit à papa ce matin une grande lettre qui est presque finie. Seulement, je ne trouve pas la fin. Il faudra que tu m'aides.

Elle semblait toute changée, redevenue petite

fille. Le cœur des femmes, même à cet âge, est enveloppé de mystère. Peut-être Chonchette cédait-elle inconsciemment au besoin de paraître moins sérieuse aux yeux de Jean, pour justifier en quelque manière l'abandon qu'elle lui faisait de sa volonté.

Cette journée fut pour tous deux une journée d'enivrement qui leur parut à la fois brève et infinie : brève par la fuite insaisissable des heures ; infinie par la variété, la profondeur et l'intensité des sensations que ces heures courtes suffisaient à contenir. L'abolition, la négation du temps, — n'est-ce pas un des plus curieux et des plus constants effets de l'amour? Chaque baiser qu'échangent deux amants condense la saveur de tous leurs baisers : et comme la vibration d'une corde évoque les vibrations harmoniques des cordes voisines, chaque secousse des sens réveille et résume les secousses déjà ressenties. Cette ère mystérieuse, vraiment digne d'admiration et d'envie, Chonchette et Jean la traversaient avec l'inquiétude charmée de deux chercheurs marchant sur le sable d'un désert ignoré, mais semé d'or visible. Un hasard qu'ils n'avaient point prévu les avait jetés aux bras l'un de l'autre, et voilà qu'ils ne pouvaient plus se désunir. Plus ils serraient leur étreinte, plus ils sentaient le besoin de ne la jamais dénouer...

Magie de l'amour, qui fait pour un temps tenir le monde dans le cercle de deux bras fermés, et finir l'horizon à la profondeur de deux yeux! Poème éternel, toujours pareil et toujours divers, ce poème des premières caresses que les jeunes hommes enseignent aux vierges, mais qu'ils lisent à mesure dans leur regard. Il est semblable, ce doux poème, aux chants des races primitives qui se déroulent tout entiers sur quelques assonances : deux bouches qui se joignent, deux mains qui croisent leurs doigts; le parfum que des cheveux secouent dans l'air, comme c'est peu de chose et comme c'est tout!...

... Le parc de Locnevinen avec ses taillis, ses longues avenues, ses étangs endormis dans les roseaux, prêta aux deux amants une solitude propice, maternelle, où ils purent croire dans leur griserie que le monde s'était véritablement anéanti autour d'eux. Ils parcoururent toute la gamme des tendresses qui sont les plus exquises, celles qui ne laissent derrière elles ni remords, ni dégoût, et dont le trouble même n'est pas dissolvant. Chonchette s'abandonnait comme une fiancée; à ces douceurs ignorées, son âme en éveil s'ouvrait avec l'inconscience d'une fleur. Elle goûtait longuement la joie — lot de la femme et qui rend peut-être son bonheur plus poignant que le nôtre — la joie d'anéantir sa per-

sonnalité, de se livrer à l'ami, de façon que ce ne sont plus seulement les corps qui s'étreignent, mais les volontés qui se fondent l'une dans l'autre. Et voici que, par un retour mystérieux dont se joue l'amour, c'était vraiment elle qui enveloppait Jean et le faisait peu à peu glisser sur la pente d'une demi-possession dont il comprenait tous les dangers, quand des éclairs de raison les lui montraient. A un moment — comme il avait bu longuement l'haleine de Chonchette sur sa bouche, elle s'écarta de lui, le repoussa lentement et dit :

— Oh ! Jean !... J'ai peur que ce ne soit mal, ce que nous faisons...

Jean s'efforça de la rassurer : en lui-même il se promettait de s'abstenir désormais de la baiser aux lèvres. Et ce fut Chonchette qui, la première, un peu de temps après, tout alanguie, lui tendit sa bouche avec une muette prière dans le regard, — qui fondit la résolution de Jean, comme une neige fond au soleil.

Cependant, au cours de leurs caresses, les heures s'étaient envolées. Quand ils eurent achevé en tête-à-tête le dernier repas de la journée, auquel ils touchèrent à peine, les deux amants sentirent s'abattre sur leurs âmes, avec le soir qui descendait — cette langueur singulière, faite du besoin de la possession suprême, qui

trouble les nouveaux époux aux approches de la nuit commune.

A cette heure-là, si Jean eût voulu prendre Chonchette, elle lui appartenait; il l'eût cueillie sans lutte. Il le comprit; il mesura le péril à son propre émoi et à l'énervement de la jeune fille. Et, pour se mettre en garde contre lui-même et contre elle, il se refusa à retourner dans le parc comme elle le demandait, dans le parc où le printemps complice les enveloppait de sollicitations.

Il s'efforça de la distraire, de la ramener aux réalités de la vie en lui parlant de leurs projets d'avenir. Ils habiteraient Locnevinen, une fois mariés; c'était chose convenue entre Jean et M^me^ Bétourné. Et, d'ailleurs, cette journée passée ensemble ne les attachait-elle pas à ce coin béni — par la reconnaissance des joies qu'ils s'y étaient données? Puis, c'était à Locnevinen qu'ils s'étaient aimés, que leur amour avait connu les premières extases...

Ils parcoururent, les mains enlacées, tout le château — ce cadre de leur bonheur à venir. Car, enivrés l'un par l'autre, ils ne doutaient plus maintenant de la réalisation prochaine de ce bonheur. Ils se sentaient tellement unis que la séparation ne leur paraissait même plus vraisemblable. Entrecoupant de baisers leur dis-

pute, ils discutèrent longuement le choix qu'ils feraient d'un appartement dans le château. Jean le voulait au premier étage, en face de celui de tante Marthe; ils eussent occupé trois pièces : l'une pour leur chambre, l'autre pour le cabinet de travail de Jean; une troisième où Chonchette se serait tenue le jour et eût reçu les intimes. Mais Chonchette protesta. L'une de ces trois pièces était celle où Louise de Morland avait souffert, et souffert par eux. Elle ne consentirait jamais à installer leur amour triomphant aux lieux mêmes où le cœur de la morte avait été brisé par cet amour.

— Nous habiterons le second, Jean, je le veux. Allons voir là-haut comment nous nous arrangerons.

Jean hésitait; le mauvais souvenir de ses recherches de la nuit précédente le hantait. Il dut céder pourtant pour se soustraire aux questions de Chonchette. Ils montèrent ensemble. Les appartements du second, vides depuis longtemps, parurent à la jeune fille moins habitables qu'elle ne croyait. Les clés jouaient mal dans les serrures; les portes criaient quand on les ouvrait.

Elle fut un peu désenchantée.

Jean lui demanda :

— Tu ne connaissais pas cet étage ?

— Si, répondit-elle, un peu. Notre pauvre Louise m'a fait rapidement parcourir toute la maison quand je suis venue la rejoindre ici l'an passé... Mais, je ne me rappelais pas bien, n'y étant pas retournée.

A ce moment, le soleil se couchait. Tout le corridor s'illumina d'une lueur rousse et la fenêtre qui en faisait le fond parut incendiée.

— Regarde, fit Chonchette, comme c'est joli!..

Elle courut à cette lueur et s'appuya aux carreaux. L'œil découvrait les verdures en fouillis qui entouraient la maison jusqu'aux limites du parc, et, au delà, on apercevait la grande plaine granitique. Vers l'horizon visible, le ciel rose était envahi de gros nuages blancs bordés d'une frange d'or... Les deux jeunes gens restèrent longtemps à contempler ce spectacle.

Quand le soleil eut disparu et que le ciel commença à s'envelopper d'un linceul violet, Chonchette se retourna :

— Quelle est cette chambre? demanda-t-elle en montrant la porte de la chambre grise, à côté d'eux.

Et sans que Jean troublé songeât à la retenir, elle y entra.

Les persiennes étaient fermées et il ne faisait plus assez clair pour se rendre bien compte de la nudité des murs.

Chonchette s'écria :

— Mais nous serions très bien ici, fit-elle; y a-t-il d'autres pièces à côté?

Elle n'attendit pas la réponse et courut à la porte voisine de l'alcôve.

— Tiens, il n'y a pas de serrure.

Elle poussa les deux portes. Jean la suivit anxieux dans le cabinet dont il avait forcé l'entrée, pendant la nuit.

— On n'y voit pas clair, fit la jeune fille. N'y a-t-il pas moyen d'avoir de la lumière? Oh! un portrait!... Jean, je t'en prie, allume ces bougies, ajouta-t-elle en apercevant les candélabres.

— Nous verrons cela demain, mignonne, répliqua Jean, en essayant de sourire.

— Non, reprit Chonchette avec une insistance câline. Je veux voir le portrait. Jamais je ne suis venue ici.

Il dut céder et alluma quelques branches des candélabres.

En se retournant, il vit que Chonchette toute pâle s'était assise sur le canapé.

Il s'approcha d'elle et lui prit les mains :

— Qu'as-tu, ma chérie, demanda-t-il, tu souffres?

Chonchette regardait fixement le portrait de Marcel.

— Oh! je rêve, bien sûr, fit-elle lentement, en secouant la tête.

Et montrant du doigt le cadre.

— Qui est-ce?... Est-ce toi?...

Jean répondit :

— C'est mon père.

Chonchette resta quelque temps sans rien dire. Ses yeux allaient du portrait à Jean. Elle murmura:

— Comme tu lui ressembles!... Est-ce étrange que je n'aie jamais remarqué cela? Cela m'est déjà arrivé, du reste, — quand j'ai vu d'abord un portrait, et la personne ensuite, — de ne pas rapprocher l'une de l'autre...

Jean l'interrompit.

— Que veux-tu dire? Tu as déjà vu ce portrait?

— Oui, reprit Chonchette;... il y a là, par exemple, quelque chose que je ne comprends pas... Pourtant, voyons, je n'ai pas rêvé... Étant tout enfant, j'ai eu entre les mains une peinture qui représentait la même personne, avec le même costume : ce portrait même en un mot, seulement en très petit.

— Tu ne m'avais jamais parlé de cela, fit Jean... Pourquoi cela?... Je t'en prie, raconte-moi; explique-moi!...

Sa voix était légèrement altérée. Chonchette demeura quelque temps sans répondre. Dès sa première enfance, à une époque où il lui était encore impossible de deviner pourquoi sa mère

avait dû mourir loin de la grande maison, — pauvre tandis qu'on y était riche, elle avait compris que c'était là une tristesse de famille qu'il fallait cacher, et elle avait enfermé ce souvenir dans le coin le plus mystérieux de son cœur. Devenue grande, son esprit aiguisé avait bientôt pénétré les raisons confuses de cet exil, et de cette mort misérable : non pas complètement, à coup sûr, — mais assez pour fortifier sa résolution de ne rien révéler. Maintenant même, malgré son désir anxieux de tenir enfin la clef du passé, elle hésitait...

Jean dut la presser :

— Chonchette, voyons, il y va de notre avenir. Et tu hésites à te confier à moi ?

Elle se décida. Elle raconta — souvent interrompue par des pudeurs et par des larmes, ce que Jean ignorait des événements de son enfance, — comment elle avait un jour revu sa mère, et l'histoire du portrait recueilli par Dinah, et dans quelles circonstances le cher portrait avait été mis en miettes par M. Ducatel.

Au cours du récit de Chonchette, Jean avait senti comme une lame fine pénétrer entre ses côtes, sous le sein gauche. Il demanda :

— Te souviens-tu d'avoir vu mon père à Soupize ?

— Oui, répondit Chonchette; je m'en sou-

viens parfaitement; et portant j'étais bien petite. Je le vois encore, à la table de whist, dans le salon bleu... Rien n'a changé dans l'aspect des lieux, depuis ce temps-là. Avant-hier, quand nous y étions, j'aurais pu te montrer l'endroit.

— Et tout ce train de vie a cessé, brusquement?

— Oui. A partir de ce moment, malheureusement, je ne me rappelle plus... Il y a un trou dans mes souvenirs. Je n'ai plus revu ni ma mère, ni ton père... J'ai vécu à la grande maison, entre Dinah et papa.

Jean rêvait, accablé. Ces anneaux d'une chaîne qu'il avait tant et si vainement cherché à relier, — voilà qu'ils se nouaient d'eux-mêmes, et si simplement, qu'il se demandait comment il n'avait pas trouvé cette explication tout de suite, et tout seul. Un chaînon lui avait manqué : il n'avait pas tenu compte du rôle joué dans le passé par la mère de Chonchette. Maintenant, l'évidence s'imposait à lui. Ses lèvres murmurèrent, très bas :

— Il a été son amant!

— Que dis-tu? demanda Chonchette.

Jean ne répondit pas... Une pensée affreuse lui était soudainement venue... Si Chonchette!... Mais, tout de suite, il se rassura. M. Ducatel aimait cette enfant comme on n'aime pas une étrangère que l'adultère a introduite dans la maison.

Pris du besoin d'étayer sa conviction, il questionna Chonchette.

— Ton père t'aime bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, fit la jeune fille. Il est excellent, et, tiens ! je m'en veux de n'avoir pas achevé ma lettre aujourd'hui... Il a toujours été bon pour moi, depuis la maladie dont je te parlais.

Jean respira plus à l'aise. Ainsi, c'était après un événement qui, dans l'autre cas, l'eût exaspéré, que le vieillard avait redoublé de tendresse pour Chonchette. Donc, il avait dû à ce moment acquérir par quelque moyen (s'il ne l'avait avant) la certitude que Chonchette était bien à lui.

Les deux jeunes gens, abîmés dans leurs réflexions, se taisaient. La lumière qui venait de se faire sur le passé leur montrait plus nettement quels obstacles s'opposeraient à leur union, et ils n'osaient se le dire l'un à l'autre.

Des pas sonnèrent dans l'escalier, puis dans la chambre.

— Êtes-vous là, monsieur Jean ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Victor, demanda Jean en ouvrant la porte.

— C'est une lettre pour M^lle^ Chonchette, répondit Victor.

Chonchette la prit et regarda la suscription.

— C'est de mon père, fit-elle en pâlissant. Il sait où nous sommes.

Jean demanda :

— Comment cette lettre arrive-t-elle à cette heure-ci ?

— C'est Hanicle, le fermier, répliqua Victor, qui l'a apportée de Quimper. Quand cela se trouve qu'il va là-bas, il attend le courrier du soir, à la poste. Comme ça, on l'a une nuit plus tôt.

— Bien, fit Jean. Laissez-nous.

Demeurés seuls, les deux jeunes gens se regardèrent, Chonchette tenait toujours la lettre entre ses doigts. On eût dit que la grande enveloppe à cachet vert lui faisait peur.

Jean se rapprocha d'elle et lui dit :

— Allons, courage, ma Chonchette. Quoi qu'il arrive, je suis là, n'est-ce pas ? On ne te reprendra pas à moi, va !

La jeune fille revint vers la cheminée et, retirant une épingle de ses cheveux, fendit l'enveloppe et développa la lettre.

Ses yeux s'agrandirent, elle ouvrit la bouche comme pour pousser un cri qui lui resta dans la gorge, et s'affaissa sur une chaise.

Jean courut à elle et voulut lui prendre les mains. Dès qu'il la toucha, elle se dressa devant lui, les bras en avant, l'œil fou.

— Ne me touchez pas ! ne me touchez pas ! cria-t-elle. Allez-vous-en... Je le veux... Je vous

en supplie... Je ne veux plus vous voir... Oh ! c'est terrible !... Ne me touchez pas... ou je vous jure que je me jette par cette fenêtre.

Elle courut à la croisée et porta la main à l'espagnolette. Mais, tout de suite, terrassée par l'émotion, elle tournoya sur elle-même et retomba, le corps raidi, dans les bras de Jean.

Jean l'étendit doucement sur le canapé. Puis il alla ramasser la lettre, que les doigts de la jeune fille avaient laissée échapper ; il la relut plusieurs fois ; son front perlait la sueur.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je sais que vous êtes partie avec votre amant. C'est bien. Vous êtes la digne fille de votre mère qui a souillé mon foyer en vous y introduisant, vous, l'enfant d'un amant de hasard. Votre mère a fini courtisane ; faites comme elle, si cela vous tente ; je vous renie comme je l'ai reniée : trop tard, du reste, car pour me récompenser de vous avoir élevée, vous me déshonorez.

« Ne reparaissez donc jamais devant moi : que celui à qui vous vous êtes livrée vous garde. Seulement, pour que votre amour ait plus de saveur, je tiens à ce que vous sachiez une chose : Cet homme est *votre frère !* »

Jean, très pâle, approcha la lettre d'une des bougies allumées, et, l'ayant jetée à terre, la regarda brûler, le papier se tordre sous la

flamme, s'affaisser en une masse incandescente, s'envoler en cendres...

— Je ne veux pas, murmura-t-il, que cette insulte demeure.

Sous le coup de foudre qui le frappait, il se redressait de toute son énergie. Il s'approcha de Chonchette toujours évanouie. La poitrine de la jeune fille se soulevait irrégulièrement. Au bord de ses paupières fermées, quelques larmes s'échappaient et tremblaient entre les cils.

Du fond du cœur de Jean jaillit une explosion de douleur.

— Non ! fit-il, non ! Ce n'est pas vrai !...

Ses lèvres s'appuyaient sur ce front glacé. Un frisson, à ce contact, courut dans les membres de Chonchette.

— Prie pour moi, murmura-t-il, chère bien-aimée. Je t'aime encore, moi !

Et jetant un suprême regard à ce corps inerte, il ajouta :

— Si tu pouvais, pauvre petite, ne jamais te réveiller !...

D'un effort violent, il détourna les yeux, et s'enfuit. Il gagna rapidement la chambre de Chonchette, écrivit quelques lignes sur un papier qu'il cacheta et qu'il mit en évidence sur la table. Puis il rentra dans sa propre chambre, prit à la hâte de l'argent dans son secrétaire, jeta sur ses

épaules son manteau de voyage et descendit. En bas, il rencontra Victor.

— Victor, lui dit-il d'une voix assez calme, une nouvelle que nous venons de recevoir me force à partir. Mlle Chonchette reste sous votre garde ; d'ailleurs, Mme de Chastellux, que vous avez déjà vue l'an dernier et que je vais prévenir par dépêche à Quimper, viendra, je l'espère, la rejoindre après-demain soir et restera auprès d'elle jusqu'au retour de tante Marthe.

Avant que Victor, stupéfait, eût eu le temps de rien objecter, Jean referma sur lui la porte du perron et disparut...

... Cependant Chonchette était peu à peu revenue à elle. D'abord, elle ne put se rappeler... Puis ses yeux rencontrèrent, fixés sur elle, les yeux du portrait, et soudain la mémoire lui revint dans un éclair sinistre. Elle regarda autour d'elle et chercha la lettre. Elle ne vit que des bouts de papier consumé qui voltigeaient à terre. Elle comprit ce que Jean avait fait, et, dans son cœur, le remercia.

Son sang, qui recommençait à circuler, lui brûlait maintenant les joues. Elle se traîna vers la fenêtre et l'ouvrit. La nuit était tout à fait venue : mais cette nuit claire de printemps laissait entrevoir les lignes des allées, les masses noires des bosquets. C'était ce même paysage

témoin et complice de leurs baisers. Les mêmes chansons d'insectes berçaient le silence de la campagne, la même fraîcheur aromatique imprégnait l'air. Il n'y avait de changement et d'écroulement que dans son cœur, et la nature indifférente souriait du même sourire à ses angoisses et à ses joies.

D'un geste fébrile, Chonchette passa à plusieurs reprises la main sur ses lèvres. Elle eût voulu effacer la trace des baisers monstrueux de la journée.

— Mon frère ! répétait-elle... Mon frère !

Tout à coup, elle prêta l'oreille. En bas, quelqu'un avait brusquement repoussé la porte du perron : une forme d'ombre descendit les marches, des pas précipités firent craquer le sable des allées ; puis la silhouette se perdit dans la nuit du parc.

Chonchette, le cœur inerte, s'était cramponnée à la balustrade de la fenêtre... Elle devinait... Elle eut envie d'appeler à travers l'ombre : ses lèvres laissèrent échapper, comme un souffle, le nom de Jean.

..... Au loin, la lourde porte qui, du parc, donnait sur la route, s'était ouverte, puis refermée.

VIII

JOURNAL DE CHONCHETTE

Vernon, 1er mai.

J'AJOUTERAI encore quelques lignes à ces pages, les dernières. Commencé ici même, ce journal de ma vie doit y prendre fin.

Depuis hier, les portes de la Maison de Vernon se sont refermées sur moi, écolière de la veille devenue postulante. Moins de deux mois ont suffi à la vie du monde pour rejeter ici, brisée, anéantie, l'enfant qui en était sortie si pleine d'espoir, si confiante dans l'avenir.

Mon Dieu, votre volonté est adorable. Au milieu de mes douleurs, je la bénis de m'avoir

épargné la plus cruelle. Huit jours durant, j'ai vécu avec la peur qu'on vînt me dire « Jean s'est tué. Vous ne l'avez pas permis. Jean a compris que mourir, ce n'est pas expier. Il a repris la mer : il va s'enfoncer dans l'Afrique centrale à la recherche d'une mission disparue. Puisse-t-il, dans son dévouement, trouver la paix... Oh ! mon Dieu ! faites qu'il oublie !... Laissez-moi l'inquiétude et le remords, — pourvu qu'il trouve le repos.

Moi, j'ai plus que lui à expier. Celui que j'appellerai toujours mon père porte aujourd'hui, dans une maison de fous, le poids de ma faute... Une vie entière consacrée à la prière et au travail obscur suffira-t-elle à l'expiation ? Je veux l'espérer. Dieu aura pitié de nous, — qui ne voulions pas commettre le mal.

... Les lettres de Jean — toutes celles que j'ai reçues de lui depuis un an, sont là, devant moi. Tout à l'heure, je vais les brûler, jusqu'à la dernière, reçue ce matin, — où il me dit adieu. Il me demande pardon d'avoir brisé ma vie : il jure de ne jamais chercher à me revoir. Et pourtant, dit-il, malgré la cruauté des apparences, son cœur protestera toujours contre l'idée que je sois sa sœur.

Cette lettre m'a troublée... Je me suis surprise à penser un instant : s'il disait vrai ? Si toute

cette monstrueuse histoire était rêvée?... Mais non. Le doute même m'est défendu... Mon cœur doit mourir à l'espoir, pour mourir à l'amour.

. . . . . .

Et maintenant, Seigneur, recevez le dépôt de ce cœur mort, jusqu'à l'heure où il vous plaira de le délivrer de ses liens de chair.

Alors, faites-le revivre... Car, au delà du temps, — comme elles aiment en vous, mon Dieu, — les amantes et les sœurs aiment du même amour.

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Achevé d'imprimer

le vingt-sept janvier mil huit cent quatre-vingt-huit

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Aug. Springer, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

PARIS

138 **Prévost** (Marcel). Chonchette. A
ris, *Lemerre*, 1888, in-12, cart. bra
demi-perc. olive, non rog., couv. co
(315) 5

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-18 JÉSUS, IMPRIMÉS SUR PAPIER VÉLIN

Chaque volume, 3 fr. 50.

PAUL HERVIEU.....	*Les Yeux verts et les Yeux bleus*...	1 vol.
—	*L'Alpe Homicide*.....	1 vol.
—	*L'Inconnu*.....	1 vol.
ÉDOUARD HABERLIN.	*Les Employés*.....	1 vol.
—	*Le Capitaine Girard*.....	1 vol.
CH. HUGO.....	*Les Hommes de l'exil*.....	1 vol.
JACQUES LA RONCE.	*Les Tubeuf*.....	1 vol.
LECONTE DE LISLE...	*Iliade*.....	1 vol.
—	*Odyssée*.....	1 vol.
JULES LEMAÎTRE.....	*Sérénus*.....	1 vol.
CAMILLE LEMONNIER.	*Les Charniers*.....	1 vol.
DANIEL LESUEUR...	*Marcelle*.....	1 vol.
—	*Un Mystérieux amour*.....	1 vol.
—	*Amour d'aujourd'hui*.....	1 vol.
HENRI LIESSE.....	*On n'aime qu'une fois*.....	1 vol.
FRANCIS MARATUECH.	*Rocailles. Choses de mon pays*....	1 vol.
MARC MONNIER....	*Nouvelles napolitaines*.....	1 vol.
JOSEPH MONTET....	*Les Adorées*.....	1 vol.
PAULHAGUET.....	*Boris Trofimoff*.....	1 vol.
DE PONTEVÈS-SABRAN	*L'Inde à fond de train*.....	1 vol.
POUVILLON	*Césette* (histoire d'une paysanne)..	1 vol.
—	*L'Innocent*.....	1 vol.
—	*Jean-de-Jeanne*.....	1 vol.
MARCEL PRÉVOST...	*Le Scorpion*.....	1 vol.
—	*Chonchette*.....	1 vol.
N. QUELLIEN.....	*Loin de Bretagne*.....	1 vol.
BERTRAND ROBIDOU.	*La Dame de Coëtquen*.....	1 vol.
ROBINOT-BERTRAND .	*Les Songères*.....	1 vol.
JOSEPH ROUX.....	*Pensées*.....	1 vol.
—	*Nouvelles Pensées*.....	1 vol.
AUGUSTE SAULIÈRE..	*Les Guerres de la Paroisse*.....	1 vol
LOUISA SIÉFERT....	*Meline*.....	1 vol.
ANDRÉ THEURIET ..	*Péché Mortel*.....	1 vol.
—	*Bigarreau*.....	1 vol.
—	*Les Œillets de Kerlaz*.....	1 vol.
ALFRED DE VIGNY..	*Cinq-Mars*.....	1 vol.

PARIS. — Imprimerie A. LEMERRE, 25, rue des Grands-Augustins.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002139128b

CE PQ 2383
.P6C4 1888
COO PREVOST, MAR CHONCHETTE.
ACC# 1226075